

LE LIVRE DES FEMMES,

CHOIX

DE MORCEAUX EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS,
SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET L'ESPRIT DES FEMMES,

PAR

M^{ME}S DUFRENOY ET AMABLE TASTU.

OUVRAGE ENRICHÍ

DE PLUSIEURS FRAGMENS INÉDITS

OU PEU CONNUS,

ORNÉ DE 4 PORTRAITS LITHOGRAPHIÉS

PAR MM. COLIN ET BOULANGER.

Come Premier



PARIS.

PERSAN, ÉDITEUR, RUE DE L'ARBRE-SEC, N^o 22.

PONTHIEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

MADAME GOULET, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1823.

DE L'IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.



M^{me} de STAEL

Lith de L

LE LIVRE

DES FEMMES

CHOIX
DE MORCEAUX EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS, SUR LE
CARACTÈRE LES MOEURS ET L'ESPRIT DES FEMMES,

PAR
M^{MES} DUFRENOY ET AMABLE TASTU.

OUVRAGE ENRICHI
DE PLUSIEURS FRAGMENTS INÉDITS
OU PEU CONNUS,
ORNÉ DE 4 PORTRAITS LITHOGRAPHIÉS
PAR MM. COLIN ET ROULANGER.

Tome Premier

PARIS.

PERSAN, ÉDITEUR, RUE DE L'ARBRE-SEC, N^o 22.

PONTHIEU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

MADAME GOULET, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1823.

QUELQUES MOTS

SUR

LE LIVRE DES FEMMES.

DANS le dessein d'offrir aux femmes un ouvrage qui leur fût agréable, nous avons extrait de nos meilleurs écrivains les pages qui leur sont consacrées. Nous nous sommes surtout attachées au choix des morceaux qui nous ont paru propres à montrer les femmes sous leur véritable jour, et à faire juger de leur caractère dans les diverses situations de la vie.

On a tant écrit ou disserté sur les femmes qu'il nous eût été facile d'étendre beaucoup ce recueil ; mais nous n'avons point voulu y admettre les ouvrages qui, établissant une comparaison entre les deux sexes, n'élèvent l'un qu'aux dépens de l'autre. Nous avons dû en exclure, à plus forte raison, tous les auteurs, quelle que soit leur célébrité, qui n'ont parlé des femmes que pour en faire la satire.

Afin de jeter plus de variété dans notre Livre, nous n'y avons point classé les écrivains par ordre de date : ainsi, au style un peu recherché de Thomas, nous avons opposé la spirituelle négligence du vicomte de Ségur ; à la tranquille raison de madame de Lambert, l'impétueuse éloquence de J.-J. Rousseau. Les morceaux que nous avons cités paraîtront peut-être plus

piquans par ce contraste même. On en remarquera mieux la différence du style employé dans chaque siècle, en traitant le même sujet. Dans le dix-septième siècle, le ton général en parlant des femmes, est noble et sérieux ; les louanges qu'on leur accorde sont faites pour leur sexe ; et jusque dans les ouvrages qui les décrivent, une nuance d'amertume a donné une sorte de gravité au tableau de leurs travers ; bien différens en cela de quelques écrits du règne suivant qui semblent s'amuser du vice, et le peignent sans le blâmer. On verra dans les extraits d'un ancien livre assez curieux, intitulé : *Portrait d'une femme honnête, raisonnable et véritablement chrétienne*, l'auteur, l'abbé Goussault, chercher à peindre la femme distinguée de son temps. Madame de Lambert, dont les réflexions sont d'une date plus récente, écrit avec plus d'élégance et de finesse. On s'étonnera peut-être des regrets qu'elle exprime à propos de l'hôtel de Rambouillet, dont sa métaphysique d'amour rappelle les thèses galantes. Cette surprise cessera, si l'on songe que cet hôtel célèbre, dont le nom seul est devenu un ridicule, fut long-temps le tribunal souverain du bon ton et du bon goût. Celui qui sait combien une opinion générale a d'influence sur les nôtres, ne sera pas plus surpris des regrets de madame de Lambert, que des madrigaux du grand Corneille pour la belle Julie d'Angennes, ou de l'admiration de Boileau pour Voiture. Nous avons cité en entier l'ouvrage de madame de Lambert, moins connu que ses *Avis à son fils et à sa fille*. Ses *Réflexions* se feront lire avec intérêt, ainsi que quelques pages judicieuses de l'abbé de Fleury, sur les *Etudes des femmes*, qui prouvent que dans aucun temps les hommes éclairés n'ont cru nécessaire de tenir l'autre sexe dans l'ignorance.

Après ce siècle de Louis XIV, où les femmes semblaient être considérées à raison de l'influence qu'elles exerçaient sur le monarque, commença une ère d'idées nouvelles. Les philosophes qui cherchaient à les répandre, sont de nos écrivains, ceux qui ont le plus loué les femmes ; peut-être en s'efforçant de leur plaire, suivaient-ils le conseil qu'un père de l'Église¹ appuie sur des motifs peu flatteurs pour nous. Quoi qu'il en soit, et malgré la mode qui, suivant Grimm, était alors de dire du mal des femmes, presque tous les auteurs du dix-huitième siècle en ont parlé sur le ton de l'éloge ou de l'apologie. Ainsi Condorcet leur accorde tous les talens des hommes et

les croit capables de gouverner des empires ; Thomas consacre sa plume à leur louange ; Saint-Lambert analyse leur organisation, leurs penchans et leurs passions ; Montesquieu lui-même, en les considérant sous des rapports politiques, reconnaît leur influence, et laisse échapper ; quelques mots flatteurs pour elles. On sait combien Voltaire, sans leur avoir exclusivement consacré aucun écrit, ambitionnait leur suffrage ; Rousseau, en les aimant, ne les a point flattées ; quelquefois même il les attaque sans ménagement ; heureusement Marmontel s'est chargé du soin de leur défense.

C'est alors que le goût de la littérature, répandu dans toutes les classes de la société, commençait à les confondre en les rapprochant. A la fois hommes de lettres et courtisans, les Bouflers, les Ségur, les Chastellux établissaient entre la cour et l'académie un échange d'esprit et de grâces. L'instruction se propageait rapidement, mais elle prenait par degrés cette teinte de frivolité que l'habitude de tout effleurer donne aux gens du monde. Alors encore on écrivait sur les femmes ; mais un léger persifflage, une gaieté insouciante laissaient apercevoir à travers les éloges, combien était futile l'opinion qu'on se formait d'elles. L'aimable badinage de madame Fanny de Beauharnais peut donner une idée du ton qui régnait alors. L'ouvrage du vicomte de Ségur, écrit cependant depuis la révolution, offre encore, dans quelques endroits, une nuance du même esprit. Elle s'annonçait déjà cette révolution ; et bientôt la politique, en absorbant toutes les pensées, vint jeter une teinte sérieuse sur la littérature. Les femmes oubliées se taisaient ; pourtant quelques-unes d'entre elles, tout en se livrant aux occupations de leur sexe, se permettaient en secret de plaider gaiement leur cause. Nous avons recueilli à ce sujet une lettre de madame Roland, écrite dans un temps où cette femme célèbre était loin de prévoir le rôle brillant et la fin tragique qui l'attendaient.

Une époque sanglante de notre histoire vint trop tôt permettre aux femmes de mériter des éloges fondés jusqu'alors sur de rares exceptions, en déployant toutes les ressources de leur âme. Bientôt les tribunaux, les prisons, les échafauds furent témoins de ce courage sublime qu'elles déployèrent, soit en se dévouant à la mort, soit en la bravant, soit en y dérochant les objets de leur tendresse. Il était réservé plus tard à la plume

facile du sensible Legouv  de transmettre à la postérité ces faits qui honorent notre sexe ; mais alors le règne de la terreur imposait un sombre silence, et même long-temps après, il semblait peser encore sur les productions de nos écrivains et gla ait jusqu'à l'imagination brillante de madame de Staël : son livre de *l'Influence des passions* est empreint d'une profonde tristesse. Cependant quelques âmes plus confiantes respiraient au premier espoir d'un avenir plus heureux. La douce philanthropie de Bernardin de Saint-Pierre s'occupait de notre bonheur, en cherchant à résoudre cette question : *Comment l'éducation des femmes peut contribuer à rendre les hommes meilleurs*. Heureuses s'il avait pu nous apprendre à calmer ces haines ci cruelles, cette animosité des partis qui divisent des hommes faits quelquefois pour s'aimer, et arrosent souvent de leur sang la terre de leur commune patrie.

Malgré le grand nombre d'écrits sur les femmes, il faut croire qu'on n'a pas tout dit, car on porte encore chaque jour sur elles une foule de jugemens contradictoires. Ne pouvant nous permettre de transcrire ou de tronquer des auteurs contemporains, nous n'avons cité que ceux qui ont eu l'amabilité d'y consentir pour embellir notre ouvrage.

Outre les anciens, un grand nombre d'auteurs étrangers (les italiens surtout) se sont longuement occupés des femmes. Mais, à l'exception du judicieux Plutarque et de quelques fragmens de la traduction d'un ouvrage anglais, nous n'en avons admis aucun dans ce recueil, parce que nous sommes dans l'intention de les traduire et d'en faire un choix particulier : celui que nous donnons aujourd'hui aura du moins l'avantage de réunir des noms chers à notre gloire littéraire. Nous avons regretté de ne pouvoir y placer plus de poètes, mais les poésies inspirées par les femmes sont rarement celles où on songe à louer leur sexe en général. Cependant, après le joli poème de Legouv , si digne de leur reconnaissance, elles liront avec plaisir les vers où Ducis les a célébrées, et ceux plus doux encore ou Millevoye peignit la tendresse maternelle.

LE LIVRE

DES FEMMES.

ESSAI

Sur le Caractère, les Mœurs et l'Esprit des Femmes dans les différens siècles.

Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force, en rendant hommage à leur beauté, s'est partout prévalu de leur faiblesse. Il a été tout à la fois leur tyran et leur esclave. La nature elle-même, en formant des êtres si sensibles et si doux, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté : et quand elles échappent à ce fléau, le temps qui la détruit leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix si faible de la reconnaissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages ; et chez tous ces peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce et indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connaissant presque que le physique de l'amour, et n'ayant aucune de ces idées morales, qui seules adoucissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la faiblesse lui assujettit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étaient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères par pitié tuer leurs filles et les étouffer en naissant. Elles regardaient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux, vous trouverez un autre genre de despotisme et d'empire, la clôture et la servitude domestique des femmes, autorisées par les mœurs et consacrées par les lois. En Turquie, en Perse, au Mogol, au Japon et dans le vaste empire de la Chine, une moitié du genre humain est opprimée par l'autre. L'excès de l'oppression y naît de l'excès de l'amour même. L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment ; et les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours. Là elles sont obligées de payer leur servitude même par l'amour le plus tendre, ou, ce qui est plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui, n'étant d'aucun sexe, les déshonorent tous deux. Là enfin leur éducation ne tend qu'à les avilir ; leurs vertus sont forcées ; leurs plaisirs même tristes et involontaires ; et, après une existence de quelques années, leur vieillesse est longue et affreuse.

Dans les pays tempérés, où le climat, donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté ; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, et séparées des

plaisirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales ; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine ; dans les pays où elles sont le plus heureuses, gênées dans leurs désirs ; gênées dans la disposition de leurs biens, privées de leur volonté même dont la loi les dépouille ; esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même ; environnées de toutes parts de juges qui sont en même temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons : tel est à peu près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur ; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente et terrible qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien ; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également et l'indifférence et l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez les peuples même où elles exerçaient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre² a dit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Ainsi en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtait la douceur de l'estime publique ; et exigeant d'elles les vertus, leur faisait un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avait voulu défendre la cause de son sexe, elle aurait pu lui dire : Quelle est votre injustice ! Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'estime publique appartient à qui sait la mériter. Nos devoirs sont différents des vôtres ; mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur et le charme de la vie. Nous sommes épouses et mères ; c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles. C'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage qui tient peut-être à la force, et qui, à chaque instant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en

vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux ; et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus faibles, nous avons peut être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les lois par la contrainte, et la vertu par des combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'État, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi ! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions, pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées ! Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage ! Ne soyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnaissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres ; et ne nous privez pas de cette estime publique qui, après l'estime de soi-même, est la plus douce récompense de bien faire.

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injustes. Dans quelques pays, on a rendu des hommages publics aux femmes. Les arts leur ont élevé des monumens. L'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'écrivains s'est plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueraient peut-être par leur uniformité, je voudrais voir en général quelles sont les qualités et les diverses sortes de mérites dont les femmes sont susceptibles, jusqu'où le gouvernement, les circonstances et les lois peuvent les élever, et les rapports secrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens siècles, et comment l'esprit de leur temps ou de leur nation a influé sur leur caractère. Ce sera, pour ainsi dire, l'histoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte et calomnie tour à tour, et quelquefois sans la connaître : car il en est des femmes comme des souverains à qui on dit rarement la vérité, et qu'on apprécie bien plus par

intérêt ou par humeur que par justice. Cet ouvrage ne sera ni un panégyrique, ni une satire ; mais un recueil d'observations et de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles s'ont et ce qu'elles pourraient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriste et le juge de tant d'hommes célèbres, un ouvrage intitulé : *Les Actions vertueuses des femmes*. Il est adressé à une d'elles, nommée *Cléa*, que l'on connaît peu ; mais sa liaison seule avec le philosophe de Chéronée, l'a fait mettre par quelques écrivains au rang des femmes philosophes. Il blâme à la tête de cet ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. « On pourrait, dit-il, faire le parallèle d'Anacréon et de Sapho, de Sémiramis et de Sésostriis, de Tanaquil et de Servius, de Brutus et de Porcie. Les talens et les vertus sont modifiés par les circonstances et les personnes ; mais le fond est le même ; il n'y a, pour ainsi dire, que la surface et la couleur de différentes. » Il parle ensuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes qui, avant un combat où il s'agissait de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil ; d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne ; d'autres qui, dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort ; d'autres qui, dans un siège, volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une armée ; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui, au moment que le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés, et les couronnent de leurs propres mains ; plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie ; quelques-unes qui s'exposent à la mort, et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers ; Camma qui, à l'autel, s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui : *Je n'ai vécu, dit-elle, que pour venger mon époux : il l'est ; toi, maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau* ; enfin, des femmes de la Gaule, qui, dans une guerre civile, se

jettent entre deux armées, séparent et réconcilient les combattans, et par-là méritent l'honneur d'être admises depuis aux délibérations publiques, et quelquefois d'être prises pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses et altières, par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une île de l'Archipel, où, en sept cents ans, dit-il, on ne put citer un exemple, ni d'une faiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme : et les jeunes Milésiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnaient la mort en foule, sans doute dans cet âge, où la nature faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'ame, étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme et aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvait arrêter les suicides. On fit une loi qui condamnait la première qui se tuerait, à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravaient la mort ; aucune n'osa braver la honte après la mort même : et les suicides cessèrent³.

Outre cet ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage et la force. C'est là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connaissons : la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendresse ; le nom de citoyenne préféré au nom de mère ; des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir, envoyés à un fils soupçonné d'un crime ; la douleur et la plainte regardées ou comme une faiblesse, ou comme un outrage ; l'intrépidité jusque dans la servitude, à l'exemple d'une d'entre elles, qui, prisonnière et vendue comme esclave, interrogée : *Que sais-tu ? Être libre*, répondit-elle ; et à qui son maître ayant commandé une chose injurieuse : *Tu ne me méritais pas* : et elle se laissa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui est, ceux qui surtout ignorent ce que peut sur les âmes une législation conçue dans une seule tête, et combinée dans toutes ses branches, ne pourront concevoir tant de force

dans un sexe, qui paraît bien plus destiné à être sensible que courageux. Mais tel était le pouvoir des institutions et des temps. Chez les Grecs, presque tous républicains, les mœurs des femmes devaient être fortes et austères. La retraite où elles passaient leur vie, fortifiait leur âme. La pauvreté publique retranchait des moyens de corruption. L'honneur général élevait leur sensibilité. Elles avaient l'orgueil de ne pas vouloir rester au-dessous de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris, et ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevaient jusqu'à eux. D'ailleurs, dans ces premiers temps, époque de la formation des États et de la civilisation des hommes, les dangers pour les deux sexes étaient communs. Des républiques ou des royaumes composés d'une ville, étaient sans cesse on menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mélanges d'intérêt, étaient plus ardentes, et savaient moins pardonner. Les guerres, qui parmi nous ne sont plus que des guerres de rois, étaient alors des guerres de peuples. On se combattait pour se détruire. La victoire condamnait les femmes. La servitude établie par la conquête, était un asile contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des lois et les chocs de la liberté, ouvraient la porte à des tyrans. Le droit de commander était alors le droit d'abuser de tout. Le citoyen ne savait plus ce qu'il avait ni à craindre, ni à espérer, ni à souffrir. De-là les résistances et les complots ; de-là les trames secrètes et les femmes admises à la vengeance, parce que les maux s'étendaient jusqu'à elles, et que souvent elles avaient à perdre plus que la vie. Alors les deux sexes se montaient au même ton ; et le courage était extrême, parce que la crainte l'était.

Dans les mêmes temps, et par le même mouvement, il y avait en Europe, comme en Asie, des invasions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main ; et les compagnes de ces peuples errans, partageaient à la fois le péril et l'audace. Il devait donc y avoir à toutes ces époques une habitude de courage chez les femmes ; et, comme l'honneur de leur sexe tient à une fierté naturelle ; que c'est presque toujours la mollesse qui prépare la séduction ; que l'habitude de vaincre des périls donne celle de se vaincre soi-même, que la vie de ces femmes était toujours ou orageuse, ou retirée ; et qu'elles ne pouvaient connaître ce loisir inquiet des sociétés, où

l'imagination va sans cesse au-devant des désirs, et où l'ame se corrompt à la fois par tous les sens ; elles devaient joindre à leur courage une fierté délicate sur l'honneur ; et telles sont en effet les deux qualités que leur assigne Plutarque, en louant les femmes grecques ou barbares de ces temps reculés.

Cependant, comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que partout les Mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paraît en général que dans les îles de la Grèce, les mœurs étaient plus pures que dans le continent. Les insulaires, plus séparés, devaient garder plus aisément leurs loix et leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone devait être plus austère que le séjour riant d'Athènes. Thèbes, où il n'y avait qu'une simplicité grossière au lieu de luxe, ne devait pas ressembler à Corinthe qui, par sa situation et son commerce, appelait des deux mers les richesses et les vices. Enfin, à mesure que les institutions se corrompirent, l'esprit général des femmes dut se perdre ; mais ce qui est assez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grèce, les courtisanes y jouèrent un très-grand rôle, et surtout dans Athènes. Par quelles circonstances, cet ordre de femmes qui avilit à la fois son sexe et le nôtre, dans un pays où les femmes avaient des mœurs, parvint-il à la considération, et quelquefois à la plus grande célébrité ? On en peut, ce me semble, donner plusieurs raisons.

D'abord les courtisanes étaient jusqu'à un certain point mêlées à la religion. La déesse de la beauté, qui avait des autels, semblait protéger leur état qui était pour elle une espèce de culte. Elles invoquaient Vénus dans les dangers ; et après les batailles, on croyait, ou l'on faisait semblant de croire que Miltiade et Thémistocle avaient été de grands hommes, parce que les Laïs et les Glycères avaient chanté des hymnes à leur déesse.

Les courtisanes tenaient encore à la religion par les arts ; elles offraient des modèles pour former des Vénus qui étaient ensuite adorées dans les temples⁴.

Elles tenaient, comme on voit, aux statuaires et aux peintres dont elles embellissaient les ouvrages.

La plupart étaient musiciennes, et cet art, plus puissant dans la Grèce qu'il ne l'a été partout ailleurs, était pour elles un charme de plus.

On sait combien ce peuple était enthousiaste de la beauté. L'imagination sensible des Grecs adorait la beauté dans les temples, l'admirait dans les chefs-d'œuvre des arts, la contemplait dans les exercices et dans les jeux, cherchait à la perfectionner dans les mariages, et lui proposait des prix dans les fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire était le plus souvent obscure et retirée : celle des courtisanes s'offrant partout, attirait partout des hommages.

La société seule peut développer les charmes de l'esprit ; et les autres femmes en étaient exclues. Les courtisanes vivant publiquement dans Athènes, où sans cesse elles entendaient parler de philosophie, de politique et de vers, prenaient peu à peu tous ces goûts. Leur esprit devait donc être plus orné, et leur conversation plus brillante. Alors leurs maisons devenaient des écoles d'agremens ; les poètes venaient y puiser des connaissances légères de ridicule et de grâce ; et les philosophes, des idées qui souvent leur eussent échappé à eux-mêmes. Socrate et Périclès se rencontraient chez Aspasia, comme Saint-Évremond et Condé chez Ninon. On acquérait chez elles de la finesse et du goût ; on leur rendait en échange de la réputation.

La Grèce était gouvernée par les hommes éloquens ; et les courtisanes célèbres, ayant du pouvoir sur les orateurs, devaient avoir de l'influence sur les affaires. Il n'y avait pas jusqu'à ce Démos thènes, si terrible aux tyrans, qui ne fût subjugué, et l'on disait de lui : *Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour*. Cette influence augmentait leur considération, et avec leur esprit développait leur talent de plaire.

Enfin les lois et les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettaient un grand prix à la sainteté des mariages. Mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts et des plaisirs, étaient en contradiction avec les lois. Les courtisanes venaient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltait pas : le vice intérieur et qui troublait la paix des maisons, était un crime. Par une bizarrerie étrange et peut-être unique, les hommes étaient corrompus, et les

mœurs domestiques austères. Il semble que les courtisanes n'étaient point regardées comme de leur sexe ; et, par une convention à laquelle les lois et les mœurs se pliaient, tandis qu'on n'estimait les autres femmes que par les vertus, on n'estimait celles-là que par les agréments.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce. Sans cela, on aurait peine à concevoir comment six ou sept écrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athènes⁵ ; comment trois peintres fameux avaient uniquement voué leur pinceau à les représenter sur la toile ; comment plusieurs poètes grècs les ont célébrées dans leurs comédies et leurs vers. On aurait peine à croire que les plus grands hommes briguaient à l'envi leur société : qu'Aspasie fût décider de la guerre et de la paix ; que Phryné eût une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux rois ; et qu'après leur mort, on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, disait un écrivain grec⁶, voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin ses regards, s' imagine que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelque autre grand homme qui a servi la patrie : il approche, il s'informe, et il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe. Et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mausolée : Ainsi, lui dit-il, ainsi après sa mort est honorée une courtisane ; et de tous ceux qui sont morts en Asie en combattant pour toi et pour le salut de la Grèce, il n'y en a aucun qui ait un tombeau, et dont on ait même pensé à honorer la cendre. Tels étaient les hommages que cette nation enthousiaste, voluptueuse et sensible rendait à la beauté. Se conduisant par son imagination plus que par des mœurs, et ayant des lois plutôt que des principes, elle exilait ses grands hommes, honorait ses courtisanes, faisait périr Socrate, se laissait gouverner par Aspasie, veillait à la sainteté des mariages, et plaçait Phryné dans les temples.

Chez les Romains, peuple austère et grave, qui pendant cinq cents ans ignora les plaisirs et les arts, et qui au milieu des charrues et des camps était occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps austères et graves comme eux, et sans aucun mélange de corruption ni de

faiblesse. Les temps où les femmes romaines parurent en public, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leurs maisons, là, dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature, et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on pût ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs ou de soldats, et bien avant dans la nuit, maniaient tour à tour pour leurs époux l'aiguille et le fuseau. On sait qu'aucun Romain n'était vêtu que des habits filés par sa femme ou par sa fille ; et Auguste, maître du monde, donna encore l'exemple de cette simplicité antique. Pendant cette époque, les femmes romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyaient avec transport au retour des batailles ; ils leurs portaient la dépouille des ennemis, et s'honoraient à leurs yeux des blessures qu'ils avaient reçues pour l'État et pour elles. Souvent ils venaient de commander à des rois, et dans leurs maisons ils faisaient gloire d'obéir. En vain les lois sévères leur donnaient droit de vie et de mort : plus puissantes que les lois, les femmes commandaient à leurs juges. En vain la loi, prévenant des besoins qui n'existent que chez des peuples corrompus, permettait le divorce ; le divorce, autorisé par la loi, était proscrit par les mœurs. Tel était l'empire de la beauté avant que le mélange des sexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paraît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuse époque chez les femmes⁷.

On ne voit point que les Romaines eussent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes grecques ou barbares. Elles tenaient de plus près à la nature, ou l'exagéraient moins. Leur première qualité fut la décence. On connaît le trait de Caton-le-Censeur, qui raya un Romain de la liste du sénat pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occasions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil. Au temps de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce

grand homme irrité ayant bravé le sénat et les prêtres, et insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploraient. Le sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder partout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avait fléchi son fils, et la femme son époux, et permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coiffure. Il faut convenir que nos modes françaises n'ont pas une origine tout-à-fait si noble. Au temps de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune comme les magistrats et les guerriers. Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avait plus d'autres trésors que les vertus de ses citoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries et leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, et dont nous avons un ouvrage, monument de grandes vertus plus que de goût, a loué en plusieurs endroits les dames romaines. Mais ce sont moins des éloges que des traits détachés où cependant il se permet quelquefois le tour et les mouvemens d'un orateur. Un se doute bien que la fameuse Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, n'y est point oubliée ; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari teinte de sang ; ni cette jeune Romaine qui, la prison, nourrit sa mère de son lait ; ni plusieurs femmes illustres qui, au moment des proscriptions, exposèrent leur vie pour sauver leurs époux. Cet écrivain, en célébrant les vertus, cite aussi les talens. Il nous apprend qu'au triumvirat, les trois assassins, maîtres de Rome, avides d'or, après avoir répandu le sang, et ayant apparemment épuisé toutes les formules de brigandage et toutes les manières de piller, s'avisèrent de taxer les femmes. Ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un orateur pour les défendre, et n'en purent trouver. Personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hortensius se présenta seule ; elle fit revivre les talens de son père, et défendit avec intrépidité la cause des femmes et la sienne. Les tyrans rougirent et révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe ; et une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de

courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes se trouve à Rome dans le temps où la société devait être beaucoup plus perfectionnée par l'opulence, par le luxe, par l'usage et l'abus des arts et des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère ; leur esprit plus actif fut plus exercé ; leur ame eut de nouveaux besoins ; l'idée de la réputation naquit pour elles ; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, et que les femmes opulentes laissaient, pour ainsi dire, au peuple : il y en eut de nobles et qui étaient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les vertus avaient suffi pour plaire ; alors il fallut encore l'esprit. On voulut joindre l'éclat à l'estime, jusqu'à ce qu'on apprît à se passer de l'estime même ; car dans tous pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente. Cette dernière révolution se fit sous les empereurs, et mille causes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, et à Rome l'excès des ames fortes, impétueuses dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des spectacles mit à la mode une licence profonde et vile. Les femmes se disputèrent à prix d'or un histrion. Elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendans des Scipions et des Émiles. La débauche redouta la fécondité. On apprit à tromper la nature. L'art affreux des avortemens se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'assouvir tous les jours ; et les femmes, lasses de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, et firent mutiler leurs esclaves pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs même. Alors les vices furent plus puissans que les lois. On ne s'occupait plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes ; et quelquefois, leur nature et leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que la loi se couvrît d'un voile, parce qu'il y aurait eu autant de danger que de honte à apercevoir tous les coupables⁸. On se doute bien

que, dans ce siècle, on loua bien plus souvent dans les femmes le rang que la vertu, et les talens ou les grâces que les mœurs.

Au temps de la naissance de l'empire, il y eut plu. sieurs éloges de femmes prononcés sur la tribune romaine ; l'éloge de Junie, sœur de Brutus et femme de Cassius ; l'éloge de l'impératrice Livie, mère de Tibère ; celui d'Octavie par Auguste, et celui de Poppée, par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore austère et républicaine. Le second dut marquer le passage des mœurs des femmes dans une république à leurs mœurs dans une cour et sous un prince. Livie tenait à la première époque par un reste de simplicité, et, pour me servir des expressions de Tacite, par la sainteté de sa maison : elle tenait à la seconde par une ambition sourde, par le désir du crédit, par un artifice raisonné, par l'art d'employer adroitement la séduction de son sexe, enfin par l'intrigue et le manège appliqués tour à tour à des choses grandes ou petites. Le troisième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéressante par le malheur, et mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt la victime que la cause⁹. Mais l'éloge de Poppée, prononcé par un empereur et applaudi par les Romains, marqua, pour ainsi dire, le dernier terme de la corruption¹⁰. Il y a apparence que toutes les femmes qui tenaient à la maison Impériale, ou qui y entraient, étaient louées de même après leur mort. Plusieurs d'entre elles, sur le trône, joignirent le scandale aux plaisirs ; mais l'apothéose réparait tout. La religion était moins sévère que les mœurs ; on faisait plus aisément une déesse qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes ; mais ces vertus se remarquaient. La plupart durent leur naissance au stoïcisme qui, sous les premiers empereurs, se répandit à Rome. On sait que le stoïcisme est pour les mœurs ce que l'austérité républicaine est pour le gouvernement. il fit renaître, dans quelques maisons, les mœurs antiques ; mais avec cette différence, qu'autrefois, dans Rome, la vertu, contractée presque en naissant, était comme une habitude de l'enfance et l'ouvrage heureux de l'exemple comme des lois. Mais, dans l'empire, il fallait, pour avoir des mœurs, une morale forte et des vertus raisonnées. C'était encore peu d'avoir des principes ; la raison froide n'eût pas résisté long-temps : il fallait un

certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'ame et la soutînt ; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme, pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaisirs pour mieux dédaigner les vices ; qui bravât les douleurs pour mieux s'aguerrir contre la faiblesse ; qui enfin, dans des lieux où le crime était tout-puissant par l'autorité et par l'exemple, rendît l'homme indépendant de tout, hors du devoir, et, l'élevant au-dessus de ce vil univers qui l'entourait, le fît lui-même son censeur, son maître, son admirateur et son juge. Dans cette époque, le stoïcisme était donc nécessaire à Rome, comme un puissant contre-poids à une force terrible ; et en effet, il offrit chez les Romains le plus grand des contrastes, l'excès du courage à côté de l'excès de la bassesse, et la plus rigide austérité à côté de la plus déshonorante licence. Il est à remarquer que jamais le stoïcisme ne produisit de si grands effets dans la Grèce que dans Rome ; c'est que peut-être, comme il y a quelque chose d'exagéré, il lui faut des circonstances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands besoins et de grands maux. Le stoïcisme ressemblait à ces forces qui s'augmentent à proportion des résistances.

Plusieurs Romains célèbres, nourris dans cette secte, déployèrent les vertus qu'elle inspirait ; et les femmes, plus susceptibles d'habitudes que de principes, et presque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Porcie avait donné l'exemple : fille de Caton et femme de Brutus, elle s'était, pour ainsi dire, montée à la hauteur de leurs ames. Dans la conspiration contre César, elle se montra digne d'être associée au secret de l'État. Après la bataille de Philippi, elle ne put survivre ni à la liberté ni à Brutus, et mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut suivi par cette Aria qui, voyant son époux chancelant et qui hésitait à mourir, pour l'encourager se perça le sein et lui remit le poignard ; par sa fille, épouse de Thraséas, et la fille de Thraséas, épouse d'Helvidius Priscus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes ; par Pauline, femme de Sénèque, qui se fit ouvrir les veines avec lui ; et forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestait qu'une partie de son sang avait coulé avec le sang de son époux ; et, dans

un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière et sensible, qui, jeune encore, s'ensevelit dans la retraite, et sans laisser jamais ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle, aussi implacable envers son tyran que fidèle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un et à détester l'autre ; et cette Éponine si célèbre que Vespasien aurait dû admirer, et qu'il fit si lâchement mourir. Presque toutes ces femmes, exposées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics ; mais, ce qui vaut mieux, elles furent louées par Tacite : Deux lignes de Tacite sont fort au-dessus de tous les panégyriques d'usage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'empire ; mais Oppien, Hérodien, Philostrate et Dion, en citent une d'un caractère compte d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me soit permis de m'y arrêter. C'était l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Née en Syrie et fille d'un prêtre du soleil, on lui prédit qu'elle monterait au rang de souveraine. Son caractère justifia la prédiction. Sur le trône, elle aima ou parut aimer passionnément les lettres. Soit goût, soit désir de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passait sa vie avec les philosophes. Son rang d'impératrice n'eût peut-être pas suffi pour subjuguier ces ames fières ; mais elle y joignit de plus le mérite de l'esprit et de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art ; et qui, observant les goûts et les faiblesses, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle était philosophe. Sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari, qui ne l'aimait point, estimait son génie et la consultait en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, impératrice et homme d'État ; occupée tout à la fois des sciences et des affaires, et y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, et des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnait et où elle s'instruisait, elle parvint à jouer un très-grand rôle ; mais comme à tant de mérite elle ne joignit pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma : elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, et chez la postérité plus de renommée que d'estime.

Après elle, on trouve Julie Mammée qui était de la même famille, et qui fut aussi impératrice, ou du moins mère d'un empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, et surtout d'avoir élevé pour le trône son fils, le jeune Alexandre Sévère, à peu près comme Fénélon éleva depuis le duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux et sensible.

Enfin, en suivant le cours de l'histoire, se présente cette fameuse Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour maître, princesse qui sut écrire, vaincre, qui fut ensuite malheureuse avec dignité, qui se consola de la perte d'un trône par les douceurs de la retraite, et des plaisirs de la grandeur par ceux de l'esprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des écrivains de leur siècle, et ont servi depuis à grossir les catalogues de tous les panégyristes des femmes célèbres¹¹.

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il était survenu un changement dans les mœurs ; mais environ vers le troisième siècle, il se fit une révolution nouvelle, et qui porta un grand caractère.

Jusqu'alors les mœurs des femmes n'avaient été fondées que sur la morale, et ne tenaient point du tout aux idées religieuses. En quelques pays on avait lié les mœurs à la politique ; mais, selon les différens plans de législation, les lois traçaient différentes lignes où commençait et où finissait la vertu des femmes. Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues ; et, selon l'expression de Montesquieu, Lycurgue avait ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avait vu des femmes danser publiquement sur un théâtre, sans que la décence publique mît aucune espèce de voile entre elles et les regards d'un peuple : et si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats et les pontifes y assistèrent. Les arts, qui partout imitaient la nature sans la voiler, aidaient encore à séduire l'imagination par les yeux. La philosophie n'avait point de principe fixe sur les femmes. Tantôt elle combattait en elles et voulait leur ôter ce sentiment si doux qui fait la défense comme le charme de leur sexe¹². Tantôt elle voulait que l'union la plus tendre, qui suppose toujours un contrat des cœurs qui se donnent, ne fût que le lien d'un instant détruit par l'instant qui devait

suivre¹³. La religion même n'était qu'une espèce de police sacrée, qui avait plutôt des cérémonies que des préceptes. On honorait les dieux, comme on honore parmi nous les hommes puissans ; c'est-à-dire, qu'on leur offrait de l'encens, et qu'on attendait en échange des secours. Ils étaient protecteurs et non législateurs. Le christianisme naissant sur la terre fut une législation. Il imposa les lois les plus sévères aux femmes et aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages ; d'un lien politique, il fit un lien sacré, et mit les contrats des époux entre le tribunal et l'autel, sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions ; il étendit son empire jusque sur la pensée. Partout il posa des barrières au-devant des sens. Il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvaient être complices d'une séduction ou d'un désir. Enfin, troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs faiblesses. La législation des Romains et des Grecs rapportait tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle et sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De-là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte, chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'ame, et je ne sais quoi de surnaturel et de sublime qui se mêla à tout. De-là le vœu de continence et le célibat consacré. Alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société et la nature. La beauté craignit de plaire ; la force se redouta elle-même ; tout apprit à se vaincre ; et l'austérité de l'ame augmenta tous les jours par les sacrifices des sens.

Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, presque toutes d'une imagination vive et d'une ame ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattaient d'autant plus, qu'elles étaient pénibles. Il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions ou de les vaincre. L'ame est heureuse par ses efforts ; et pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnait aux chrétiens de s'aimer et de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant

vers la pitié cette sensibilité que lui a donnée la nature, et dont la religion lui faisait craindre ou l'usage ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût, et les larmes de la beauté couler dans les asiles de la misère pour consoler les malheureux. En même temps, les persécutions faisaient naître les périls. Pour conserver sa foi, il fallait souvent supporter les fers, l'exil et la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage froid, qui, né de la raison, est intrépide et calme : c'est celui de la philosophie et des affaires. Il y a un courage d'imagination qui est ardent et qui se précipite. Tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit, s'élevant au-dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes et aux bûchers, et offrir aux tourmens leurs corps faibles et délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits. Tous ceux dont les femmes furent l'objet devinrent austères et purs comme elles. Presque tous les docteurs de ces temps, mis à la fois par l'église au rang des orateurs et des saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence comme avec plus de zèle, est ce saint Jérôme, qui, né avec une âme de feu, passa quatre-vingts ans à écrire, à se combattre et à se vaincre dont les mœurs furent probablement plus austères que les peuchans ; qui dans Rome eut pour disciples un grand nombre de femmes illustres ; qui, entouré de la beauté, échappa aux faiblesses sans pouvoir échapper à la calomnie ; et qui, fuyant enfin le monde, les femmes et lui-même, se retira dans la Palestine où tout ce qu'il avait quitté le poursuivait encore, tourmenté sous la haine, et dans le calme des déserts entendant retentir à ses oreilles le tumulte de Rome. Tel fut, dans le quatrième siècle, le plus éloquent panégyriste des femmes chrétiennes. Cet écrivain ardent et sacré, et d'un génie impétueux et sombre, adoucit en mille endroits son style pour louer les Marcelle, les Pauline, les Eustochie et un grand nombre d'autres femmes romaines, qui, au capitol, avaient embrassé l'austérité chrétienne, et apprenaient dans Rome la langue des Hébreux pour entendre et connaître les livres de Moïse.

A la chute de l'empire, et quand cette foule de barbares qui l'inondèrent, se divisèrent ou s'unirent pour partager ses débris, le christianisme, pour adoucir des mœurs sauvages, passa des vaincus aux vainqueurs, et fut presque partout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes, de tous temps, ont eu plus que les hommes ce zèle aidant de religion qui cherche à convertir ; soit que, par leur faiblesse même, elles tiennent davantage à des opinions sacrées, qui pour l'aime sont un appui de plus ; soit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement sur des objets qui sont hors de la nature, et quelquefois hors des bornes ordinaires de la raison ; soit que la persuasion religieuse chez les hommes soit plus liée à la réflexion, et chez les femmes au sentiment : et l'un, comme on sait, a bien plus d'activité que l'autre ; soit qu'elles regardent la religion, qui égale tout, comme une défense pour elles et un contre-poids à la faiblesse contre la force ; soit peut-être enfin que leur désir naturel de subjuguier s'étende à tout, et que, pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur ce qu'il y a même de plus libre, sur les opinions et sur les âmes. Quoi qu'il en soit, ce furent des femmes qui, faisant servir à leur religion les charmes de leur sexe, placées sur des trônes et attirant au christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et, pendant quelque temps, la Perse, reçurent l'Évangile. Ainsi la Lombardie et l'Espagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que, dans ces siècles, le zèle religieux des femmes influa sur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces princesses, inscrits dans des annales barbares, et répétés depuis par un grand nombre de panégyristes. Il me suffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les distingua, et sur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur siècle et chez la postérité.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque de l'invasion des barbares, et voyons les changemens qui en résultèrent pour les mœurs. Jamais peut-être il n'y eut de révolution plus singulière. Ce furent des sauvages qui portèrent, avec les embrasemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui

règne encore aujourd'hui en Europe : et le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines, système qui a eu tant d'influence, nous est venu des bords de la mer Baltique et des forêts du Nord¹⁴.

On voit en général par l'histoire que tous les peuples septentrionaux avaient le plus grand respect pour les femmes. Partagés entre la chasse et la guerre, ils ne daignaient adoucir leur férocité que pour l'amour. Leurs forêts furent le berceau de la chevalerie. Les femmes y étaient le prix de la valeur. Un guerrier, pour se rendre digne de sa maîtresse, allait chercher au loin la gloire et les combats. Les rivalités produisaient des défis. Les combats singuliers, ordonnés par l'amour, ensanglantaient souvent les forêts et les bords des lacs ; et le droit de l'épée décidait des mariages, comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs. Chez les hommes peu civilisés, mais déjà rassemblés en grands corps de peuples, les femmes ont naturellement et doivent avoir le plus grand empire. Elles y règnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déjà la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence : elle ne l'est point assez pour que les sens soient affaiblis, et l'imagination usée par l'habitude. Des ames fortes et sauvages, ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature et des vrais rapports de l'homme. Il se mêlait même à ces sentimens quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples, errans dans leurs forêts, s'imaginaient que les femmes lisaient dans l'avenir, et qu'elles avaient je ne sais quoi de sacré et de divin. Peut-être cette idée n'était-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, et de l'avantage que leur finesse naturelle devait leur donner sur des guerriers féroces et simples ; peut-être aussi des barbares, étonnés de l'empire que la beauté a sur la force, étaient-ils tentés d'attribuer à quelque chose de surnaturel un charme qu'ils ne pouvaient comprendre¹⁵.

Ces peuples, en inondant l'Europe, portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut se faire une révolution dans la manière de vivre. Les climats du Nord exigent bien moins de réserve entre les sexes. Pendant des

invasions qui durèrent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers ; et cette modestie douce et timide, qui faisait presque une loi à la beauté de se dérober à tous les yeux, cessa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens, la retraite des femmes fit longtemps partie de la constitution, parce que le gouvernement et les lois y étaient appuyés sur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares, n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs : tout était fondé sur la force. Le mélange des conquérans avec un peuple corrompu et qui avait tous les vices de sa prospérité ancienne et de son malheur présent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées austères. On vit donc les peuples du Nord, dans les climats plus doux, unir les vices des Romains à la fierté guerrière des barbares. Le christianisme leur donna des lois ; mais en modifiant leur caractère, il ne le changea point. Il se mêla aux coutumes, et laissa subsister l'esprit général. Ainsi se jetèrent peu à peu les fondemens des mœurs nouvelles, qui, dans l'Europe moderne, rapprochèrent les deux sexes, donnèrent aux femmes une espèce d'empire, et associèrent partout l'amour au courage.

Une chose à observer, c'est qu'à peu près dans le même temps, il s'éleva une religion et un peuple qui établit et consacra pour toujours dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes. Ainsi, la même époque qui commença leur empire en Europe, les destina à être pour jamais esclaves en Asie. Leur servitude s'étendit par les armes des conquérans arabes, comme la galanterie du Nord s'était étendue par les conquêtes des barbares.

Déjà on voit naître et se préparer d'avance, en Europe, le règne de la chevalerie. Cette institution politique et militaire fut amenée par le cours des événemens et par la pente naturelle des esprits et des armes. Sa véritable époque commence au dixième siècle. L'Europe, ébranlée par la chute de l'empire, n'avait point encore pris de consistance. Depuis cinq cents ans, rien n'était fixe ; rien, pour ainsi dire, n'était fondu ensemble. Du mélange du christianisme avec les anciens usages des barbares, naissait un choc presque continuel dans les mœurs ; du mélange des droits du sacerdoce et de ceux de l'empire, un choc dans la politique et dans les lois ;

du mélange des droits des souverains et de ceux de la noblesse, un choc dans le gouvernement ; du mélange des Arabes et des chrétiens en Europe, un choc dans les religions. De tant de contrastes sortaient la confusion et l'anarchie. Le christianisme qui n'était plus dans son temps de ferveur, semblable à un ressort à moitié détendu, assez fort contre les passions froides, déjà ne l'était plus assez pour réprimer les passions violentes. Il faisait naître le remords, mais ne prévenait pas le crime. On faisait des pèlerinages, et on pillait, on massacrait, et ensuite on faisait pénitence. Le brigandage et la débauche se mêlaient à la superstition. C'est dans ces temps que des nobles, oisifs et guerriers, ayant un sentiment d'équité naturelle et d'inquiétude, de religion et d'héroïsme, s'associèrent pour faire ensemble ce que la force publique ne faisait pas ou faisait mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrazins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne et en France, d'assurer le repos des voyageurs, comme faisaient autrefois les Hercule et les Thésée, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus faible contre le sexe impérieux qui souvent opprime et outrage l'autre.

Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution. Chaque chevalier, en se vouant aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine. C'était pour elle qu'il attaquait, qu'il défendait ; qu'il forçait des châteaux ou des villes ; c'était pour l'honorer qu'il versait son sang. L'Europe entière devint une lice immense où des guerriers, ornés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattaient en champ clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêlait au courage ; l'amour était inséparable de l'honneur. Les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoraient des grandes actions de leurs amans, et partageaient les passions nobles qu'elles inspiraient. Un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentait qu'avec la gloire ; et partout les mœurs respiraient je ne sais quoi de fier, d'héroïque et de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire si puissant et si doux. De-là, ces passions si longues que notre légèreté, nos mœurs, nos petites faiblesses, notre fureur de courir sans cesse après des espérances et des désirs, notre ennui qui nous tourmente et qui se fatigue à chercher de l'agitation sans plaisir et du

mouvement sans but, ont peine à concevoir et tournent tous les jours en ridicule sur nos théâtres, dans nos conversations et dans nos livres : mais il n'en est pas moins vrai que ces passions nourries par les années, et irritées par les obstacles, où le respect éloignait l'espérance, où l'a mour, vivant de sacrifices, s'immolait sacs cesse à l'honneur, renforçaient, dans les deux sexes, les caractères et les ames ; donnaient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre ; changeaient les hommes en héros, et inspiraient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'esprit de chevalerie. On sait qu'il donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur et à l'éloge des femmes. Les vers des troubadours, le sonnet italien, la romance plaintive, les poèmes de chevalerie, les romans espagnols et français, furent autant de monumens de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble et d'un héroïsme mêlé de bizarrerie et de grandeur. Dans les cours, dans les lices, au combat, aux tournois, tout se rapportait aux femmes, et il en tait de même dans les écrits. On n'écrivait, on ne pensait que pour elles. Souvent le même homme était poète et guerrier ; tour à tour il chantait sur sa lyre, et combattait avec sa lance pour la beauté qu'il adorait¹⁶.

Les et les mœurs de la chevalerie, en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures et je ne sais quel excès d'héroïsme, inspirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux sexes se suivent de loin en s'imitant, et ils s'élèvent, se renforcent, se corrompent ou s'amollissent ensemble. On vit donc alors les femmes dans les armées et sous les tentes. Elles quittaient les indications douces et tendres de leur sexe pour le courage et les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion et de la valeur, gagner des indulgences sur les champs de bataille, et mourir, les armes à la main, à côté de leurs amans ou de leurs époux. En Europe, des femmes attaquèrent et défendirent des places ; des princesses commandèrent leurs armées et remportèrent les victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, disputant son duché de Bretagne, et combattant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou¹⁷, active et intrépide, général et soldat, dont le génie soutint long-temps un mari faible, qui le fit vaincre, le remplaça sur le trône,

brisa deux fois ses fers, et, opprimée par la fortune et des re belles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Cet esprit militaire parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout est impétueux parce que rien n'est réglé, et où tous les excès sont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, se montrant de distance en distance, et toujours dans de grandes secousses ou dans des momens d'orages. Mais il y eut un temps et des pays où cet esprit se signala surtout ; ce fut aux quinzième et seizième siècles, époque des invasions des Turcs en Hongrie et dans les îles de l'Archipel et de la Méditerranée. Tout se réunissait pour inspirer aux femmes de ces pays un grand courage ; d'abord l'esprit général des siècles précédens ; la terreur même qu'inspiraient les Turcs ; l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui est inconnu ; la différence des habillemens, qui agit plus qu'on ne croit sur l'imagination du peuple ; la différence des religions, d'où naissait une espèce d'horreur mise au nombre des devoirs ; enfin la prodigieuse différence des mœurs, et surtout l'esclavage des femmes, qui, en Orient, regardé comme une simple institution politique et civile, ne présentait aux femmes de l'Europe qui en étaient menacées, que des idées odieuses de servitude et de maître, l'honneur gémissant, la beauté soumise à des barbares, et la double tyrannie de l'amour et de l'orgueil. De tous ces sentimens devait naître dans les femmes un courage intrépide pour se défendre, et quelquefois même un courage de désespoir. Ce courage était augmenté par l'idée de la religion si puissante, et qui offre toujours des espérances éternelles pour des sacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner si de très-belles femmes de l'île de Chypre, étant menées prisonnières à Sélim, pour être enfermées au sérail, l'une d'elles, préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, et, après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta ; si, l'année suivante, une ville de Chypre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, et, combattant sur la brèche, contribuèrent à sauver leur patrie ; si, sous Mahomet II, une fille de l'île de Lemnos, armée du bouclier et de l'épée de son père qui était mort en combattant, arrêta les Turcs qui déjà forçaient une porte, et les chassa jusque sur le rivage ; si, en

Hongrie, les femmes se signalèrent dans un grand nombre de sièges et de batailles contre les Turcs¹⁸ ; si enfin, dans les deux sièges célèbres et de Rhodes et de Malte, les femmes, secondant partout le zèle des chevaliers, montrèrent partout la plus grande force, non-seulement cette force d'impétuosité et d'un moment, qui affronte la mort ; mais le courage lent et pénible, qui supporte les travaux et les fatigues de tous les instans.

Cette époque et ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention. Mais à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir, dans presque toutes les îles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siècles, devenues chrétiennes et sujettes de la république de Venise, combattre dans leurs îles et sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans tartares qui apportaient dans le pays d'Homère et de Platon la religion d'un prophète arabe. Les femmes hongroises, aux prises avec ces mêmes Tartares, ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut douter que ce ne fût le double sentiment de la religion et de l'honneur qui leur éleva ainsi le courage ; car ce sont les deux ressorts qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattaient ainsi dans la Grèce, dans la Hongrie et dans les îles de la Méditerranée, il se faisait une autre révolution en Italie ; les lettres et les arts renaissaient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées et les travaux des femmes célèbres. Une impulsion générale, donnée aux esprits, tournait tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où l'on prend le signe des idées pour les idées mêmes. On croit s'instruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues, d'ailleurs, étaient des espèces d'énigmes qui voilaient des connaissances. Avant de penser, on veut savoir l'histoire des pensées des autres. Peut-être même cette marche est-elle nécessaire. Dans l'enfance de l'âge, les sens ramassent des matériaux pour la pensée : dans l'enfance des lettres, l'esprit recueille d'abord pour combiner ensuite. Partout c'est la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philosophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avaient l'esprit plus austère et l'âme moins sensible, ceux qui croyaient que la raison froide ressemble plus à la raison, ceux qui attachaient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la subtilité qui divise, à je ne sais quelle obscurité vague qui exerce l'esprit et laisse le mérite de choisir soi-même et de se fixer ses idées, préférèrent la philosophie d'Aristote : mais les gens à imagination et à enthousiasme, ceux qui pardonnaient des erreurs pour l'éloquence, ceux qui préféraient une métaphysique spirituelle et sublime à une dialectique sèche, et les illusions touchantes à des erreurs raisonnées, ceux enfin qui avaient des armes sur lesquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre et de beauté, faisaient à la fois une impression douce et profonde, ne manquèrent pas de préférer la philosophie de Platon. L'aristotélisme occupa donc les universités et les cloîtres ; le platonisme, les poètes, les amans, les philosophes sensibles et les femmes.

La théologie ou l'art d'appliquer des raisonnemens humains à des choses célestes, était un autre genre de connaissances qui occupait et qui exerçait alors. Elle était à la mode, et elle devait l'être. C'était un arsenal pour les guerres de religion, un appui pour la cour de Rome, une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettait donc un grand prix à cette science ; et les descendans des anciens Romains se rendaient célèbres par des études sacrées dans des pays où leurs ancêtres s'étaient rendus célèbres par des victoires.

Après tant de conspirations, de tyrannies et de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux lois. La jurisprudence était donc cultivée. On n'en savait pas encore assez pour être législateur ; mais on étudiait, on commentait, on expliquait, on défigurait les lois romaines.

La chevalerie commençait à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avait laissé une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de-là passait aux ouvrages d'imagination. On faisait donc beau coup de vers qui exprimaient des passions vraies ou feintes, mais toujours respectueuses et tendres. Et comme en France, où des nobles oisifs passaient leur vie combattre, on peignait presque toujours l'amour sous l'idée de conquête ;

en Italie où dominaient des idées d'un autre genre, on faisait sans cesse de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mélange de galanterie et de religion, de platonisme et de poésie, de l'étude des langues et de celle des lois, de la philosophie ancienne et de la théologie moderne, fut en Italie le caractère général de tous les hommes illustres de ce temps. On remarque le même caractère dans les femmes qui se distinguèrent alors. Jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connaissances. Peut-être qu'au sortir des temps de la chevalerie, où plusieurs femmes avaient disputé aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avaient autant d'esprit que de courage, et assujettir encore par les talens ceux qu'elles dominaient par la beauté¹⁹.

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'est l'esprit général. On voit des femmes prêcher et se mêler de controverse ; des femmes soutenir publiquement des thèses ; des femmes remplir des chaires de philosophie et de droit ; des femmes haranguer en latin devant des papes ; des femmes écrire en grec et étudier l'hébreu ; des religieuses, poètes ; des femmes du grand monde, théologiennes ; et ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avaient étudié l'éloquence, et qui, avec le visage le plus doux et la voix du monde la plus touchante, s'en allaient pathétiquement exhorter le saint-père et les rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'esprit religieux qui anima les femmes de tout temps, se montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour à tour les femmes martyres, apôtres, guerrières, et a fini par les rendre théologiennes et savantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettait à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, et jusque sur les trônes, partout le même esprit régnait. C'était peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une jeune Italienne, d'une Espagnole ou d'une Anglaise paraissait s'embellir quand elle répétait des sons hébreux, ou prononçait un vers d'Homère. La poésie, si chère à l'imagination et aux âmes sensibles, était embrassée avec transport par les femmes. C'était une espèce de jeu piquant et nouveau qui pouvait flatter l'amour-propre et amuser l'esprit. Peut-être même le vide qu'elles éprouvaient malgré elles et sans s'en douter, dans une philosophie

barbare, dans une théologie abstraite et dans une vaine étude de dialectes et de sons, leur faisait trouver plus de charmes dans un art qui occupe sans cesse l'imagination par des tableaux, et l'âme par des sentimens.

Enfin plusieurs d'entre elles voulurent réunir presque tous les genres de connaissances, et quelques-unes y réussirent. Ce qu'on a appelé depuis la société, était alors beaucoup moins connu. Le désœuvrement et le luxe n'avaient pas sans doute inventé l'art de rester six heures devant une glace pour créer des modes. On faisait quelque chose du temps. De-là cette multitude de connaissances acquises par les femmes. Observons que l'ambition de tout embrasser, convenait surtout à la renaissance des lettres. Dans la nouveauté, tout le monde s'exagère ses forces. Ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connaître. Les désirs même alors étaient plus aisés à satisfaire. Il s'agissait plus de savoir que de penser ; et l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le secret des sciences et de leur profondeur, devait naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvait s'en parer.

Si dans cette époque les femmes voulaient dérober toutes les connaissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressaient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'était la suite de l'esprit général qui portait la galanterie dans les lettres, comme il l'avait portée par les armes. L'Italie surtout fut inondée de ces sortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple, fut Boccace. On sait qu'il aimait passionnément les femmes et en fut aimé. Il composa en leur honneur un ouvrage latin, *des femmes illustres*. Il y parcourt la fable, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'histoire sacrée ; met ensemble Cléopâtre et Lucrece, Flora et Porcie, Sémiramis et Sapho, Athalie et Didon. Boccace entreprend surtout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le panégyriste prouve contre le poète, que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidèle. Il est plaisant de voir ensuite Boccace faire une sortie éloquentes et vigoureuses contre les veuves chrétiennes qui se remarient ; l'auteur du *Décameron* citer saint Paul, et le commenter à une jeune veuve qui s'excuse sur son âge de ce qu'elle n'imité pas Didon. Ce morceau, qui est plaisant, est d'une

éloquence sérieuse : et, ce qu'on ne croirait pas, la morale de Boccace est austère.

Après lui, plus de vingt écrivains publièrent successivement des éloges de femmes célèbres de toutes les nations²⁰. Parmi nous, Brantôme publia un volume des Vies des dames illustres ; mais je remarque que Brantôme, en chevalier français et en homme de cour, ne parle que de reines et de princesses. C'est là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis et de la fameuse Jeanne de Naples. Dans son style diffus, simple et naïf, Brantôme justifie ces deux reines. Il nous apprend que la seconde fut sans faiblesses, et la première sans crimes. Il absout l'une de ses amans et du meurtre de son époux ; il absout l'autre des guerres civiles et de la Saint-Barthélemy.

Après Brantôme, un Hilarion de Coste, minime, publia deux volumes in-quarto de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième ou seizième siècle, distinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon religieux, il ne s'est permis de louer que des femmes catholiques. Ainsi, par exemple, il s'est bien donné de garde de dire un mot de la reine Elisabeth ; mais aussi il fait un long et magnifique éloge de la reine Marie d'Angleterre, qui commença par faire assassiner sur l'échafaud Jeanne Gray, âgée de dix-sept ans, appelée à la couronne par le testament du dernier roi ; et qui ensuite, dans l'espace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes, pour cause de religion, six à sept cents personnes de tout rang et de tout âge. Les éloges de ce moine panégyriste montent à plus de cent soixante-dix : mais tout cède à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans sa langue un ouvrage intitulé : *les Triomphes immortels et entreprises héroïques de huit cent quarante-cinq femmes*. Il serait difficile, sans doute, d'avoir une collection plus complète.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célèbres, il y eut un grand nombre d'écrivains, surtout en Italie, qui adressèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de princesses éclairées que dans cette partie de l'Europe. Les cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, etc., formaient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnait une émulation de talent et de gloire. Les hommes s'y distinguaient par les armes ou par l'intrigue ; les

femmes par les connaissances et par les grâces. Il y avait peu de ces petites cours, où il n'y eût quelque homme de lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand État, il y a peu de talents, parce qu'il n'y a qu'une capitale, qu'une cour et qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, et où presque chaque ville formait une capitale, l'esprit naissait et se développait partout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui faisait leur malheur en politique, faisait leur gloire pour les talents. Tous ces hommes ou de génie ou d'esprit s'attachaient aux femmes célèbres, l'ornement de ces cours. Il y en eut parmi eux qui, estimant la condition par les ames, et croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives passions pour de grandes princesses²¹ ; mais d'autres, qui avaient de l'imagination au lieu d'amour, substituaient aux passions la galanterie de l'esprit, et y mêlant les idées platoniciennes qui régnaient alors, composaient pour ces princesses, en style métaphysique, des hymnes respectueux sous le nom d'éloges²².

Le même esprit qui, dans cette époque, créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante question de l'égalité ou de la prééminence de sexes ; et pendant cent cinquante ans, on vit une espèce de conspiration d'écrivains pour assurer la supériorité aux femmes. Le chef et un des premiers auteurs de cette conjuration, fut un homme célèbre : c'est ce Corneille Agrippa. qui, né à Cologne en 1486, étudia toutes les sciences, embrassa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec distinction, se fit ensuite théologien, docteur en droit, docteur en médecine, commenta les épîtres de saint Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre philosophale à Turin, sur la théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre princes et princesses, et n'en fut que plus malheureux ; essuya des injustices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, et toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente et faible, parce que, incapable d'être libre et d'être esclave, il ne sut avoir ni le courage de la pauvreté, ni celui de la

dépendance, après avoir excité tour à tour ou à la fois la pitié, l'admiration et la haine, mourut en France, à quarante-neuf ans, avec une grande réputation et de grands malheurs.

Ce fut en 1509 qu'il publia son *Traité de l'excellence des femmes au-dessus des hommes*. Malheureusement il avait alors intérêt de plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas. On est fâché que cette petite circonstance se soit mêlée à une si belle cause. Son livre est divisé en trente chapitres ; et dans chaque chapitre, il démontre la supériorité des femmes par des preuves théologiques, physiques, historiques, cabalistiques et morales. Il met à contribution l'écriture et la fable, les historiens, les poètes, les lois civiles, les lois canoniques, cite un peu plus qu'il ne raisonne, et finit par protester que ce n'est par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connaît la vérité en doit compte, et qu'alors le silence serait un crime.

Les Italiens en lisant cet ouvrage durent le regarder comme un vol que leur avait fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le cardinal Pompée Colonne, le Portio, le Lando, le Domenichie, le Maggio, le Bernardo Spina et beaucoup d'autres, écrivirent tous sur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus singulier dans ce genre est celui du Rucelli ; il parut à Venise en 1552. Rucelli vint après tous les autres, et, mécontent de la manière dont on avait, dit-il, soutenu avant lui une cause si évidente, il imagina de nouvelles preuves, bien sûr qu'après lui il ne avait plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, et s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, et l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage ; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mélange continu de théologie et de platonisme, le nom de Dieu mêlé partout à celui des femmes, Moïse à côté de Pétrarque et du Dante ; et dans la même page, et presque dans les mêmes lignes, des citations de Boccace et de saint Augustin, d'Homère et de saint Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizième siècle, en Italie surtout, et avec quelle bonne foi on était, ou on voulait être tout ensemble

amant, dévôt, chrétien, païen, théologien et philosophe. Peut-être même ce mélange bizarre devait-il se trouver dans un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une église, une statue de saint Pierre sur une colonne de Trajan, et des Madones près d'un Apollon.

Il paraît que même après le Ruscelli, il y eut encore des incrédules à persuader, et que toutes les conversions n'étaient pas faites ; car on trouve encore plusieurs ouvrages, italiens, espagnols et français sur le même sujet²³.

Il faut avouer, de bonne foi, que de tant d'ouvrages il y en a bien peu qui méritent d'être lus, et qu'il n'y en a pas un où la question soit traitée : on a mis partout l'autorité à la place du raisonnement, même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matière, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raison.

Il semble que, pour terminer cette grande question d'amour-propre et de rivalité entre les sexes, il faudrait examiner la force ou la faiblesse des organes ; le genre, d'éducation dont les deux sexes sont susceptibles ; le but de la nature en les formant ; jusqu'à quel point il serait possible de la corriger ou de la changer ; ce qu'on gagnerait et ce qu'on perdrait en s'éloignant d'elle ; enfin l'effet inévitable et force que la différence des devoirs, des occupations et des mœurs doit produire sur l'esprit, le caractère et le caractère des deux sexes.

S'agit-il de talents et d'esprit, il faudrait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudrait voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes ; si la faiblesse naturelle de leurs organes d'où résulte leur beauté ; si l'inquiétude de leur caractère qui tient à leur imagination ; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs grâces, leur permet cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées ; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare même parmi les hommes, je le sais ; mais enfin il y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connaître. Ils ont montré à l'ame la source de ses idées, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche. Ils ont créé des sciences en créant des principes, et agrandi l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes. célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature ?

Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulut par une erreur de plus s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Elisabeth et dans Christine cette docilité, qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre et la méthode ; mais trouvait-il de même la base de l'esprit philosophique, le doute ? Trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure tous ses pas ? Leur esprit pénétrant et rapide s'élance et se repose. Il a plus de saillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités.

L'imagination semblerait bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire. Tout les frappe ; tout se peint en elles avec vivacité. Leurs sens mobiles parcourent tous les objets et en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens secrets transmettent rapidement à elles toutes les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas ; elles aiment à se créer un monde imaginaire ; elles l'habitent et l'embellissent. Les spectres, les enchantemens, les prodiges, tout ce qui sort des lois ordinaires de la nature, sont leur ouvrage et leurs délices. Elles jouissent de leurs terreurs même. Leur ame s'exalte, et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. Mais il faudrait voir jusqu'où cette imagination, appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer et de peindre ; si elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive et légère ; si le genre de la leur ne tient pas

nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à leurs faiblesses même. Je demanderai si leurs fibres, plus délicates, ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent, et en chercher du douces qui les reposent. L'homme, toujours actif, est exposé aux orages. L'imagination du poète se nourrit sur la cime des montagnes, aux bords des volcans, sur les mers, sur les champs de bataille, ou au milieu des ruines, et jamais il ne sent mieux les idées voluptueuses et tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes secousses qui l'agitent. Mais les femmes, par leur vie sédentaire et molle, éprouvant moins le contraste du doux et du terrible, peuvent-elles sentir et peindre, même ce qui est agréable, comme ceux qui, jetés dans ces situations contraires, passent rapidement d'un sentiment à l'autre ? Peut-être même par l'habitude de se livrer à l'impression du moment, qui chez elle est très-forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contre-coup : celle-là leur appartient ; elle est le charme et l'intérêt de leur vie ; elle est leur ame. Elles doivent donc mieux réussir à la peindre. Mais sauront-elles, comme l'auteur d'Andromaque et de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les transports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui est tantôt impétueuse et tantôt tendre, qui s'adoucit et qui s'irrite, qui verse le sang, et qui se sacrifie ensuite elle-même ? Peindront-elles ses retours, ses fureurs, ses orages ? non : et c'est la nature elle-même qui le leur défend. Car la nature a donné à l'un des deux sexes l'audace des désirs et le droit d'attaquer, à l'autre la défense et ces désirs timides qui attirent en résistant. L'amour dans l'un est une conquête, et dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays et de tous les siècles sachent mieux peindre un sentiment délicat et tendre, qu'une passion violente et terrible. Enfin obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine grâce qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens ; ces sentimens toujours contraints ne doivent-ils pas s'affaiblir chez elles peu à peu, et avoir moins

d'énergie que. ceux des hommes qui, toujours audacieux et extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, et les fortifient encore en les développant ? Une contrainte passagère allume les passions ; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre et de mémoire qui classe des faits et des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à l'habitude et à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiraient point également. Cependant, pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudrait encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produirait pas plus aisément le dégoût. Serait-il vrai que leur impatience et ce désir naturel de changer, qui tient à des impressions fugitives et rapides, ne leur permît pas de suivre, pendant des années, le même genre d'étude, et d'acquérir ainsi des connaissances profondes et vastes ? On sait qu'il y a des qualités d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant et qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral, qui consiste dans la conduite de soi-même et des autres. Pour balancer sur cet objet les avantages ou les désavantages des deux sexes, il faudrait distinguer l'usage de cet esprit dans la société, et son usage dans le gouvernement.

Dans la société, les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver leur empire, doivent parfaitement connaître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les faiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses grandeurs, ce qu'un homme est et ce qu'il voudrait être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusque dans ses satires et par ses satires même. Elles doivent connaître et distinguer les caractères, l'orgueil calme et qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux et ardent qui s'irrite, la sensibilité vainc, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légèreté de prétention, et celle qui est dans la ruse, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit, enfin tous les sentimens et toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent

beaucoup réfléchir sur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent savoir comment on la dirige sans paraître s'en occuper ; comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu ; quel est le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, et jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires, elles connaissent les grands effets que produisent de petites passions. Elles ont l'art d'imposer aux unes, en faisant voir qu'on les connaît, d'éloigner les autres en se montrant très-loin même de les soupçonner. Elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite ; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connaissances si fines, qui servent aux : femmes de lisières pour conduire les hommes. La société est pour elles comme un clavecin dont elles connaissent les touches ; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux et libres, suppléant à l'a dresse par la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connaissances morales, dont l'application est de tous les instans ; leurs calculs pour la société doivent donc être à la fois moins rapides et moins sûrs.

Il faudrait ensuite comparer le genre d'esprit des deux sexes, appliqué au gouvernement. Dans la société, on gouverne les hommes par leurs passions, et les plus petits ressorts sont quelquefois les grands moyens. Mais dans le gouvernement des États, c'est par de grandes vues, par le choix des principes, surtout par la distinction et l'emploi des talents, que l'on peut obtenir des succès. C'est-là que, loin de se servir des faiblesses, il faut les craindre, et qu'il faut élever les hommes au-dessus d'eux, au lieu de les y ramener sans cesse. Ainsi, dans la société, l'art de gouverner est celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'administration est presque toujours celui de les combattre. La connaissance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'est pas la même. Dans l'un, il faut connaître les hommes par leur faiblesse, et dans l'autre par leur force. L'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin l'un cherche les petits coins dans le grand homme, et l'autre doit démêler un grand homme souvent dans celui

qui n'est rien encore ; car il y a des ames qui n'existent point pour tout ce qui est médiocre.

Voyons maintenant si ce genre d'esprit et d'observation convient également aux deux sexes. Je sais qu'il y a des femmes qui ont régné et qui règnent encore avec éclat. Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Élisabeth en Angleterre, ont mérité l'estime de leur siècle et de la postérité. Nous avons vu, dans la guerre de 1741, une princesse que nous admirions en la combattant, défendre l'Empire avec autant de génie que de courage ; et nous voyons encore aujourd'hui rompre ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les questions générales, il faut craindre de prendre les exceptions pour des règles, et chercher ce qui est dans le cours ordinaire de la nature. Il faudrait donc voir si dans la société, les femmes, n'étant et ne pouvant presque jamais être en action, peuvent aussi bien connaître les talens, leur emploi et leur usage ou leurs bornes ; si les grandes vues et l'application des grands principes, supposant l'habitude de saisir des résultats d'un coup-d'œil, conviennent à leur imagination de détail et au peu d'habitude qu'elles ont de généraliser leurs idées. C'est le caractère surtout qui gouverne, c'est la vigueur de l'ame qui donne du ressort à l'esprit, qui affermit et qui étend les idées politiques ; mais le caractère ne peut presque jamais être formé que par de grands mouvemens, de grandes espérances ou de grandes craintes, et le besoin de se déployer sans cesse en agissant : celui des femmes n'est-il donc pas destiné en général à avoir plus d'agrément que de force ? Leur imagination rapide, et qui fait quelquefois marcher le sentiment au-devant de la pensée, ne les rend-elle pas, dans le choix des hommes, plus susceptibles ou de prévention ou d'erreur ? Enfin les calomnierait-on beaucoup, risquerait-on même de leur déplaire, si on osait leur dire qu'elles doivent, dans la distribution de leur estime, mettre un peu trop de prix aux agrémens, et être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme ?

C'est peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Élisabeth. Les goûts de son sexe perçaient à travers les soins du trône et la grandeur de son caractère. On est fâché, dans certains momens, de la voir mêler aux vues des grandes ames les faiblesses des plus petites. Peut-être si Marie Stuart

eût été moins belle, sa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquetterie, comme on sait, donna à Élisabeth des favoris qu'elle jugea bien plus en femme qu'en souveraine. Elle crut trop aisément que l'art de lui plaire supposait du génie.

Cette même reine, si fameuse à tant de titres, exerça sur les Anglais un pouvoir presque arbitraire, et dont peut-être on n'est pas assez surpris. En général les femmes sur le trône sont plus portées au despotisme, et s'indignent plus des barrières. Le sexe à qui la nature assigna la puissance en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ses propres yeux, et n'a pas besoin de s'attester à lui-même des forces dont il est sûr. Mais la faiblesse s'étonne du pouvoir qu'elle a, et précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en assurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de despotisme qui tient à la hauteur des idées ; et les femmes hors de la classe ordinaire, le despotisme qui tient aux passions ; le leur est une saillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un système.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent : c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang. Ce qu'on eût refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. Elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité ; elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance²⁴.

Si après avoir comparé les deux sexes par les talents, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience et l'histoire nous apprennent que dans toutes les sectes, tous les pays et tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuses. Naturellement plus sensibles, elles ont plus besoin d'un objet qui sans cesse occupe leur ame ; elles portent à Dieu un sentiment qui a besoin de se répandre, et qui, ailleurs, serait un crime. Avides du bonheur, et ne trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie et vers un monde différents. Extrêmes dans leurs désirs, rien de borné ne les satisfait. Plus dociles sur les devoirs, elles les raisonnent moins et les sentent mieux. Plus asservies aux bienséances, elles croient encore plus à ce qu'elles respectent.

Moins occupées et moins actives, elles ont plus le temps de contempler. Moins distraites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voient sans cesse. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies et des temples ; et la religion des sens influe encore sur celle de l'âme. Enfin gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur sexe, avec les femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaisirs et de leurs peines à l'Être-Suprême qui les voit, et souvent déposent dans son sein des faiblesses qui leur sont chères, et que le monde entier ignore. Alors se rappelant leurs douces, erreurs, elles jouissent de leur attendrissement même sans se le reprocher ; et sensibles sans remords, parce qu'elles le sont sous les regards de Dieu, elles trouvent des délices secrètes jusque dans le repentir et les combats. Il semblerait donc, par une suite même du caractère des femmes, que leur religion devrait être plus tendre, et celle des hommes plus forte : l'une tenant plus à des pratiques, et l'autre à des principes ; et qu'en exaltant les idées religieuses, la femme serait plus proche de la superstition, et l'homme du fanatisme. Mais si une fois le fanatisme s'empare d'elle, son imagination plus vive l'emportera plus loin et plus féroce par la crainte même d'être sensible, ce qui faisait nue partie de ses charmes ne contribuera plus qu'à ses fureurs.

Aux vertus religieuses tiennent de très-près les vertus domestiques ; et sans doute elles devraient être communes aux deux sexes : mais ici l'avantage se trouve encore du côté des femmes ; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur sont plus nécessaires. Dans le premier âge, timide et sans appui, la fille est plus attachée à sa mère ; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer. Tremblante, elle se rassure auprès de celle qui la protège ; et sa faiblesse, qui fait sa grâce, augmente encore sa sensibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, et tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux sexes est bien différent. Au milieu des travaux et parmi tous les arts, l'homme déployant sa force et commandant à la nature, trouve des plaisirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses efforts même. La femme, plus solitaire, a bien moins de ressources. Ses plaisirs doivent naître de ses vertus ; ses spectacles sont sa famille. C'est

auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le sourire de sa fille et les jeux de son fils, qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature ? où est ce caractère tout à la fois touchant et sublime, qui ne sent rien qu'avec excès ? Est-ce dans la froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères ? Non, c'est dans l'âme brûlante et passionnée des mères. Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce sont elles qui se jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son berceau. Ce sont elles qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lèvres sur ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ses cendres insensibles. Ces grandes expressions, ces traits déchirants qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur et de tendresse, n'ont jamais appartenu et n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont dans ces momens je ne sais quoi qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découvrir de nouvelles ames, et reculer les bornes connues de la nature.

Considérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux ; lequel des deux sexes y doit être plus attaché ? lequel pour les violer a plus d'obstacles à vaincre ? est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle désire, et quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres ? Calculez le pouvoir que la nature donne au premier penchant et aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, et à qui jusque présent il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui règne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, et qui tyran bizarre, pour les mêmes faiblesses, applaudit souvent l'un tandis qu'il flétrit l'autre. La nature attentive, pour conserver les mœurs des femmes, a pris soin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, et la fidélité plus touchante. Non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles ; et dans les siècles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle.

Après les vertus religieuses et domestiques, viennent les vertus sociales, et d'abord les vertus de sensibilité : ce sont toutes les passions affectueuses et douces. On sait qu'au premier rang sont l'amitié et l'amour.

C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Montagne qui a si bien connu ou deviné la nature, et qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philosophie de notre siècle, décide nettement la question contre les femmes ; mais sur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine. On remarque même dans tout son livre qu'en général il rend peu de justice aux femmes. Peut-être était-il comme ce juge qui craignait tant d'être partial, qu'il avait pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis. Sur cette question, si je conversais avec Montagne, j'oserais lui dire : Vous convenez sans doute que l'amitié est le sentiment de deux âmes qui se cherchent, et qui ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. Or, il semblerait qu'entre les deux sexes, celui dont la tête et les bras sont les plus occupés, qui est le plus distrait, qui est le plus libre, qui peut plus hautement répandre ses idées et déployer tous ses sentimens, qui dans la prospérité jouit plus par l'orgueil, qui dans le malheur est plus humilié qu'attendri, qui dans tous les états a la conscience de ses forces et se les exagère, peut se passer bien plus aisément du commerce et des doux épanchemens de l'amitié : mais les femmes, tendres et faibles, et par-là même ayant plus besoin d'appui ; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins et aux peines secrètes, ayant plus de ces douleurs de l'âme qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil ; dans le monde, forcées presque toujours de jouer un rôle, et remportant avec elles une foule de sentiment et d'idées qu'elles cachent et qui leur pèsent ; les femmes enfin pour qui les choses ne sont rien, et les personnes presque tout ; les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé, et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret, et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit.

Montagne ne manquerait pas de me répliquer : Vous jugez les femmes d'après la nature ; jugez-les d'après la société, et surtout la société des grandes villes. Voyez si le désir général de plaire, sentiment plus frivole que

profond, et bien plus vain qu'il n'est tendre, ne doit pas dessécher leur ame, et étouffer en partie leur sensibilité même. Voyez si, flattées par des éloges éternels et accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent se plier à ces sacrifices de tous les jours et à cette heureuse égalité que, l'amitié impose. Voyez enfin si avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réserve ; et qu'est-ce qu'une amitié qui est sur ses gardes, où tous les sentimens sont couverts d'un demi-voile, et où il y a presque toujours une barrière entre les ames ? Je ne vous parle point de leur amitié entre elles. On n'y croyait point trop dans mon siècle ; et c'est apparemment de même dans le vôtre. Mais je vous demanderai jusqu'à quel point elles peuvent s'aimer, dans le monde surtout où sans cesse elles se comparent et sont comparées, où un regard les divise, où leurs prétentions se multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'esprit, de société même : car l'amour-propre, toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, s'irrite de tout, et se nourrit même de ce qui l'irrite.

Non, pourrait ajouter Montagne, l'amitié n'est point en superficie, en jargon, en vaines phrases plus ridicules encore pour celui qui les croit que pour celui qui les dit. C'est un sentiment qui demande de l'énergie dans l'ame et une profondeur d'esprit comme de caractère. C'est une union sainte et presque religieuse, qui, par une espèce de culte, consacre tout entier l'ami à son ami. C'est une passion qui transforme deux volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie et de la même ame. L'amitié est imposante et sévère ; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler et d'entendre le langage mâle et austère de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne ni des sacrifices, ni des dangers. Il faut surtout cette unité de caractère, que les femmes, par la variété et la mobilité éternelle de leurs passions, ont rarement, et qui fait qu'on est sûr de sentir, de penser et d'agir comme son ami dans toutes les occasions et tous les instans. Que dis-je ? on ne s'associe pas fortement sans de grands intérêts. Et les femmes par leur état même sont vouées au repos. La nature les fit, comme les fleurs, pour briller doucement sur le parterre qui les vit naître : mais les arbres nés et élevés au milieu des orages, et par leur vigueur même plus menacés

d'être brisés par les vents, ont bien plus besoin de s'appuyer les uns les autres et de se soutenir en s'unissant.

De toutes ces objections, il s'ensuivrait peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare ; mais il faut convenir que, lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent ; et leurs sentimens les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instrumens plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent et l'empêchent de sentir ses agitations. Elles savent sur tout donner du prix a mille choses qui n'en au raient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicatesses et les mêmes nuances ; mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement et par degrés : les passions des femmes sont plus rapides ; ou elles naissent tout-à-coup, ou elles ne naîtront point. Plus gênées, leurs passions doivent être plus ardentes. Elles se nourrissent dans le silence, et s'irritent par le combat. La crainte et les alarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, et en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil ; mais femme n'en a que plus de ten dresse. Plus son aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse, elle jouit de ses refus ; coupable, elle jouit de ses remords même²⁵. Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes : mais aussi, quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères ; car alors elles n'ont plus ce trouble, et ces combats, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur ame. Il ne leur reste que des sens et de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices ; une imagination qui s'use par son ardeur même, et qui en un instant s'enflamme et s'éteint.

Après l'amitié et l'amour, vient la bienfaisance et cette commission qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point que c'est là surtout le partage des femmes. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures et les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère et du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs et des chagrins affecte plus profondément leur ame que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont surtout cette sensibilité d'instinct, qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte et plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais faudrait examiner si les femmes, si sensibles en amitié, en amour, envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie qui embrasse tous les citoyens, et à l'amour général de l'humanité qui embrasse toutes les nations.

Je ne prétends point rabaisser l'amour de la patrie ; c'est le plus généreux des sentimens ; c'est du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, et qui a fait naitre ces héros antiques dont l'histoire étonne tous les jours notre imagination et accuse notre faiblesse. Mais si nous voulons décomposer ce ressort, et examiner de près en quoi il consiste, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes est presque toujours un mélange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'espérance, de souvenir de leurs actions ou des sacrifices qu'ils ont faits pour leurs concitoyens, et d'un certain enthousiasme factice qui les dépouille d'eux-mêmes, pour transporter leur existence tout entière dans le corps de l'État. Or il est aisé de voir que presque aucun de ces sentimens ne convient aux femmes. Dans presque tous les gouvernemens du monde, exclues des honneurs et des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni espérer, ni s'attacher à l'État par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, et gênées par les lois dans celle même qu'elles ont, la forme de législation dans tout pays doit leur être assez indifférente. N'agissant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun souvenir flatteur qui les y enchaîne par la vanité ou des travaux ou des vertus. Enfin, existant plus dans elles-

mêmes et dans les objets qui les attachent, et peut-être moins dénaturées que nous par les institutions sociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins susceptibles de l'enthousiasme qui fait préférer l'État à sa famille et ses concitoyens à soi. On ne manquera point de m'objecter les fameuses citoyennes de Rome et de Sparte ; je répondrai qu'il ne faut pas comparer les républiques anciennes à nos constitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes hollandaises dans la révolution des Sept-Provinces. Je répondrai que l'enthousiasme de la liberté peut tout ; qu'il y a des temps où la nature s'étonne de n'être plus elle-même ; et que les grandes vertus naissent des grands malheurs.

Mais si l'amour de la patrie est peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité, qui s'étend sur les nations et sur les siècles, et qui est une espèce de sentiment abstrait, semble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir se peindre ce qu'on aime. Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées que le philosophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent point ainsi leur ame au loin : elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse ; ces mesures si vastes sont pour elles hors de la nature ; un homme est plus pour elles qu'une nation ; et le jour où elles vivent, plus que vingt siècles où elles ne seront pas.

Parmi les vertus sociales, il y en a d'autres qu'on peut appeler plus proprement vertus de société, parce qu'elles en sont l'agrément et le lien. Leur usage est de tous les instans ; elles sont dans la vie ordinaire ce qu'est la monnaie courante en fait de commerce : telle est cette, douceur qui rend le caractère plus souple, et donne aux manières un charme qui attire ; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas besoin de pardon pour soi ; l'art de ne point voir les faiblesses qui se montrent, et de garder le secret à celles qui se cachent ; l'art de déguiser ses propres avantages quand ils humilient ceux qui ne les ont pas ; l'art de ne tyranniser ni les volontés ni les désirs, et de ne point abuser de la faiblesse même, qui en obéissant s'indigne ; et la complaisance qui adopte les idées

qu'elle n'a point eues ; et la prévenance qui devine les craintes et encourage les pensées ; et la franchise qui inspire une si douce confiance ; et toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, mais qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des règles à l'amour-propre, et fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallèle des sexes dans tous ces sentimens : mais on remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettrait d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère ; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, et tant pis pour ceux qui l'auraient : mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, et quelques-unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier, et de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, et demande plus de supériorité pour assortir les mouvemens²⁶.

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté. On met l'expression du sentiment à la place du sentiment même. De-là le reproche si répété contre les femmes. Il faut convenir que, par leur nature, elles sont plus portées à tous les genres de dissimulation. C'est la force qui déploie tous ses mouvemens en liberté ; mais la faiblesse et l'art de plaire, doivent observer et mesurer les leurs. Ainsi les femmes, plus timides, apprennent à cacher les sentimens qu'elles ont, et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, et qu'elle peut être en lui le besoin d'une âme impétueuse et libre ; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchise par système : les femmes se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie ; et quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance, pour plaire davantage ; c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil, et la femme par

adresse. L'un peut dire une vérité sans autre objet que la vérité ; dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts ; elle n'est que pour lui : celle de la femme va presque toujours à plaire ; elle se rapporte toute aux autres. De ces deux faussetés, l'une vous trompe, et l'autre vous séduit. Enfin la flatterie se trouve également dans les deux sexes : mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la femme est plus légère et paraît de sentiment. Même quand elle est outrée, elle est amusante, et n'est jamais vile ; le motif et la grâce la savent du mépris.

Pour achever ce parallèle qui n'est déjà que trop long, il faudrait examiner encore dans les deux sexes les vertus rigides qui tiennent à l'équité, et ces qualités vigoureuses et fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les distinctions qu'on pourrait faire sur ces objets partiraient toujours des mêmes principes. Ainsi, à l'égard de l'équité d'où naissent les devoirs d'une justice austère et impartiale, si entre les deux sexes il y en a un qui sente presque toujours avant que de juger ; si son imagination qui l'entraîne, lui donne des aversions ou des penchans dont il ne se rend pas compte ; si une règle uniforme et inflexible doit fatiguer ses caprices ; si enfin, dans tous les temps, il se décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales, il faut avouer alors que cette équité rigide, qui voit moins les circonstances que la règle, et les personnes que les choses, serait moins faite pour lui. Aussi, rarement les femmes sont-elles comme la loi qui prononce sans aimer ni haïr. Leur justice soulève toujours un coin du bandeau pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire ; vous les verrez toujours voisines ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance. Il leur manque cette force calme qui sait s'arrêter ; tout ce qui est modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'esprit²⁷ a dit que les Français semblaient s'être échappés des mains de la nature, lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu. Elle en aurait pu dire autant de son sexe, mais, sans doute, elle n'a pas voulu trahir son secret.

Il serait bien hardi de vouloir décider jusqu'où la nature des deux sexes paraît susceptible de courage : mais ce mot de courage est vague, et pour

en fixer l'idée, il en faudrait distinguer de différentes espèces. On connaît la distinction du courage d'esprit et du courage physique ; mais ces deux genres se subdivisent encore. Ainsi, dans le courage d'esprit, on trouve un courage de principe, qui fait braver l'opinion ; un Courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'âme, et l'empêche d'être gouvernée ; un courage de constance, qui supporte l'idée des longs travaux et les travaux même ; un courage de sang-froid, qui, dans les circonstances délicates, voit tout et voit bien : et dans le courage physique, un courage contre la douleur, qui sait souffrir ; un courage contre les périls, soit celui d'audace qui affronte, soit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude, qui est de tous les jours, et s'applique à tous les objets ; et ce courage d'enthousiasme, qui est comme la fièvre d'une âme ardente, qui naît et s'éteint, et fait braver dans un temps ce qu'on eût redouté dans un autre.

Je laisse à mes lecteurs à faire l'application de ces détails. Mais ce qu'on doit remarquer, c'est que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur ; ce qui vient sans doute de la foule des maux auxquels les a soumises la nature. Quoi qu'il en soit, elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion. On a vu aussi dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes. Mais c'est toutes les fois qu'une grande passion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même : et leur sensibilité ardente, portée toute vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, et qui produisent la faiblesse. Elles ont dans ces secousses, une force qui brave tout et sa plus grande qu'une force habituelle, qui, par sa continuité même, a moins de ressort, et doit être moins voisine de l'excès.

Telle est, dans la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, une partie des objets qu'il eût fallu discuter et mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudrait tout à la fois être médecin, anatomiste, philosophe, raisonnable et sensible, et surtout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.

Le seizième siècle, qui avait vu naître et s'agiter question, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps, on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette espèce d'enthousiasme général d'une galanterie sérieuse, était un peu tombée. L'extinction entière de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre et en France, les femmes appelées dans les cours, et les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue et de la beauté, regardées comme un instrument de fortune, enfin le nouveau goût de société qui commença partout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, et qui, en mêlant davantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus et à s'estimer moins : tout contribua à diminuer un sentiment qui, pour être profond, a besoin d'obstacles et d'un certain état de rancune, où elle puisse s'honorer par ses desirs, et s'estimer par sa faiblesse même.

Cependant cette révolution ne se fit que lentement parmi nous. Sous François I^{er}, qui donna le signal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalousies, des vengeances, des haines et des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mélange de galanterie et de fureurs. L'ardeur italienne vint se mêler à la volupté française. Tout fut intrigue. On parlait de carnage dans des rendez-vous d'amour, et l'on méditait, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique et de la guerre, les factions, les partis, et je ne sais quoi de romanesque qui restait encore, donnaient une certaine vigueur aux âmes, qui se portait jusque dans les sentimens que les femmes inspiraient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce. Il eut les mœurs d'un chevalier et les faiblesses d'un roi sensible. On se fit honneur de l'imiter ; et les courtisans, accoutumés aux actions d'éclat et aux conquêtes, audacieux et brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avaient montré dans les combats. On se corrompait partout, mais on ne s'avilissait point encore.

Sous Louis XIII, l'esprit qui commença à se développer, fit mêler la métaphysique à la galanterie. On connaît les fameuses thèses que le cardinal de Richelieu fit soutenir sur l'amour. Ce qu'on serait tenté de prendre pour

une espèce de parodie et une charge comique, n'était que l'expression sérieuse des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avaient mis la controverse à la mode. Le Nouveau goût des lettres faisait prendre les formes scolastiques pour la science. Le faux bel-esprit naissait du désir de l'esprit et de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien et se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, et qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptait tous ces mélanges, et s'était formé un nouveau jargon, tout à la fois mystique, métaphysique et romanesque. Ce n'était que dissertations sur les délicatesses et les sacrifices de l'amour. Quoiqu'on disserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations même et ces maximes annonçaient un tour d'imagination qui, en permettant la galanterie, y joignait la tendresse, et liait toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité et de respect.

La régence d'Anne d'Autriche et la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France était dans l'anarchie, mais on mêlait les plaisanteries aux batailles et les vaudevilles aux factions. Alors tout se menait par les femmes. Elles eurent toutes, dans cette époque, cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense. Les unes imprimaient le mouvement, les autres le recevaient. Chacune, selon son intérêt et ses vues, cabalait, écrivait, conspirait. Le temps des assemblées était la nuit. Une femme au lit, ou sur sa chaise longue, était l'ame du conseil. Là on se décidait pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se raccommoder avec la cour. Les faiblesses secrètes préparaient les plus grands événements. L'amour présidait à toutes les intrigues. On conspirait pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une femme annonçait presque toujours une révolution dans-les affaires²⁸.

Les femmes, dans le même temps, paraissaient souvent en public et à la tête des factions. Alors elles joignaient à leur parure les écharpes qui distinguaient leur parti. On se serait cru transporté dans le des romans ou au temps de l'ancienne chevalerie. On voyait dans des salles ou sur des places, des instrumens de musique mêlés avec des instrumens de guerre, des

cuirasses et des violons, et des beautés parmi des guerriers. Souvent elles visitaient les troupes et présidaient à des conseils de guerre²⁹. La dévotion chez les femmes se mêlait à l'esprit de faction, comme l'esprit de faction à la galanterie. Lisez les Mémoires du temps ; vous verrez Mademoiselle remplir les devoirs les plus sacrés de la religion, avant de partir pour un voyage où elle allait cabaler contre le roi. A Orléans elle fait la guerre civile et va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rebelles au retour de la messe. On cabalait le matin, et on visitait les couvens le soir ; jamais on ne vit plus de femmes de la cour se faire carmélites. Il semble qu'au milieu des troubles les âmes se portaient à tout avec plus d'impétuosité ; et les imaginations, échauffées par tant de mouvemens, se précipitaient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion et vers les cabales.

A l'égard de l'esprit de galanterie, il eut à peu près le même caractère ou les mêmes symptômes que sous Louis XIII, excepté que la guerre civile, et cette espèce d'exagération que les mouvemens extraordinaires donnent à l'âme, fortifia la petite teinte de chevalerie qui restait encore dans l'amour. Anne d'Autriche avait porté à la cour de France une partie des mœurs de son pays. C'était un mélange de coquetterie et de fierté, de sensibilité et de réserve, c'est-à-dire, un reste de l'ancienne et brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe et à la fierté des Castillans. Alors danses, romans, comédies, intrigues, tout fut espagnol. Les déguisemens, les scènes de nuit, les aventures devinrent à la mode, seulement la vivacité française substitua les violons au son languissant des guitares. On jouait de grandes passions qu'on n'avait pas ; on se faisait honneur d'afficher publiquement les passions qu'on avait. Un hommage rendu à la beauté était regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choses avaient une valeur, et le don d'un bracelet ou une lettre faisait un événement dans la vie. On parlait aussi sérieusement de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille³⁰.

C'est ce caractère qui forma l'esprit des premiers romans du siècle de Louis XIV ; romans éternels, parce qu'on croyait que toute passion doit être longue ; sérieux, parce qu'on regardait une passion comme une chose importante dans la vie ; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginait que

l'amour devait tourner les têtes ; pleins de conversations, parce qu'on faisait de l'amour une science qui avait ses principes et une méthode ; héroïques surtout, parce qu'il fallait mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, et que le préjugé était alors, que l'amour devait consulter l'honneur, et s'élever par son objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'est ce caractère qui forma notre théâtre, et, subjuguant jusqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'Etat, et les vengeances entre les conspirations et les parricides.

C'est cet esprit général régnant dans l'enfance de Louis XIV qui lui donna peut-être avec les femmes ce caractère tout à la fois grand et sensible, par lequel, jeune encore et dans une passion ardente, il voulut placer une de ses sujettes sur le trône, et fut ensuite capable de se vaincre ; par lequel il conçut une passion non moins vive pour Henriette d'Angleterre, et sut y mettre un frein ; par lequel toujours roi quoique amant, il sut dès sa jeunesse mettre de la dignité dans ses plaisirs. Mais, quoiqu'il couvrît toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes par une révolution nécessaire durent s'altérer sous son règne.

Jusqu'alors les vices de la cour n'avaient guère été ceux de la nation. Les différens ordres de l'État étaient plus séparés. On touchait encore au temps où les grands seigneurs avaient une grandeur personnelle, qui les avait rendus tout à la fois redoutables pour la cour et tyrans pour le peuple. Plus ils étaient puissans, plus les rangs étaient marqués. L'orgueil ne se mêle pas, et fait signe que l'on recule. Le despotisme suprême abat toutes les barrières ; mais le despotisme subalterne les multiplie pour se séparer davantage de ceux qui oseraient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption et l'audace des mœurs sont presque regardées comme un privilège du rang. Les vices mêmes de ceux qui oppriment sont pour les autres une partie de leur oppression ; et l'on est moins porté à limiter ceux que l'on hait. D'ailleurs la communication des mœurs de la cour ne pouvait se faire que par la haute magistrature et les gens riches ; mais les magistrats plus austères étaient plus renfermés. Vivant entre l'étude et les lois, ils étonnaient la cour, et ne l'imitaient pas. A l'égard des gens riches, la plupart n'étaient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettait point la

familiarité de l'orgueil. Le luxe qui seul rapproche la grandeur de la richesse, vice de quelques particuliers, n'était pas la maladie générale. Les uns n'avaient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms ; les autres ne pensaient point encore à en acheter un. Comme on s'occupait plus de ses devoirs, il y avait moins de temps à perdre ; ainsi moins de sociétés. Les mœurs de tout ce qui n'était pas la cour étaient donc plus sauvages ; et cette espèce de grossièreté antique était une barrière de plus, parce qu'elle était un ridicule. Le contraste des manières marquait où l'orgueil devait s'arrêter pour ne pas se confondre. Entre la capitale et les provinces, il n'y avait guère moins de barrières qu'entre les États. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, surtout moins de luxe et de besoin, et par conséquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on se déplace, et qu'on va chercher dans la capitale de l'or, de la servitude et des vices, retenant chacun sous le toit de ses pères ? contribuait à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV tout changea. Les gens de la cour n'ayant plus que des titres sans pouvoir, et réduits à une grandeur de représentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la société et vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses. Les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste, les pauvres, corrompus par leurs désirs, moins de mœurs : tout se rapprocha. La magnificence et le luxe du prince fortifia encore ces idées. On s'endetta par devoir, et l'on se ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on méprisait. Pour conserver ses titres, il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches et les grands. La magistrature même changea. Tout ce qui allait à Versailles en prit les mœurs. La société plus polie fit disparaître la différence des tons. La rouille des vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces : la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du prince et ses conquêtes, les fêtes romanesques de sa cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale ; on y vint en foule quitter ses préjugés, rougir de ses mœurs, et tout à la fois se polir, s'enrichir et se corrompre.

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changemens et ce mélange universel durent avoir sur les femmes. La galanterie devint une mode, et l'aisance des mœurs une grâce. Tout imita la cour, et, d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agrémens.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naissait le goût de la société et des lettres, le goût de l'esprit dut gagner les femmes. Mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel et la grâce tiennent à un instinct délicat, qui sent quelquefois le vrai sans pouvoir le définir ; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, que, pour être mieux, il ne faut ressembler à personne ; comme ce qui est faux paraît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle et cache une partie de l'objet pour faire ressortir le reste ; comme enfin tout ce qui est de mode s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admirait beaucoup parce qu'on les entendait peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avait pas ; et pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire, les livres italiens et espagnols, qui étaient alors très à la mode, les Lettres de Voiture, les romans de mademoiselle Scuderi, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelait les *Précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société et le nom imposant de madame de Longueville, qui, après avoir été dans la Fronde à la tête des factions, vieille et sans amans comme sans cabale, se désennuyait à faire de la métaphysique sur l'amour et des dissertations sur l'esprit, et à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On sait que Molière, en chargeant ce ridicule, le fit disparaître. Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, et quelques-unes cultivèrent les sciences ; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général. Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation, distinguée par sa valeur et par ses grâces, ait toujours craint d'avoir une autre espèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une sorte de mésalliance pour les grands et un pédantisme pour les femmes. Ce mépris secret, digne des Francs nos aïeux, dut retenir surtout le sexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on

leur en fit un crime. Comme tout ce qui est bien a son excès, et qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison, en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vint aisément à bout de décrier les connaissances dans les femmes. Despréaux et Molière joignirent au préjugé l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière surtout mit la folie à la place de la raison, et l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la question, il semble que dans un pays et dans un siècle où l'on est prodigieusement loin de cette première innocence qui attache des plaisirs purs à la retraite et à l'heureuse ignorance de tout, hors de ses devoirs ; dans un siècle où les mœurs générales sont corrompues par l'oisiveté, où tous les vices se mêlent par le mouvement, et où on ne peut plus remplacer ou suppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connaissances et de s'instruire, il fallait les y encourager. Armande et Philaminte sont des êtres très-ridicules, j'en conviens, et qui méritent qu'on en fasse justice : mais le bon homme Chrisale, qui, dans sa grossièreté franche et bourgeoise, renvoie sans cesse les femmes à leur dé, leur fil et leurs aiguilles, et ne veut pas qu'une femme lise et sache rien, hors *veiller sur son pot*, n'est plus du siècle de Louis XIV³¹. C'était remonter à deux cents ans ; c'était oublier que les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre, et que, par un certain enchaînement de vertus et de vices, il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. On peut dire que c'est surtout pour la législation du théâtre qu'est fait le principe de Solon, de donner non les meilleures lois possibles, mais les meilleures relativement au peuple et au temps. Ainsi, au lieu de faire contraster avec les deux folles que Molière a peintes, ce Chrisale, qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, et qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle, si on avait peint une femme jeune et aimable, qui eût reçu du côté des connaissances et de l'esprit la meilleure éducation, et qui eût conservé toutes les grâces de son sexe ; qui sût penser profondément et qui n'affectât rien ; qui couvrît d'un voile doux ses lumières, et eût toujours un esprit facile, de manière que ses connaissances acquises parussent ressembler à la

nature ; qui pût apprécier et sentir les grandes choses, et ne dédaignât jamais les petites ; qui ne fît usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié ; qui, en étudiant et connaissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les faiblesses et de respect pour les vertus ; qui, enfin, mit les devoirs avant tout, mais les connaissances après les devoirs, et n'employât la lecture qu'à remplir les instans quelaissent, dans le monde, le vide des sociétés et de soi-même, et à embellir son ame en cultivant sa raison ; peut-être alors la comédie de Molière, admirable à tant d'égards et excellente en tout point, si elle eût été faite pour un siècle moins avancé, eût présenté, pour le siècle poli et corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule une leçon, et dans les femmes, l'usage heureux des lumières à côté de l'abus³².

Quoi qu'il en soit, les femmes, sous Louis XIV, furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, et à rougir de leurs connaissances, comme dans des siècles grossiers elles eussent rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisait un devoir ; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret ; ou, si on les soupçonna, elles prirent si bien leur mesure, qu'on ne put les convaincre. Elles n'avaient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun sous Louis XIV ; mais par la politesse générale du siècle, il y eut chez les femmes un autre genre d'esprit, très à la mode alors, et surtout à la cour : c'est cet esprit aimable et qui n'a que des grâces légères, qui n'est point gâté par les connaissances, ou y tient si peu, qu'on lui pardonne ; qui écrit très-agréablement des bagatelles, et peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers ; qui dans la conversation charme toujours sans paraître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie personne, et lors même qu'il est le plus brillant, l'est de manière qu'on l'excuse, et qu'on voit bien qu'il n'y a pas de sa faute. Tel fut, comme on sait, l'esprit des La Fayette, des Ninon, des La Suze, des La Sablière et des Sévigné, des Thianges et des Montespan, de la duchesse de Bouillon et de la belle Hortense Mancini sa sœur, enfin de madame de Maintenon, lorsque, jeune encore, elle faisait le

charme de Paris, avant quelle habitât la cour et fût condamnée à la fortune et à l'ennui³³.

La plupart de ces femmes furent célébrées par des poètes qui, pour leur plaire, savaient prendre leur ton. On remarque que, dans tous les vers de Boileau, il ne se trouve pas le nom d'une seule femme de son temps. Pour mériter ses éloges, il fallait être roi, ministre ou docteur de Sorbonne. Mais La Fontaine, plus sensible et plus doux, a loué presque toutes les femmes de la cour, célèbres par leurs agréments ou leur esprit. Il avait une ame faite pour les sentir, et le ton qu'il fallait pour les chanter. Dans son abandon et sa paresse, il semblait errer sur tout avec indifférence ; mais il sentait par instinct les grâces dans les femmes, comme il les rencontrait par instinct dans ses vers. Racine, très-dédaigneux, quoique très-courtisan, et plus porté en général à la satire qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, madame de Maintenon dans Esther, et Henriette d'Angleterre dans une dédicace ; mais Racine n'en est pas moins le plus éloquent panégyriste des femmes, qu'il y ait eu. Quinault sans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébrées toutes. Il a fait pour elles un monde exprès et qui subsiste encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne chevalerie, où les dieux, les héros et les hommes sont tous amans par devoir, et où, sous peine de ridicule, il est défendu de penser, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, et de monter aux cieux, ou de descendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier et Bossuet en ont immortalisé quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agréments. Mais si l'oraison funèbre est de tous les ouvrages celui peut-être qui est le moins propre à peindre un caractère, même dans un homme, parce qu'il faut presque toujours exagérer les proportions ; qu'on a un cadre immense, et qu'on veut le remplir ; qu'il y a des qualités qu'il faut taire ; qu'il faut quelquefois supposer des motifs où il n'y en a point ; qu'il faut supprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les masses ; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractère général, et une physionomie qui soit une, et que souvent il n'en a point eue ; enfin parce qu'il faut faire une figure de représentation, et qu'une figure de représentation n'est presque jamais une

figure vraie : à plus forte raison, ce genre est-il moins propre à bien rendre l'espèce de mérite d'une femme. Leurs traits sont trop délicats et trop fins ; ils échappent à ce pinceau. Aussi presque toutes les oraisons funèbres de femmes ne peignent rien, et ce sont plutôt des sermons que îles portraits. Bossuet en a deux célèbres ; mais la beauté de l'une tient à de grands événements, et à un trône renverse ; celle de l'autre, à une mort tragique et terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure, sans contredit, est celle de madame de Montausier ; mais a-t-il pu la peindre³⁴ ? Apprend-on là ce qu'on sait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'esprit qu'eut madame de Montausier dans sa jeunesse, vint de ce que Voiture, chez sa mère, lui composait ses lettres ? Apprend-on là enfin que, dès qu'elle fut à la cour, elle oublia tous ses amis, et que ce fut pour elle que le duc de La Rochefoucauld fit cette maxime : *Qu'il y a des gens qui paraissent mériter de certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont indiqués dès qu'ils y sont parvenus.* Au lieu de tout cela, Fléchier, fidèle à sa division et à la chaire, est obligé de mettre des antithèses, des phrases et des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légèreté par des poètes, ou gravement et avec pompe par des orateurs, il y en eut encore deux qui, dans un rang et un ordre différent, parvinrent néan moins à la plus grande célébrité : l'une est made moiselle de Scudery, si fameuse alors, et qui vécut 95 ans dont elle passa plus de soixante à écrire avec grâce quelques jolis vers dont on se sou vient, et avec une effrayante facilité de gros volumes qu'on ne lit plus. On sait que, pendant un temps, elle tourna les têtes, et qu'elle eut autant d'influence par ses romans, que Boileau en eut depuis par ses satires et par son goût. L'autre est la savante mademoiselle Lefebvre, si connue sous le nom de madame Dacier. Son mérite, il est vrai, n'était point un mérite de femme, mais elle avait de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme ; et, quoique ce ne fût point à la manière de Ninon, elle ne laissa pas que de faire des enthousiastes. Ses deux langues naturelles étaient celles de Térçnce et d'Homère : aussi recevait-elle souvent des madrigaux grecs et latins. Les personnes les plus savantes de l'Europe conspirèrent à la louer. Enfin La Motte la chanta, La Motte, si

connu par ses démêlés littéraires avec elle, où tous deux avaient changé de rôle³⁵. Il prononça en son honneur, dans l'Académie française, une de ces odes raisonnables et sensées qu'il savait si bien faire. Cet hommage public honorait à la fois La Motte, les femmes et les lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à peu près dans le même temps. Ce catalogue se trouve partout ; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame et l'esprit ont eu un caractère, et qui peuvent servir à faire connaître les idées ou les mœurs de leur siècle. C'est ici un tableau et non pas une histoire.

Le résultat des mœurs et du caractère général des femmes sous Louis XIV fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connaissances, beaucoup d'agrémens, une politesse fine, un reste d'empire sur les hommes, le respect pour toutes les idées religieuses, qui se mêlait à cette coquetterie de mœurs, et toujours le remords à côté ou à la suite de l'amour.

Sous la régence, il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV avaient répandu à la cour et sur une partie de la nation, je ne sais quoi de plus sérieux et de plus triste. Dans le fond les penchans étaient les mêmes ; mais ils étaient plus réprimés. Une nouvelle cour et de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace et de l'impétuosité dans ses désirs, et l'on déchira une partie du voile qui couvrait la galanterie. La décence qui avait été respectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès, et il se forma une corruption tout à la fois profonde et frivole, qui, pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversemens des fortunes précipitèrent ce changement. L'extrême misère et l'extrême luxe en furent les suites, et l'on sait leur influence. Rarement chez un peuple est-il arrivé une secousse rapide dans les propriétés sans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisait le caractère de la nation ; mais l'esprit de chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisait du moins que la galanterie ressemblait à

l'amour, et que le vice avait toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit ; elle devint un sentiment vil qui supposa toutes les faiblesses, ou les fit naître³⁶.

Dans le même temps, et par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction plus aisée offrit partout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble ; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent : l'un mit trop de prix aux agrémens, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachait plus à devenir homme de société que citoyen, on entra beaucoup plus tôt dans le monde. Les jeunes gens, gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge et ceux de leurs succès : ayant en général plus de passions que d'idées ; la tête vide et l'ame ardente ; inconstans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui ; mettant peu de prix à l'opinion qui pour eux n'existe pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices et leurs travers.

Alors le poids du temps, le désir de plaire, dut répandre de plus en plus l'esprit de société ; et l'on dut venir au point où cette sociabilité poussée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter, et telle est peut-être l'époque où nous sommes.

Chez un peuple où l'esprit de société est porté aussi loin, on ne doit plus connaître la vie domestique : ainsi tous les sentimens de la nature, qui naissent dans la retraite et qui croissent dans le silence, y doivent être affaiblis ; les femmes y doivent donc être moins épouses et mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés que les préjugés encore ne dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, les sacrifices de l'amitié aux bonnes gens, l'enthousiasme de l'amour aux paladins. Ces sentimens sont trop exclusifs ; qu'en ferait-on ? Ils donnent à un seul ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers se relâchent. On paraît tenir à tout le monde, et l'on ne tient à personne. Ainsi la fausseté s'augmente. Moins on sent, plus il faut paraître sentir.

Par un contraste bizarre, on s'extasie au mot de sentiment ; et tout sentiment vrai et profond est un ridicule. Peut-être croit-on que ce qu'on ne sent pas n'existe point ; peut-être se rend-on assez de justice pour croire qu'on n'a point droit à un sentiment plus réel ; celui qui le donne, au lieu de paraître sensible, ne paraît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être si à la mode : ce mot satisfait doublement la vanité ; il dispense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point ; il dispense de rougir pour des vices ou des faiblesses qu'on a. Il nous rend encore très-con tens de nos lumières : nous croyons avoir tout apprécié, et voir supérieurement ce qu'est l'homme et ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaisir, et il ne doit être nulle part. L'ame se précipite sur les objets quand il faudrait s'en tenir à une certaine distance. L'imagination nous laisse froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer ; on a perdu les illusions.

Ce vide qu'on éprouve, et le défaut d'énergie dans l'ame, ont dû créer l'*amusement* ; mot des esprits froids et des ames légères, mot devenu important, et qui devrait être ridicule par le sérieux qu'on y met, mot qui suppose qu'on n'est plus rien par les vertus et peut-être par les sens.

Cet amusement, ce je ne sais quoi qui ne tient ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni à l'ame, et ne consiste peut-être que dans des formes, étant le seul but, tout doit s'y rapporter. Les agrémens font supposer les vertus, font pardonner les vices. Presque personne n'a plus la hardiesse de mépriser ce qui est vil, quand ce qui est vil en impose par les grâces. L'esprit ne voit que de petits côtés ; l'ame se resserre et se replie autour de petites choses : plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on est sans cesse en spectacle, l'amour propre plus irrité doit être plus vif ; mais ce même goût de société qui l'irrite, sait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît, il laisse échapper son secret à demi et le retient. C'est une lutte où il tâche sans cesse de vaincre sans avoir l'air de combattre, et où il déguise ses efforts pour ne pas faire soupçonner ses droits.

De tout cela ensemble doit naître chez les deux sexes une frivolité inquiète, et une vanité sérieuse et occupée. Mais ce qui doit surtout caractériser les mœurs, c'est la fureur de paraître, l'art de tout mettre en

surface, la grande importance mise à de petits devoirs, et le grand prix à de petits succès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille et de celles du lendemain. Enfin l'âme et l'esprit doivent avoir une activité froide qui les répande sur mille objets sans les intéresser à aucun, et donne du mouvement sans donner de ressort.

Mais si le goût des lettres et la manie de l'esprit se mêle dans le même siècle à ce goût actif de société, de ce mélange doivent résulter d'autres effets. Alors doit régner un désir général de paraître instruit, sans qu'on ait le temps de l'être. Alors on doit voir des foules de demi-connaissances ; des idées philosophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, et que la multitude va s'arrachant, se disputant, répétant et éparpillant dans des cercles ; des conversations légères sur des objets profonds ; des formules d'esprit toutes faites, et de l'esprit de mémoire quand on ne peut en avoir à soi ; des établissemens et des chocs de sociétés ; des prétentions de toute espèce et de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides et hautes, des prétentions circonspectes et qui se tiennent sur la réserve ; la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'usurpées ; l'intrigue, les ménagemens, les petits soins ; enfin l'art de louer pour se faire louer ; l'art de joindre un mérite étranger au sien, et d'intéresser la renommée ou par soi-même ou par les autres.

Comme la masse générale des lumières est plus grande, et que par le mouvement elles se communiquent, les femmes, sans se donner même aucune peine, doivent être plus instruites ; mais fidèles à leur plan, elles ne cherchent les lumières que comme une parure de l'esprit : en apprenant, elles veulent plaire plutôt que savoir, et amuser plutôt que s'instruire.

D'ailleurs, dans un état de société où il y a un mouvement rapide et une succession éternelle d'ouvrages et d'idées, les femmes, occupées à suivre ce tableau qui change et fuit sans cesse autour d'elles, doivent plus connaître dans chaque genre l'idée du moment que celle de tous les temps, et celle qui domine, que celle qu'on doit se former. Elles doivent donc savoir plus la langue des arts que leurs principes, et avoir plus d'idées de détail, que de systèmes de connaissances.

Il me semble que dans le seizième siècle, les femmes s'instruisaient par enthousiasme pour les connaissances même. C'était en elles un goût profond qui tenait à l'esprit du temps et se nourrissait jusque dans la solitude. Dans celui-ci, c'est moins un goût réel, qu'une coquetterie d'esprit ; et, comme sur tous les objets, titi luxe, plus de représentation que de richesse.

Par la même raison, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles besoin de ce mérite ? Les hommages viennent les chercher sans peine. La jouissance de tous les instans les dédommage de cette gloire qui les ferait vivre où elles ne sont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts se mêlent à celui de leur esprit. Leurs idées volent sur un objet, et passent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs, un esprit qui a des grâces naturelles, n'est dans sa force que lorsqu'il est libre. Avec le don de plaire, il embellit tout ; mais content de ces succès, timide par ces succès même, il préfère une existence d'opinion à une existence réelle, et craint de donner sa mesure à l'envie³⁷.

Il serait peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit résulter parmi nous, de tout ce mélange de mouvemens et d'idées, de frivolité et d'esprit, de philosophie dans la tête et de liberté dans les mœurs. Il serait curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques ; avec leur timide réserve et leur douce modestie en Angleterre ; leur mélange de dévotion et de volupté en Italie, leur imagination ardente et leur sensibilité jalouse en Espagne ; leur profonde retraite à la Chine, et les barrières qui, depuis quatre mille ans dans cet empire, les séparent des regards des hommes ; enfin avec le caractère et les mœurs qui doivent résulter pour elles de leur clôture dans presque toute l'Asie, où, n'existant que pour un seul, ne pouvant cultiver ni leur caractère, ni leur raison, et destinées à n'avoir que des sens, elles sont forcées par la bizarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté, et la coquetterie à la retraite : mais pour faire ce parallèle, il suffit de l'indiquer.

J'observerai seulement que dans ce siècle il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triste dignité des panégyriques funèbres n'est

presque plus réservée que pour les femmes qui ont occupé ou étaient destinées à occuper des trônes. Les orateurs philosophes ne célèbrent que ce qui a été utile à l'humanité entière, ou à des nations. Les poètes semblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-temps leur caractère. Ils chantent plus les plaisirs que l'amour, et sont plus voluptueux que sensibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'est ni amour, ni passion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide et factice, ne réveille plus nulle part ni l'imagination ni l'esprit. Dans les sociétés, dans ce mélange éternel des sexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus sévère. L'amour-propre, juge et rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais presque toujours cruel par jalousie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts et à semer des ridicules. L'éloge est produit par l'enthousiasme ; et jamais dans aucun siècle on n'en eut moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthousiasme naît d'une ame ardente qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop, et à force de lumières, on voit tout froidement. Le vice même est au rang des prétentions. Moins on estime les femmes, plus on paraît les connaître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus, et tel qui voudrait être fat et qui ne peut y réussir en disant du mal d'elles, s'enorgueillit souvent d'une satire que, pour comble de ridicule, il n'a pas droit de faire. Telle est, à l'égard des femmes même, l'influence de cet esprit général de société qui est leur ouvrage et qu'elles ne cessent de vanter. Elles sont comme ces souverains de l'Asie que l'on n'honore jamais plus que lorsqu'on les voit moins : en se communiquant trop à leurs sujets, elles les ont encouragés à la révolte.

Cependant, malgré nos mœurs et nos éternelles satires ; malgré notre fureur d'être estimés sans mérite, et notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'estimable, il y a dans ce siècle et dans cette capitale même, des femmes qui honoreraient un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à une raison vraiment cultivée une ame forte, et relèvent par des vertus leurs sentimens de courage et d'honneur. Il y en a qui pourraient penser avec Montesquieu, et avec qui Fénelon aimerait à s'attendrir. On en voit qui, dans l'opulence et environnées de ce luxe qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, et rend les âmes à la fois petites, vaines et

cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connaissent les asiles de la mi sère, et vont apprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres qui, jeunes et belles, s'honorent de leurs devoirs, et dans le plus doux des liens offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour. Enfin il y a des mères qui osent être mères. On voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, et tour à tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux en silence partage ses regards attendris entre le fils et la mère.

Oh ! si ces exemples pouvaient ramener parmi nous la nature et les mœurs ! Si nous pouvions apprendre combien les vertus, pour le bonheur même, sont supérieures aux plaisirs ; combien une vie simple et douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi et non pour les regards des autres, où l'on jouit tour à tour de l'amitié, de la nature et de soi-même, est préférable à cette vie inquiète et turbulente, où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point ! Ah ! c'est alors que les femmes recouvreraient leur empire ! C'est alors que la beauté embellie par les mœurs, commanderait aux hommes, heureux d'être asservis et grands dans leur faiblesse ! Alors une volupté honnête et pure, assaisonnant tous les instans, ferait un songe enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoisonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour et partagées par l'amitié, seraient plutôt une tristesse attendrissante qu'un tourment. Dans cet état, la société serait moins active sans doute, mais l'intérieur des familles serait plus doux ; il y aurait moins d'ostentation et plus de plaisir, moins de mouvement et plus de bonheur. On parlerait moins de plaire, et l'on se plairait davantage ; tes jours s'écouleraient purs et tranquilles, et si le soir on n'avait pas la triste satisfaction d'avoir, pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente personnes indifférentes, on aurait du moins vécu avec celles que l'on aime ; on aurait ajouté pour le lendemain un nouveau charme un sentiment de la veille. Faut-il qu'une si douce image ne soit peut-être qu'une illusion ? Et dans cette société bruyante et vaine, n'y a-t-il plus d'asile pour la simplicité et le bonheur ?

Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes ; il consiste à tirer parti des qualités dominantes dans chaque époque, et à en éviter les défauts. D'après cela, ne pourrait-on pas dire que la femme estimable du siècle, serait celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grâce et l'esprit, aurait su en même temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre et de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages (puisqu'ils font partie de notre sagesse), ne perdrait point de vue la nature, et se retournerait encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ses regrets ; celle qui, entraînée par le mouvement général, sentirait encore le besoin de se reposer de temps en temps auprès de l'amitié ; celle qui, par son état forcée à la dépense et au luxe, choisirait du moins des dépenses inutiles, et associerait l'indigence industrieuse et honnête à sa richesse ; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aimerait pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine et frivole ; qui, dans l'étude des bons livres, chercherait à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son âme par des principes, et laisserait là le jargon, l'étalage et les mots ; celle enfin qui parmi tant de légèreté aurait un caractère ; qui dans la foule aurait conservé une âme ; qui dans le monde oserait avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier ; qui oserait le défendre, quand il devrait jamais n'en rien savoir ; qui ne ménagerait point un homme vil, quand par hasard il aurait du crédit et une voix, mais qui, au risque de déplaire, saurait dans sa maison et hors de chez elle garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié, et, malgré l'envie d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, aurait le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, et le courage plus grand de la soutenir³⁸.

THOMAS.

DES FEMMES.

LES femmes sont, si j'ose le dire, une seconde ame de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées qu'elles éveillent ; à tous nos désirs qu'elles font naître et partagent ; à nos faiblesses qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux, il demande à son ame une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales encore plus difficiles à supporter. Mais ce secours, ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appellera-t-il sa seconde ame, c'est alors qu'il retrouve ces femmes si dignes d'être adorées, ces femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu ; lui font sentir par tous les points de son existence, que, paraissant d'autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

La force étant de notre côté, les femmes sont nées esclaves ou soumises. Dépendantes de nos passions, de nos caprices ; attendant les lois que leur dicteront la forme des gouvernemens, la religion, la morale, les préjugés ; ici déifiées ; là, compagnes et égales ; autre part asservies ou méprisées, on les voit garder toujours, dans ces différentes situations, leurs qualités distinctives, leur inépuisable patience, leur courage inconcevable. On ne

voit point leurs défauts s'augmenter dans le malheur et l'humiliation. Et quelle est celle de nos qualités qu'elles ne possèdent pas ? Une seule, dit Anacréon, leur est refusée : c'est la prudence. Mais, étant presque partout conduites, et ne conduisant jamais que par une usurpation momentanée, elles sont moins appelées à la prévoyance que les hommes. Leur grande irritabilité les excuse sur ce point. Frappées vivement de ce qui peut allumer leurs passions, elles sont hors d'état de prévoir ; toujours prêtes à se livrer au parti que l'instant leur suggère, elles passent assez souvent leur vie à agir et à se repentir. D'ailleurs, la prudence étant le fruit de la réflexion aidée de l'expérience, et de l'expérience fortifiée et mûrie par la réflexion, comment pourraient-elles l'acquérir ? La différente manière de penser des écrivains sur leur compte semble parler en leur faveur. *Sophocle* disait que le silence était leur plus grand ornement ; par un excès opposé, *Platon* veut qu'elles aient les mêmes occupations que les hommes. Parmi nos modernes, M. de Condorcet les regarde comme propres aux affaires politiques ; M. de Saint-Lambert les condamne à d'éternelles frivolités. Les exemples que l'on pourrait citer déposeraient pour et contre cette manière de les juger.

Mais cette même diversité d'opinions ne prouverait-elle pas aussi qu'il est quelque chose de surnaturel dans ce sexe, que l'on ne peut expliquer et qui le rend un sujet d'étonnement et d'observation continuel ? La quantité d'ouvrages qu'elles ont inspirés semble appuyer mon avis, et je remarquerai que le nombre de ceux qui ont écrit pour elles est bien supérieur à celui de leurs détracteurs. Leur refusera-t-on, comme Saint-Lambert, le talent des affaires politiques ? Combien, en intrigues importantes, en négociations même, n'ont-elles pas montré d'adresse et d'habileté³⁹ ! Combien de traités d'alliances inespérées, dont les hommes ont eu tout l'honneur, et dont le mérite appartient aux femmes ! Combien de grandes actions, de grands partis suggérés et soutenus par elles ! Quel juste enthousiasme n'ont-elles pas su produire, pour porter les héros aux faits brillans qu'elles ne pouvaient exécuter, et dont elles ne se consolaient d'être simplement témoins, que par le droit flatteur de les couronner !

Si les hommes ont plus de prudence, les femmes ont moins d'égoïsme. Quel entier oubli d'elles-mêmes dans leurs sentimens ! Le sacrifice est si

bien convenu dans leur pensée, qu'excepté sous le rapport de l'amour-propre, elles se comptent toujours pour rien. Enfin, leur dévouement est tel, qu'elles ont fini par faire croire qu'il était dans la nature ; aussi toutes les lois ont pesé sur elles, tous les sacrifices leur ont été imposés.

L'excès du sentiment n'appartient essentiellement qu'à ce sexe, et le degré de sa sensibilité ne peut être comparé qu'à celui de ses souffrances et de sa résignation.

Toujours portées à plaindre nos malheurs, à partager nos jouissances, à nous offrir tout ce qui dépend d'elles ; ne témoignant que la crainte de n'être pas assez riches de ce qui nous manque ; si nous les repoussons avec ingratitude, après en avoir reçu tant de soins, elles s'éloignent sans se permettre un murmure, un reproche ; elles sont prêtes à revenir encore à notre voix, si de nouveaux malheurs les rappellent.... Voilà presque toutes les femmes.

Sous ce rapport, comment ne pas les aimer ? sous d'autres, comment ne pas les plaindre ? Eloignées de la conduite des affaires, appelées à peine à régler les intérêts de leur propre famille, apportant des biens qu'elles ne régissent pas, nous donnant des enfans qui ne dépendent pas d'elles ; tel est leur sort. Ne craignons point de le dire, leur existence représente celle d'une classe conquise, qui ne peut espérer d'améliorer sa situation que par l'adresse qu'elle emploie pour plaire à ses maîtres, pour adoucir l'injustice de leur usurpation et la rigueur de leurs caprices.

Les deux sexes sont égaux, bien qu'ils diffèrent ; tout est compensé entre eux, et si l'un d'eux semble avoir telles qualités essentielles qui manquent à l'autre, on ne peut refuser à celui-ci des avantages non moins précieux qui lui sont propres ; que là où manque la force physique, la force d'ame y supplée ; que notre domination sur ce sexe n'est qu'une usurpation perpétuée ; qu'il a saisi habilement toutes les occasions de rétablir, au moins momentanément, la balance entre nous et lui ;... que, dans ces instans d'égalité passagère, il s'est montré, ainsi que nous, propre à tout ; et que, génie d'invention à part, ses qualités intellectuelles sont égales aux nôtres.

J'ai cherché à établir, de plus, les différences qui naissent purement de l'éducation et des habitudes : l'éducation modifie tous les êtres.

Or, tout ce que le moral des femmes peut avoir perdu par une enfance mal dirigée doit être imputé aux hommes. Ils compriment ou déploient, à leur gré, les facultés des femmes, et, avec une injustice révoltante, ils partent des obstacles qu'ils ont apportés à leur développement, pour les juger inférieures à eux.

Adam et Eve.

Compagne de l'homme et son égale, vivant par lui, pour lui ; associée à son bonheur, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste univers : tel était le sort de la première femme ; telle fut la place que le Créateur lui assigna près de son époux ; tels furent les rapports nombreux et touchans qui s'établirent entre les deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux êtres, ne permirent deux pensées que pour avoir une seule volonté, ou quelquefois deux volontés, pour en faire tour à tour entre eux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce bonheur inexprimable que les hommes ne peuvent peindre, parce que *Dieu* seul a pu le concevoir. En effet cette douce intimité, cette tendre union des âmes ne pouvait pas exister sans une balance égale de droits et de puissance : ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres ; de même, ces deux premiers êtres, pour qui tant de merveilles semblaient créées, vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur, sans que l'un des deux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre. On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels dans la juste distribution des dons de la nature entre l'homme et la femme : l'un a le pouvoir de la force, l'autre a celui de la grâce, de la beauté. Tant qu'ils furent innocens, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre par leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur ; l'un

par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortune que l'ame qu'elle veut accabler. Enfin, le premier crime fut commis ; et, suivant les paroles de l'Écriture, *Dieu* a dit à la femme :

« Vous étiez compagne de l'homme, vous serez dépendante, non pas seulement de la volonté de votre époux, mais aussi de ses passions et de ses caprices. Il exercera sur vous la supériorité naturelle de son sexe et une domination continuelle. »

De ce moment, l'acte de société de l'homme et de la femme fut tout à l'avantage du premier. L'un opprima avec hauteur, l'autre souffrit avec résignation ; et, depuis le siècle des patriarches jusqu'à nos jours, les femmes ne furent que de brillons esclaves, qui, semblables à des victimes couronnées de fleurs, annoncent, par ces bandelettes et ces guirlandes, le sacrifice auquel les destinent ceux même qui doivent les admirer, les vénérer et les défendre.

Des Femmes au temps des Patriarches.

Les patriarches ne vivant que sous des tentes, ayant pour richesse des troupeaux, pour occupation la culture de leurs terres, rapportaient tout à cette vie simple, à cette paisible existence. Multiplier leurs troupeaux, féconder de plus en plus la terre, tels étaient leurs seuls désirs, leur unique ambition.

Cependant une inquiétude secrète semblait les porter à augmenter le nombre de leurs esclaves, à étendre leurs familles, à produire et reproduire sans cesse tous les moyens que nécessitaient leurs travaux.

De-là vint le malheur des femmes ; de-là l'usage de la polygamie chez les patriarches ; l'établissement du divorce pour obvier à la stérilité ; des concubines pour accroître la population ; enfin, l'asservissement d'un sexe

qui devait espérer un sort plus heureux, avec une race d'hommes vertueux, doux et sensibles. La simplicité de leurs mœurs ne devait-elle pas leur faire regarder les femmes comme leurs compagnes et leurs égales ? Si près de l'exemple que l'Éternel leur donna dans la condition des deux premiers êtres, devaient-ils s'en écarter si promptement ? Mais il semblait que le sort des femmes fut arrêté : laborieuses par instinct, elles le devinrent par devoir, et furent condamnées à tous les détails de la domesticité.

Les mariages même prouvaient déjà combien on avait avili ce sexe faible et sans défense. Cette union n'était alors accompagnée d'aucune cérémonie religieuse ; elle se formait dans l'intérieur des familles, et n'était purement qu'un acte civil. Lorsque l'on pense que la virginité ne semblait pas même une vertu ; que la fécondité seule était envisagée comme la qualité la plus précieuse, et la stérilité comme la plus grande imperfection ; que les épouses légitimes n'avaient d'autre avantage sur les concubines, que la dignité qui rendait leurs enfans héritiers ; que la pluralité des femmes et le concubinage ne furent jamais regardés comme un libertinage chez les patriarches, mais comme un moyen plus sûr de veiller à la population on est fort tenté de comparer la société des premiers bergers à celle des troupeaux qu'ils conduisaient. Au reste, ces mœurs grossières étaient faites pour humilier autant les hommes qui faisaient de pareilles lois, que les femmes forcées par leur faiblesse à s'y soumettre. Il faut se rappeler le mariage de *Ruth* avec *Booz*, pour avoir une idée juste de la condition des femmes dans ce temps.

Booz, à sa première entrevue, permet d'un coup-d'œil à sa femme de s'approcher de lui : elle arrive en esclave, se prosterne à ses pieds, et ne se relève que pour aller puiser de l'eau à la citerne. Il est bon d'observer que ces citernes étaient tellement profondes, qu'en tirer un vase plein d'eau devenait le travail le plus pénible même pour un esclave.

Enfin *Ruth* arrive à la citerne, le bras passé dans l'anse de sa cruche. Par hasard, en ce moment, un des esclaves de *Booz* puisait de l'eau pour son maître. Aussitôt qu'il aperçoit sa nouvelle maîtresse, il quitte son travail, s'assied, les bras croisés, et lui laisse une peine à laquelle son état de femme la condamnait, de préférence même à un esclave.

On peut reconnaître l'esprit des patriarches dans l'éducation qu'ils donnaient aux femmes.

Il paraît qu'elle se bornait à leur faire apprendre à filer des étoffes de laine, à coudre les peaux des brebis, à les préparer pour en faire des tuniques destinées à leurs époux.

Aucune trace ne nous indique quels furent les premiers progrès de l'instruction des femmes. Quant aux hommes, devenus trop nombreux pour qu'ils pussent se nourrir tous de la pêche et de la chasse, ils imaginèrent de multiplier les animaux ; et ce fut là, sans doute, l'origine de la vie pastorale. La culture des terres leur offrit une ressource assurée. Il fallait des instrumens aratoires. *Tubalcain* imagina le premier de travailler le fer, le cuivre. Les outils furent d'abord grossiers ; ils se perfectionnèrent. Les métiers et les arts furent créés insensiblement.

Mais ; pendant que les hommes exerçaient leur industrie naissante, on voyait les femmes, toujours condamnées à l'esclavage, laisser captiver même leurs facultés, leur imagination, et languir dans cette nuit d'ignorance, d'où les hommes cherchaient à sortir en forçant leurs compagnes d'y rester.

Alors toutes les institutions retraçaient aux femmes, d'une manière humiliante, le sort malheureux qu'on leur destinait dans l'ordre social. L'amour même, à peine connu, se réduisait à l'attrait de la simple nature. Un sentiment de préférence, ce doux mouvement de l'âme qui vient modérer et diriger le tumulte des sens, était ignoré. Toujours retenu par l'esprit qui avait dicté les lois, celui qui ressentait quelque penchant particulier devait l'étouffer, s'il s'opposait au grand principe reçu, au but important de la population.

J'ai déjà dit que la fécondité était alors la qualité la plus désirable, la plus recherchée parmi les femmes. La stérilité devenait un opprobre, une marque notoire de la malédiction de Dieu ; celle qui éprouvait ce malheur se soumettait à toutes les humiliations sans oser murmurer.

Cependant les patriarches, placés en quelque sorte entre l'état de barbarie et la civilisation, non-seulement traitaient les femmes sans rigueur, par le

besoin qu'ils en avaient, mais conservaient même, devant elles, une sorte de modestie et de pudeur de langage.

Il est à remarquer que cette déférence, ces égards pour les femmes, sont toujours la suite et la preuve certaine qu'un peuple marche à la civilisation. Chez les barbares, les femmes ne sont rien : les mœurs de ces peuples s'adoucissent-elles, on compte les femmes pour quelque chose ; enfin, se corrompent-elles, les femmes sont tout.

Leur sort est une boussole sûre pour le premier regard d'un étranger qui arrive dans un pays inconnu. Par le principe contraire, on peut dire que, grâce aux écarts de la révolution, longtemps notre peu de galanterie, de politesse même avec les femmes, semblait nous menacer de retourner vers un siècle de barbarie.

Si les patriarches s'occupaient peu de plaire à leurs épouses, ils s'embarrassaient encore moins de leurs plaisirs. Chez eux, les occupations des femmes consistaient à assaisonner les viandes, à pétrir le pain, à préparer le tissu dont ils faisaient leurs tentes ; et leurs délassemens se bornaient à respirer la fraîcheur du soir à l'ombre d'une vigne ou d'un figuier, à chanter des cantiques en l'honneur de l'Éternel.

Quelquefois la danse leur était permise dans les fêtes, surtout à celle de la tonte des brebis, qu'ils célébraient avec solennité. Les hommes et les femmes se rassemblaient alors pour danser ensemble ; mais ces divertissemens étaient très-rares ; et, si les mœurs des femmes étaient pures, assurément elles n'en retiraient pas la considération, seule récompense digne d'une bonne conduite. Tout attestait le peu d'usage que les hommes faisaient d'elles : 1^o la faculté de les répudier sans donner aucune raison ; 2^o la cérémonie par laquelle une femme qui accouchait d'une fille était déclarée impure pendant soixante-six jours, tandis qu'il ne lui fallait que la moitié de ce temps si elle accouchait d'un mâle. Enfin chaque époque de leur vie leur rappelait le malheur de leur situation. Mais, malgré cet état de nullité, quelques-unes d'elles parvinrent, par la force de leur caractère, à se faire considérer, et même obtinrent de l'autorité. Ce sexe, toujours adroit, et propre à se plier à toutes les circonstances pour se livrer à son penchant naturel de domination, sut profiter de l'idée assez généralement répandue en

ce temps, que les femmes étaient d'une essence propre à la communication avec la Divinité. Les Israélites, naturellement religieux, n'étant distraits de leur culte par aucun de ces plaisirs inconnus dans la simplicité de leurs mœurs, aimaient, dans les momens de leur repos, à élever leur ame vers le ciel. Les cantiques sacrés leur causaient une espèce d'enthousiasme, de saint délire, surtout quand ils étaient chantés par leurs femmes. Ils prenaient, dans ces momens, l'égarement secret de leurs sens pour un pouvoir divin de ce sexe, qui, trop adroit pour ne pas accréditer cette erreur, osa mêler quelques prophéties à ses prières. Adorant cette douce illusion, les hommes s'y livrèrent. Plusieurs femmes se firent prophétesses, et c'est par ce moyen que *Débora* fut élevée à la dignité de juge d'Israël⁴⁰.

Des Femmes chez les peuples d'Égypte et de la Chine.

L'histoire de l'ancienne Égypte nous est presque inconnue ; ce n'est que par les auteurs grecs, qui ne s'accordent point, que nous pouvons avoir quelques notions insuffisantes et probablement infidèles. *Hérodote* assure que les Égyptiens n'épousaient qu'une femme ; *Diodore de Sicile* prétend qu'ils en épousaient plusieurs ; M. de *Paw* croit qu'Hérodote a été trompé, ou par l'exemple des prêtres qui, occupés de leurs fonctions, ne pouvaient être que *monogames*, ou par celui du petit peuple, auquel la pauvreté défendait tant de choses que la loi lui permettait. Tout doit faire croire qu'en Égypte la servitude domestique pour les femmes était aussi ancienne que la monarchie. Quelques auteurs parlent du respect que les Égyptiens portaient

aux femmes, et qui venait, dit on, de leur vénération pour Isis ou pour la Lune. Pourquoi donc, excepté trois ou quatre *reines*, le nom d'aucune d'elles n'est-il venu jusqu'à nous ? D'après les plus anciennes institutions de l'Égypte, les femmes étaient déclarées incapables de régner. Cette loi d'exclusion dérivait de celle qui les Joignait de toutes fonctions sacerdotales. Comme l'on n'arrivait au trône qu'après avoir été sacré et adopté pas le collège des prêtres, elles en étaient exclues de fait. Il était assez simple que les femmes ne possédassent aucune dignité sacerdotale, puisqu'il fallait, pour exercer ces fonctions, être instruit dans ce que l'on appelait la *Sagesse dans Égyptiens*. Les femmes auraient été rebutées de cette austère étude ; mais surtout les prêtres auraient refusé de leur communiquer ces mystères, eux qui fondaient leur puissance sur la superstition et le secret. Quelques femmes, comme dit M. de Caylus, étaient tout au plus occupées à nourrir des *scarabées*, des *musaraignes* et d'autres petits animaux sacrés. Il est même prouvé que l'entrée du temple du *bœuf Apis* leur était interdite, excepté dans les premiers jours de leur installation.

Les Égyptiens étaient mélancoliques et passionnés ; les femmes, en général, avaient un grand empire sur leurs sens, mais aucune en particulier n'en prenait sur leur ame, ne maîtrisait un amant. L'adresse profonde des prêtres se montrait dans le *culte isiaque*, pendant la célébration duquel ils faisaient passer tout-à-coup un peuple sombre et calme, des cérémonies les plus austères aux fêtes les plus licencieuses et les plus propres à l'enivrer. Mais les femmes n'en étaient pas moins tourmentées ; une quantité innombrable d'eunuques veillait sur elles. Ainsi les Égyptiens, soupçonneux sans amour, connaissaient la jalousie... Elle était même poussée au point, qu'après la mort de leurs femmes, ils craignaient jusqu'aux entreprises des embaumeurs que M. de Caylus appelle de terribles hommes. On peut expliquer cette contradiction apparente. Connaissant la fragilité des sens, l'amour purement physique est souvent plus soupçonneux que l'amour mêlé de quelque moralité : la constance du cœur rassure contre la faiblesse des sens. Dans l'ancienne Égypte, pour retenir chez elles les femmes d'un rang distingué, on leur ôtait, en quelque sorte, l'usage des pieds par une

opération douloureuse⁴¹. De plus, comme on avait établi qu'il était indécent qu'elles sortissent sans chaussures, on leur enleva les moyens d'en porter.

Un règlement menaça de la peine de mort qui conque ferait des chaussures à une femme. Il était adroit, sans doute, de soutenir un usage par une loi. On douterait de ce règlement, si Plutarque ne s'accordait sur ce point avec le *Kitab-al-Machard*.

Il existait, à la vérité, une sorte de femmes assez indépendantes pour courir avec ivresse dans la ville, et pour aller même se placer, devant le bœuf Apis, dans des postures indécentes ; mais il ne faut pas les confondre avec les autres femmes. C'est comme si l'on jugeait des mœurs et du plus ou moins de liberté des Japonaises et des Chinoises, par les bonzesses et les filles publiques, ou par les bayadères de Surate.

Un auteur grec s'exprime ainsi : « Si les femmes n'eussent pas été captives dans l'ancienne Égypte, et qu'elles eussent pris part au gouvernement, on n'aurait pas eu ce peuple d'eunuques, qui parvinrent même à s'emparer de l'autorité. »

Essayons d'accorder, s'il est possible, les contradictions continuelles des anciens auteurs sur la véritable condition des femmes dans l'ancienne Égypte. Je crois qu'on peut trouver la vérité en comparant les différentes époques qu'ils ont rapportées et celles où ils écrivaient.

Dans les premiers temps, le sort des femmes fut à peu près le même chez les Égyptiens et les peuples voisins ; mais leur servitude s'adoucit plus tôt en Égypte. Un auteur anglais en donne une raison : Tandis que d'autres nations vivaient dans les bois ou sous des tentes, et se nourrissaient de la pêche et de la chasse, les Égyptiens, tentés de se livrer à l'agriculture par l'appât du précieux limon que le Nil déborde laissait sur leurs terres, et forcés alors d'habiter dans des maisons élevées, pour se défendre de la crue des eaux, formèrent plus tôt un corps de société dont les femmes firent le bien et l'agrément.

Enfermés long-temps ensemble, on cherche à se plaire, et la civilisation arrive plutôt dans cet ordre de choses que parmi les peuples chasseurs ou pêcheurs. Les femmes ne tardèrent pas à profiter de cette occasion de déployer toutes les ressources que leur donnaient leurs qualités et leurs

charmes, et d'acquérir un empire qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors. Tout porte à croire que ce peuple, naturellement très-instruit, donnait aux femmes une éducation fort soignée. Il leur interdisait la musique, comme un art fait pour amollir l'ame. Quelques-uns ont cru qu'ils ne leur refusaient cette distraction que pour les livrer entièrement aux occupations sérieuses ; je pense, moi, qu'il entraînait encore plus de jalousie dans cette précaution, et que ce moyen de plaire, qu'ils enlevaient à ce sexe, ajoutait à leur tranquillité. Quoi qu'il en soit, plusieurs d'entre elles arrivèrent à la puissance ; plusieurs furent chargées des négociations avec les nations voisines : elles furent même souvent adonnées aux transactions du commerce ; ce qui prouverait que, dès ce temps-là, les hommes rendaient hommage à la sagacité de leur esprit ; que, de plus, elles connaissaient aussi la science des nombres ; et que, par la souplesse de leurs facultés, elles s'étaient tournées avec autant de facilité vers les choses abstraites que vers les moyens de séduction.

Concluons donc de toutes ces observations que, chez les anciens Égyptiens, les femmes vivaient dans une servitude souvent dissimulée, plus adoucie que chez les autres peuples, et que celles d'entre elles qui sont arrivées à posséder des places, des emplois, les ont en quelque sorte conquis par leurs qualités et leurs talents. Plus rapprochées des hommes par un degré de civilisation, qui adoucissait leurs mœurs, elles tenaient dans la pensée de l'autre sexe une place inconnue chez les peuples voisins. Le trait suivant peut être cité comme une preuve de cette vérité. Psaméticus ayant été vaincu, et Memphis tombant au pouvoir de l'ennemi, on plaça ce prince, par ordre des vainqueurs, sur un lieu élevé d'où il pouvait voir sa fille forcée de puiser de l'eau dans le fleuve : ce spectacle fut plus cruel pour lui que la perte de sa couronne et de sa liberté ; et les vainqueurs crurent en effet l'avoir condamné au plus douloureux supplice. Mais, de toutes les citations dont on peut appuyer l'opinion du respect des Égyptiens pour les femmes, il n'en est point qui le prouve mieux que cette honorable loi qui chargeait spécialement ce sexe de veiller à la subsistance des vieillards, et de soulager l'indigence et les infirmités ; rien ne me semble plus touchant.

Il semble aux femmes que tous ceux qui les entourent les appellent pour les apaiser, et qu'elles se font un devoir d'y voler. Aussi inspirent-elles une confiance secrète à la douleur. – Qu'un homme passe avec une femme près d'un être souffrant, c'est toujours à la femme que, par une sorte d'instinct, sa première plainte et sa prière s'adressent de préférence ; on se croit plus sûr d'une réponse consolante, d'un prompt secours. La grâce et la faiblesse semblent avertir qu'elles accompagnent la pitié. Si dans les souffrances physiques les femmes sont inappréciables, dans la douleur morale on ne peut attendre que d'elles un adoucissement salutaire. Un ami veut-il vous calmer ou soutenir votre courage, il vous apporte trop de force à la fois ; il ne sait pas la mesurer avec l'abattement qui suit toujours le malheur. Ce secours est brusque, sans préparations, sans degrés : c'est un jour trop vif pour des yeux affaiblis qui veulent retrouver lentement la lumière.

Hommage aux anciens Égyptiens qui, par la loi dont je viens de parler, avaient déjà prouvé dans des temps reculés que, si leur jalousie despotique avait imaginé l'esclavage des femmes, au moins ils savaient les connaître et les apprécier. – Quant aux peuples contemporains, nous pouvons dire que les historiens ont laissé peu de choses à recueillir chez eux sur le sujet que nous traitons, et l'on ne peut former que des conjectures sur la vie privée des Babyloniens, des Syriens, des Mèdes et des Perses. Il est d'ailleurs à remarquer que, chez toutes les nations voisines de celles dont je parle, les femmes ont eu à peu près le même sort, et que, si l'on admet l'opinion des écrivains les plus estimés, ce ne fut que les Égyptiens qui l'améliorèrent.

Si la condition des femmes éprouva des variations en Egypte, il paraît que chez les Chinois elle resta la même depuis la plus haute antiquité, et qu'elle a peu changé jusqu'à nos jours. La différence extrême que l'on remarque dans l'éducation que ces deux peuples donnèrent à leurs femmes, indique l'opposition de leurs manières de voir sur ce point.

Les Égyptiens apportèrent un soin particulier à former l'esprit de leurs filles ; les Chinois, au contraire, les ont toujours laissées dans une ignorance calculée sur l'oubli dans lequel leur excessive jalousie voulait les ensevelir. Idolâtre de la beauté, un Chinois est sans cesse aux pieds de l'objet qu'il persécute. – Aucun peuple de l'Asie n'a porté si loin l'excès de la défiance.

Quand une de leurs femmes est incommodée, on fait passer sur le poignet de la malade un fil de soie dont le médecin tient le bout, et ce n'est que par les mouvemens que les pulsations lui communiquent, qu'il est permis au médecin de juger de l'état du pouls.

Des Femmes en Grèce.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, les femmes de l'Attique, rassemblées dans les murs d'Athènes, apportèrent les formes aimables et les grâces des Ioniennes. Aspasia, née à Milet, principale ville de l'Ionie, transporta sous un autre ciel l'élégance asiatique. Elle donna le ton à toutes les courtisanes ; mais cet ensemble enchanteur, qui dans la suite, par le seul mot d'*atticisme*, rappelait à la pensée tant d'agrémens, d'attraits et d'urbanité, n'arriva pas jusqu'aux femmes nobles d'Athènes. Leurs époux, connaissant la force naturelle de leurs passions, renfermèrent dans leur intérieur leurs filles et leurs femmes avec un scrupule qui tenait de la méfiance et ressemblait à la tyrannie. Craignant même qu'elles ne s'instruisissent dans les arts, ou qu'elles ne se livrassent à des connaissances plus sérieuses, ils leur défendaient de recevoir des maîtres d'aucun genre, et leur laissaient pour seuls plaisirs et pour seule occupation les détails de leur ménage. Ainsi, tandis que les courtisanes cultivaient les arts, fréquentaient le portique, charmaient les philosophes et les artistes, animaient leur génie dont elles recueillaient les étincelles, établissaient en quelque sorte entre elles et eux un échange d'instruction, d'enthousiasme et de sensations délicieuses, les femmes nobles, presque oubliées et perdues dans les soins minutieux de la domesticité, aussi loin de leur siècle par leur esprit que par leur éducation, rappelaient plutôt ces temps de simplicité grossière des premiers habitans du monde, qu'elles ne semblaient appartenir à cette Grèce dont les brillans débris laissent encore tant de jouissances. De là vient la célébrité des courtisanes d'Athènes. Les beaux-arts leur étaient nécessairement abandonnés par l'injustice des lois qui en privaient les femmes estimables. Elles s'y livrèrent, contribuèrent à leurs progrès, et, se

parant de l'éclat qu'elles leur empruntaient, s'assurèrent les hommages de leur siècle par leurs succès, et l'admiration du nôtre par les souvenirs.

Au reste, rien ne perdit plus les mœurs que la supériorité des courtisanes sur les femmes honnêtes ; dès l'instant qu'Athènes eut abandonné le port de Phalère, il arriva de toutes les parties de la Grèce un si grand nombre de ces femmes brillantes, que, par la dissolution de leurs mœurs, elles s'attirèrent l'animadversion de la république. Les choses en vinrent au point qu'on proposa de lever un impôt sur elles. Il fut discuté, plaidé, soutenu par Démosthènes contre la courtisane Méra. On établit cet impôt qui fut perçu très-long-temps.

Tandis que, sous le joug des lois d'Athènes, les femmes y languissaient dans l'oubli, à Lacédémone, au contraire, Lycurgue les accoutumait aux travaux les plus durs, à lutter en public, à lancer le javelot, à s'exercer à la course et dans les *gymnases*. Ce législateur philosophe, par un calcul adroit, ne craignit pas de montrer la beauté sans voile aux yeux des hommes dont il croyait par-là diminuer les désirs. Les Lacédémoniennes, stimulant par des sarcasmes les jeunes gens qui n'avaient pu remporter les prix des jeux publics, ne semblaient s'occuper que de gloire à l'instant même où, ne cachant aucun de leurs charmes, elles pouvaient inspirer tout les feux de l'amour. Quel contraste entre les mœurs d'Athènes et celles de Lacédémone !... Mais ces effets ne furent-ils pas tous en l'honneur de ce sexe faible dont les Grecs semblaient disposer, d'après leurs caprices, comme d'une propriété ?

Jugeons l'ensemble de la conduite des femmes, et le parti qu'elles tirèrent de leur position. On oblige les nobles Athéniennes de vivre dans leur intérieur ; elles montrent l'exemple de toutes les vertus domestiques ; on donne de l'instruction aux courtisanes chez ce peuple qui ne faisait cas que de la valeur et de l'éloquence, et qui était plus conduit par son imagination que par ses mœurs ; elles élèvent le courage des guerriers, parlent avec une pureté qui les distingue, et leurs maisons deviennent l'asile du goût et de l'esprit. Les philosophes et les guerriers briguent l'honneur d'être admis chez elles : on donne de l'influence à ces enchanteresses ; elles finissent par régir les affaires. Aspasia décide de la guerre et de la paix.

Phryné obtient une statue d'or dans le temple de Delphes, entre celles de deux rois. Démosthènes lui-même, si terrible aux tyrans, est subjugué par une courtisane ; et l'on disait de lui : *Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.*

Dans le *couvent guerrier de Lacédémone*, au contraire, on exige des femmes d'oublier leur sexe à l'instant, leur grâce se change en force, leur séduction en adresse, leur vivacité en énergie. Non-seulement elles deviennent rivales des hommes dans les exercices les plus durs, mais emportent même souvent sur eux la palme du courage.

Jamais on n'a pu mieux voir que ce sexe inexplicable est propre à tout ; qu'il existe en lui quelque chose de surnaturel qui peut répondre à chaque pensée, à chaque sentiment, à chaque projet. Peut-être a-t-il besoin que d'autres que lui le lui mettent en valeur : peut-être est-il incapable de calculer lui-même sa puissance. Il est rare, en effet, que, sans être mues par les circonstances, les femmes projettent avec sagesse, avec prévoyance ; aussi voit-on qu'elles s'emploient et ne se destinent pas. Tous les efforts leur sont possibles dans leur enthousiasme, si l'on a recours à elles ; mais elles savent rarement d'elles-mêmes se donner la peine de réfléchir pour éviter le mal qu'elles préparent.

Telle femme ne vous sacrifierait pas un plaisir pour vous sauver d'un péril à venir, et l'instant d'après donne sa vie pour vous en préserver. En un mot, on n'obtient rien d'elles par prudence, et tout, en intéressant leur sensibilité.

Les Grecs, pleins d'esprit et conduits par un tact fin qui les éclairait sur tous leurs moyens de jouissance, furent de tous les peuples ceux qui, connaissant le mieux les femmes, en tirèrent le parti le plus heureux. – Les jugeant propres à tout, ils reconnurent cependant que vouloir développer dans la même femme toutes ces qualités contraires que leur accorda la nature, c'était un moyen de ne bien jouir d'aucune. Ces Grecs, aimables et voluptueux, adoreurs nés des talents et de la grâce, mais cependant amis de l'ordre dans leur intérieur, jaloux de leurs droits sur leurs femmes, respectant leurs vertus comme sauvegarde de l'éducation de leurs enfans, sentirent que, dans l'état sacré d'épouse, l'éclat nuisait à l'estime, les

agrémens aux qualités essentielles ; qu'à son tour, l'austérité des devoirs atténuait les moyens de plaire, et que les sévères lois de la pudeur effrayaient la volupté, qui perdait dans des chaînes importunes son charme et son empire. Toutes les conventions sociales furent calculées en Grèce d'après ce principe qu'on étendit trop loin, sans vouloir trouver, en quelque sorte, comme en France, deux femmes dans une seule. La prévoyance partagea ce sexe aimable en deux classes bien distinctes ; l'une vouée aux plaisirs, l'autre consacrée aux devoirs ; l'une attendant l'estime, pour récompense, l'autre de l'encens et des hommages.

Je le répète ; moins raisonnables que les Grecs, les Français espèrent trop de leurs femmes des jouissances opposées qui se nuisent l'une à l'autre, de là tant de mauvais ménages, tant d'injustice dans nos jugemens sur les femmes, tant d'incohérence dans les principes d'éducation que nous donnons aux jeunes personnes. Qu'une mère se rende compte avec impartialité des leçons qu'elle donne à sa fille, pour en faire ce que nous appelons à Paris une femme aimable, elle reconnaîtra que souvent, en moins de deux heures, elle lui a appris ce qui peut à la fois lui mériter l'estime et la mépris de son époux, assurer ses succès et détruire à jamais son bonheur... Les Athéniens ont trop asservi, trop oublié leurs épouses ; les Français les ont trop exercées à plaire ; les Anglais, plus sages dans leurs calculs, ont pris, sous ce rapport, un plus juste milieu. Partisans par caractère de la sévérité des principes, l'intérieur de leurs familles est plus pur, plus décent, et leur procure un bonheur durable qui ne peut manquer de s'altérer, si la corruption de nos mœurs parvient à les atteindre⁴².

Tout était si bien prévu à Athènes, que chaque femme, dans sa classe, semblait contente de son sort. Si une épouse soumise mettait son bonheur à l'occupation de ses devoirs, Aspasia, cette enchanteresse, enivrée de ses succès, de sa brillante existence, de son pouvoir et de ses charmes, n'eût pas changé son état de courtisane en Grèce pour un des trônes de l'Asie.

Des Femmes chez les premiers Romains.

Chez les premiers Romains, peuple plus austère que les Grecs, et qui, pendant cinq cents ans, ignora les arts et les plaisirs, les femmes jouèrent long-temps un rôle décent et noble, déployèrent aussi toutes les vertus qui naissent des lois sages et de l'énergie des premières institutions. Uniquement occupés de labourer et de vaincre, ces hommes, imposans par leurs mœurs et leur courage, sortaient victorieux des combats pour voler dans les bras de leurs épouses avec cet enthousiasme pur qu'inspiraient la chasteté d'un sexe et la fidélité de l'autre. Estimant et respectant leurs femmes, toutes les lois étaient favorables à ce sexe, et portaient plus l'empreinte de la sagesse que de la méfiance et de la menace.

Les femmes, sans cesse livrées aux soins domestiques, ne rencontraient les plaisirs qu'en suivant leurs devoirs. Nourrir, élever leurs enfans, filer la laine qui devait vêtir leurs époux, prier les dieux en leur absence pour leurs succès et leur retour, tel était l'emploi de leurs jours et le but de toutes leurs pensées.

Cependant une loi barbare de Romulus avait donné droit de vie et de mort aux maris sur leurs femmes. Dans le berceau de la république, les premières institutions devaient se sentir de la rudesse de ces hommes féroces et guerriers. Mais ce pouvoir absolu des époux ne tourna qu'à l'avantage des femmes ; devant obéir et céder, longtemps elles curent tout l'empire, non parce calcul adroit, cette finesse de conduite et de coquetterie, fruit brillant et dangereux des mœurs corrompues, mais par le caractère de leurs principes et l'austérité de leurs mœurs. Il est peu de momens à cette époque qui ne retracent à la mémoire quelques faits honorables pour les femmes.

Coriolan, justement irrité contre son pays, ne lui fit grâce qu'à la sollicitation de sa mère, et l'on éleva un autel au lieu même où la vengeance d'un héros céda à la voix d'une femme et à l'ascendant de ses vertus.

Pour bien juger l'esprit des premiers Romains, leurs différens rapports avec les femmes, et par les faits et par leurs lois, il ne faut les juger, ni à l'époque de Romulus où le peuple était barbare, ni à l'instant où leurs mœurs se corrompirent, mais au temps de Coriolan, dont je viens de parler, moment où la férocité adoucie ne fut plus que de l'austérité, et ce premier asservissement des femmes, un simple aveu du pouvoir absolu de leurs époux, pouvoir dont elles s'emparaient souvent à leur tour, non comme usurpatrices, mais comme amies, compagnes, émules de gloire, de vertus, et dignes d'être associées à leurs triomphes.

Tout fut employé pour maintenir dans Rome cette pureté de mœurs, cette modestie grave qui faisait des femmes des êtres non moins importants dans l'État, par l'influence de leur grandeur d'ame et de leurs qualités sur la conduite de leurs époux, que nécessaires par leur sagesse et leur dévouement. Des lois furent calculées et rendues d'après cet esprit d'ordre qui, réglant l'intérieur des familles, épurait la grande famille du peuple.

Mais la nature des choses est plus forte que la volonté des hommes. Une association s'altère en s'éloignant de sa naissance. Tant qu'une nation chuche à se former, les obstacles amènent le travail. Tous les moyens sont en mouvement, toutes les vertus sont en valeur : la nation devient-elle puissante ? la cessation de résistance produit la paresse. Le repos, la paix même qu'on désire, et les arts qui naissent d'elle et qui la parent, finissent par la corrompre, par triompher des lois, toujours fortes dans les périls et toujours faibles dans la sécurité. – Le temps où les dames romaines commencèrent à paraître en public, fut un instant fatal et remarquable dans l'histoire. Jusque-là elles avaient vécu retirées dans leurs famille. Le luxe les tenta, les hommages les séduisirent ; au lieu d'être aimées, elles songeaient à plaire, elles cherchèrent les plaisirs, oublièrent leurs devoirs, et mirent l'art à la place de la nature.

On ne parlait plus de cette célèbre Véturie, fléchissant la colère de son fils, et obtenant pour récompense un décret public, par lequel les hommes

cédaient le pas aux femmes. On ne citait plus la fameuse Porcie, fille de Caton j ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de douleur en voyant une robe de son mari teinte de sang ; ni cette jeune Romaine qui, dans sa prison, nourrit son père de son lait. – Ce n'étaient plus ces femmes qui, du temps de Brennus, sauvèrent Rome en offrant tout leur or, et qui par – là méritèrent l'honneur d'être louées à la tribune, comme les magistrats et les guerriers ; ni ces héroïnes qui, après la bataille de *Cannes*, donnèrent à l'État tous leurs bijoux et leurs pierreries. A la place de ces austères républicaines, on ne vit plus que des femmes légères, occupées de talens, de parures, avant conçu l'idée d'une nouvelle réputation, et, par le besoin constant de plaire et d'attirer, se passant de gloire et d'estime.

La dernière révolution dans les mœurs des femmes arriva à l'instant où les Romains perdirent leur liberté.

Des Femmes romaines sous le règne des Empereurs.

Nous avons vu les femmes, dans des climats divers, régies par des lois opposées, triompher des caprices des hommes, et finir par garder sur eux plus ou moins d'influence, au sein même de la servitude où leur despotisme les avait réduites. – Nous arrivons au moment où Rome, livrée à tous les vices, n'envisageait plus les femmes que comme les récompenses et les complices de la dépravation des mœurs. Jamais époque ne fut peut-être plus honteuse pour ce sexe, qui perd tout quand il perd sa modestie et qu'il

franchit les bornes de la pudeur. On vit les femmes les plus distinguées par leur rang se disputer à prix d'or un histrion.

La licence n'eut plus de frein. La science affreuse des avortemens se perfectionna ; une ivresse licencieuse porta les femmes à multiplier ces monstres de l'Asie pour satisfaire leurs désirs effrénés, sans avoir à en redouter les suites. Chaque jour inventait un nouveau genre de désordre. Les lois, qui n'avaient pu prévoir tous les degrés du crime, devinrent trop faibles : elles s'éveillèrent trop tard ; et, justement effrayées du nombre des coupables, elles se voilèrent et se condamnèrent au silence, ayant trop à punir. De ce moment, toutes les digues furent rompues. Pour échapper aux remords de la veille, on prépara les crimes du lendemain.

Jamais les femmes n'eurent plus de liberté, plus d'éclat et moins d'empire. Quand elles ne conduisent plus que les sens, à quoi se réduit leur pouvoir ? C'est une simple attraction naturelle, qu'il est aussi peu flatteur d'inspirer que de ressentir. Par sa courte durée, elle peint d'avance le dégoût de la jouissance rapide et fugitive à la quelle elle nous conduit. En effet, que devient elle, en la dépouillant de tout ce prestige enchanteur d'amour, de modestie, véritable volupté de l'ame, sensation délicieuse du cœur, qui, dans le sein des plaisirs même, loin d'apaiser son délire, nous offre une nouvelle source d'enthousiasme et de charmes ?

Cette dernière révolution, qui doit marquer dans l'histoire des femmes, se fit sous les empereurs. Cependant, au milieu de cette dissolution générale, il y eut encore quelques femmes qui se distinguèrent en différens genres.

Octavie, femme d'Antoine, sœur d'Auguste, et. rivale si tendre et si vertueuse de Cléopâtre, fut une de celles que la nature sembla produire pour prouver que, quelles que fussent les mœurs du temps, il existait toujours des femmes faites pour honorer leur sexe.

Porcia, digne d'être associée au secret d'une conjuration qui devait décider du sort du monde, meurt avec l'intrépidité de Caton, son père. Aria aide son époux à quitter la vie, en se perçant la première du poignard qu'elle lui présente. Pauline mêle son sang à celui de Sénèque. Agrippine, femme de Germanicus, brave Tibère dans son exil ; et, triomphant des mœurs de son siècle, consume sa vie à pleurer son époux. Éponine reçoit

une mort éclatante par la lâcheté de Vespasien ; et, pour comble de gloire, toutes les femmes illustres méritent l'éternel honneur d'être célébrées par la plume de Tacite.

Un seul coup-d'œil suffit pour rappeler au lecteur toutes celles que je ne cite pas. Il en est une cependant que l'on ne peut passer sous silence, c'est l'impératrice Julie, femme de Siptime-Sévère, née en Syrie, et fille d'un prêtre du Soleil : on lui prédit qu'elle monterait sur le trône, et cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Homme d'État, elle obtint la confiance de son époux qui, sans l'aimer, ne gouvernait que par ses conseils. Elle cultiva les lettres, passa sa vie à s'instruire ; et, partageant son temps entre les plaisirs et les affaires, occupée des gens d'esprit dans son cabinet, des hommes les plus aimables de Rome dans son palais, et des grands intérêts sur son trône, elle parvint à une célébrité méritée. Sous le règne de son fils, elle eut la même influence que sous celui de son mari.

Cependant, ayant reçu tant de dons en partage, étant même une femme de génie, comme elle n'eut pas le premier mérite de son sexe, et que sa philosophie ne lui donna pas de mœurs, elle fut plus vantée que respectée, et son souvenir a laissé plus d'éclat que de vénération.

A quelle cause appartenait donc cette dissolution dans laquelle Rome était alors tombée ? Est-ce les femmes qu'il fallait en accuser ? Faisaient-elles des lois ? Pouvaient-elles arrêter le cours des vices qui, comme un torrent, avaient envahi tous les états ?

Je sais que souvent les femmes font les mœurs ; mais elles seules ne peuvent les soutenir. On les a vues encourager les vertus, même les inspirer ; mais, avec leur faiblesse naturelle, peuvent-elles à la fois combattre et s'occuper à détruire une corruption adroite, qui prend mille formes aimables pour parvenir à leur plaire ? Soyons justes. Les femmes, toujours secondaires, sans espérance d'acquérir de la gloire, ne peuvent que s'associer à la nôtre. C'est aux hommes à faire les grandes choses, c'est aux femmes à les inspirer. Malheur à elles, si nous établissons un ordre vicieux ! elles ne peuvent que se corrompre avec nous, ou rester pures

individuellement, au milieu de la dépravation générale, sans pou voir jamais réformer l'ordre social et s'opposer à l'invasion des vices.

Un seul homme peut corriger les mœurs ; plusieurs femmes vertueuses réunies n'en ont pas le pouvoir. Les premiers Romains ont dû sans doute une partie de leur énergie, de leurs vertus, aux qualités précieuses de ce sexe ; mais, pour que les femmes électrisent nos ames et nous excitent aux belles actions, il faut que la pente vers le bien soit déterminée. Quelle influence ont pu avoir dans Rome les Porcie, les Arie, à l'instant où l'empire tomba en décadence ? N'exigeons donc des femmes que ce que nous pouvons en attendre . Elles ont de l'esprit, et rarement du génie ; trop irritables pour ne pas agir par passion, trop légères pour faire des lois, s'y soumettre est le plus grand effort qui leur soit possible. Exciter l'objet qu'elles aiment à l'amour de la gloire, sacrifier même leurs sentimens à son honneur, à son devoir ; être nos conseils, nos soutiens, nos consolations dans nos peines, les sources de nos jouissances les plus pures : voilà leur mission près de nous sur la terre.

Des Femmes à l'époque de l'établissement du Christianisme.

On avait vu successivement les femmes, chez les patriarches, réduites au simple emploi de mères de familles ; chez les Égyptiens, traitées avec plus de considération, mais toujours regardées seulement comme des sources de bonheur ; en Grèce, tantôt oubliées, comme à Athènes, tantôt offertes sans

voile, comme à Lacédémone, aux regards curieux des hommes, et victimes d'une froide et coupable philosophie qui les dégradait en les déplaçant. Elles jouèrent un rôle plus décent à Rome dans les premiers momens de la république ; mais, bientôt après, livrées à toutes les réductions, à tous les dangers, on les vit suivre la dégradation de l'empire romain, se détruire et se corrompre avec lui. Telle avait été la marche graduée des mœurs et de la condition des femmes jusqu'au règne de Tibère.

Enfin le christianisme naquit : il vint offrir aux hommes une route sûre de morale, de bonheur présent et à venir ; pour gloire, un rapprochement avec l'Etre-Suprême ; pour but, de douces consolations sur la terre, et pour récompense, une éternelle tranquillité dans le ciel.

Jusque -là les femmes, indécises dans leurs désirs, soumises jusque dans leurs pensées, et ne connaissant d'autres clartés que les lueurs passagères du plaisir, attendaient sans espérance. Devenues chrétiennes, elles subjuguèrent leurs sens, elles subjuguèrent leur raison ; embrasées d'une flamme pure et hardie, elles s'élèvent à l'amour divin, et goûtent ce bonheur anticipé que la foi nous dispense au sein même de l'adversité.

C'était surtout sur ces ames tendres que la loi du Christ devait exercer toute son influence. Elles furent, en effet, les premières à embrasser ces dogmes religieux qui, répondant à tous les mouvemens secrets de leur cœur, à ce penchant naturel de pitié, d'amour et de dévouement, leur offraient une occupation attachante et des jouissances sans remords. La prodigieuse révolution que ce moment produisit est difficile à peindre.

Le christianisme, sévère en principes, mais commandant l'indulgence, remplaça le règne des sens par celui des ames. Si la politique et la philosophie avaient tout rapporté à l'intérêt des sociétés, la nouvelle législation fit voir cet univers comme un néant dont tout devait nous détacher, et le monde à venir comme le seul but de nos pensées et de notre espoir. Tout s'épura. On eut honte de la licence ; les femmes, plus modestes, regrettèrent la pudeur, s'imposèrent des sacrifices, s'humilièrent pour s'élever ; les fautes diminuèrent par le besoin et l'obligation de se dénoncer elles-mêmes. Chacun voulut un frein, chercha des bornes à ses désirs, à ses passions ; les devoirs devinrent des plaisirs, toutes les sages institutions se

rétablirent ; des vœux furent prononcés ; des liens indissolubles se formèrent ; le mariage, qui n'était qu'une union de convention, devint un nœud sacré, solennel, sanctifié par l'autel et protégé par les lois ; une morale simple et pure se présenta comme secours au malheur, comme sauvegarde à la faiblesse, à l'innocence. Étouffant les haines et défendant les vengeances, la paix sembla descendre sur la terre pour inviter tous les mortels à s'aimer, à se soutenir ; et la religion, en réunissant toutes les ames, sembla former une immense chatue qui se rattachait au trône de la Divinité.

Tout, dans ce nouveau culte, devait plaire aux femmes. Non-seulement il rétablissait une balance plus égale entre elles et nous, mais il répondait en quelque sorte à ce goût, toujours dominant chez elles, de subjuguier et d'exercer leur pouvoir. Convertir est encore un genre de séduction ; aussi vit-on toujours les femmes chrétiennes s'y livrer avec plus d'ardeur que les hommes⁴³.

L'Angleterre, la France, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et pendant quelque temps la Perse, reçurent l'Évangile des mains de la beauté, et des milliers de prosélytes furent les fruits heureux des charmes et de la grace. Bientôt cette sensibilité naturelle aux femmes, sensibilité que l'amour change en passion, fut transformée par la religion en piété douce et consolante. Le besoin du bonheur des autres, du soulagement de l'infortune, s'empara de ces ames de feu. Les asiles sacrés du malheur furent institués, protégés, desservis par elles ; la faiblesse et la commisération triomphèrent du dégoût qu'un spectacle affreux devait leur inspirer. Les maux furent soignés, les plaintes entendues ; les larmes qui coulèrent encore furent recueillies dans leur sein. L'on vit enfin les femmes, ces précieux ornemens de la terre, devenir la ressource de l'infortune et le recours de l'indigence. La persécution même qu'éprouvèrent les chrétiens servit aux femmes à développer leurs vertus. La religion, calme et triomphante, avait attendri leurs cœurs ; mais, troublée, menacée, proscrite, elle électrisa leur courage, éleva leurs sentimens : entraînées par un saint enthousiasme, les premières elles se précipitèrent sur les bûchers qu'élevait la tyrannie. Ainsi, grâce à ce culte saint, à cette morale persuasive, le christianisme, dans ce qu'il avait même

de mystérieux et de surnaturel, enflamma encore plus un sexe irritable et sensible. Ces mêmes femmes qui naguère, au milieu de l'encens et des hommages, faisaient lutter l'éclat de leurs charmes avec celui de leurs ornemens..., alors couvertes d'un cilice, oublièrent leurs attraits, leur faiblesse, bravaient la mort, la demandaient, et, affranchies du présent, s'élançaient avec ivresse dans les abîmes de l'avenir.

Qu'on ne s'étonne point de ce prodigieux courage. Le culte qu'elles défendaient avec tant de zèle protégeait leur faiblesse. Par lui un cercle d'idées et d'institutions nouvelles était établi : un autre ordre social s'offrait à leurs regards ; elles pouvaient y tenir une place plus décente et totalement indépendante des hommes. Restaient-elles dans le monde ? une loi sacrée les enchaînait à leurs époux : se consacraient-elles aux autels ? elles ne dépendaient plus que de Dieu ; en un mot, d'esclaves elles devenaient libres.

Des Femmes chez les Sauvages.

Parmi les peuples policés, les femmes, par leurs charmes, leur adresse, leur coquetterie, possèdent mille moyens de rétablir entre elles et nous la balance du pouvoir ; mais, chez les sauvages, qui, dans leur grossièreté taciturne, n'ont nulle idée sociale, elles restent sans espérance ; leur faiblesse est sans appui ; leur vie près des hommes n'est qu'un long supplice.

Chez les Hottentots, les femmes élèvent les enfans mâles à peu près jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons alors sortent de tutelle, et leur admission dans la société des hommes se célèbre avec beaucoup de cérémonies. L'initiation terminée, le jeune Hottentot saisit la première

occasion de retourner à la hutte de sa mère, et de la battre de la manière la plus barbare, pour lui déclarer par ce traitement qu'il n'est plus en son pouvoir. Il s'en vante avec orgueil, et si la mère portait des plaintes à la tribu, les sauvages applaudiraient unanimement à l'énergie de leur jeune camarade, à la preuve évidente qu'il a donnée de son mépris pour les femmes. Enfin le sort de ce sexe est si malheureux parmi plusieurs hordes de sauvages, qu'ils sont parvenus au point de rendre une mère insensible pour la fille qu'elle allaite, en songeant aux maux qui lui sont destinés.

Le père Joseph Gumilla, missionnaire ; reprochait un jour ce crime d'insensibilité à une jeune sauvage des bords de l'Orénoque. Voilà ce qu'elle lui répon dit : « Plût à Dieu, mon père, que ma mère m'eût étouffée en naissant ; elle m'aurait épargné bien des douleurs !

Nos maris, en partant pour la chasse, prennent leur arc et leur carquois, sans s'embarrasser de nous ; il faut les suivre avec un enfant à la mamelle et un autre sur les bras : ils reviennent le soir, sans porter aucun fardeau ; et nous, outre nos enfans, il nous faut porter encore ce dont il leur plaît de nous charger. Quoique exténuées de fatigue, on ne nous permet, en arrivant, ni de nous livrer au sommeil, ni de prendre le moindre repos. Ils nous obligent de moudre toute la nuit du maïs pour faire du *chica*. Ils s'enivrent et alors nous assomment de coups, nous arrachent les cheveux et nous foulent aux pieds. – Quelle est notre perspective après tant de souffrances ? Quand nous avançons en âge, nos maris prennent une seconde femme plus jeune, et l'encouragent à nous maltraiter, nous et nos enfans.

Croyez-vous, mon père, que la patience puisse tenir à cet excès de tyrannie qui n'a point de fin, et pourrions-nous donner une plus grande marque de tendresse à nos filles que de les étouffer en naissant ? »

Si les sauvages, pour la plupart, sont les tyrans et les bourreaux de leurs femmes, on assure cependant que, chez quelques-uns d'entre eux, par une opposition bien frappante, on découvre une sorte de vénération pour ce sexe. Les Hurons, par exemple, rendent leurs femmes esclaves ; mais, devenues matrones, ils ont un grand respect pour elles ; ils les admettent dans leurs conseils ; elles décident seules de la paix et de la guerre. Lorsqu'une matrone, soit pour apaiser les mânes de ses parens tués, soit

pour remplacer les prisonniers, veut faire prendre les armes à un guerrier qu'elle connaît faiblement, elle lui envoie un collier de coquillages. Le sauvage se croit aussi irrésistiblement engagé par ce bijou, que jadis nos anciens chevaliers par les couleurs de leur belle.

Chez les Natchez, il paraît même que les femmes règnent. Comme ces peuples adorent le soleil, ils croient que leur commandante descend directement de cet astre, tandis que son mari n'est qu'un simple mortel qu'elle choisit communément dans une classe obscure, afin de jouir plus tranquillement de sa supériorité. Si elle meurt, son mari et toute sa suite sont obligés de la suivre dans l'autre monde, afin, disent-ils, qu'elle n'y manque de rien.

De tous les peuples connus, ce n'est que chez eux que ce sacrifice imposé aux femmes dans l'Inde a lieu de même pour les hommes ; mais, en général, dans tous ces pays, si vous exceptez les femmes privilégiées, ce sexe entier est esclave.

N'est-il pas vraiment honorable pour lui que, même chez des nations aussi barbares, il ait inspiré quelques idées de respect, d'estime ? Le sauvage errant aime le sexe en général, sans avoir de prédilection particulière pour telle ou telle qui se présente à ses yeux. Pense-t-il au lendemain ? ce qui est le premier système de la civilisation, il devient pasteur ; dès-lors un peu de société se forme, et les femmes peuvent tenter d'exercer leur empire. C'est dans le calme, dans le repos que leurs moyens de séduction sont en valeur ; aussi est-ce pour un observateur une gradation intéressante à suivre que celle du pouvoir et de l'influence des femmes, s'augmentant ou diminuant en raison du plus ou moins de civilisation.

Elles ne peuvent rien sur les hommes épars dans les forêts ; elles peuvent tout, s'ils commencent à bâtir des cabanes, n'y revinssent-ils même que le soir.

Grande leçon pour plus d'une femme malheureuse chez les peuples civilisés. Certes, il y a tel mari qui, dans sa conduite envers son épouse, peut être comparé à un sauvage, et qui s'en rapproche par l'absence de tous égards, de tous sentimens ; état abject de l'âme, qui tient de la férocité. Eh bien ! que cette femme pense à rendre sa maison agréable ; qu'elle dévore

ses chagrins ; qu'elle ne montre qu'un visage serein ; que sa bouche ne prononce que des choses douces et pas un reproche... Il faut bien rentrer chez. soi. L'homme dur et coupable s'attend au murmure ; il se prépare d'avance à repousser les larmes, à répondre à l'humeur par l'impatience, à l'aigreur par l'ironie. Quelle surprise ! toute la force qu'il avait recueillie tombe d'elle-même en ne rencontrant point de résistance.

L'homme dont nous parlons commence à sortir plus tard le matin, à rentrer plus tôt le soir : la paresse est la base la plus commune de notre caractère ; bientôt on aime mieux des plaisirs plus doux et moins de peine ; le bonheur finit par remporter sur le plaisir, et, grâce aux vertus d'une femme sensible, adroite et sage, un barbare s'adoucit, un inconstant devient fidèle.

Sans m'étendre davantage sur le sort des femmes sauvages, on voit, par ce que j'en ai dit et par quelques notes qui suivront cet ouvrage, que, parmi presque toutes ces hordes barbares, ce sexe n'a pour présent et pour avenir qu'une suite renouvelée de peines et de douleurs ; mais au moins les femmes n'y sont-elles pas enfermées comme en Asie. On aime à se dire : Une femme sauvage, trop malheureuse, trop persécutée, peut fuir dans les bois, se servir de la force, de l'adresse qu'elle acquiert, pour se rendre moins malheureuse, pour échapper à ses tyrans ; au lieu qu'une femme emprisonnée dans un sérail, soumise à ces gardiens infâmes qui se vengent de leur malheur par celui de leurs victimes, me semble encore plus infortunée, même au sein du luxe qui l'entoure.

L'autre manque de tout, mais elle a du moins sa liberté.

Des Femmes chez les Peuples barbares.

L'empire romain, parvenu au dernier degré de corruption, ne ressemblait plus qu'à ces vieux monumens qui rappellent encore d'antiques et belles formes, et qui, fondés sur une base secrètement minée, se soutiennent par le poids seul de leur masse, mais sont prêts à s'écrouler au premier choc. –

Tout-à-coup des barbares s'élancent des bords de la Baltique et des forêts du Nord. Les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Bretons, les Germains descendent comme un torrent, viennent porter partout la terreur, le pillage et la désolation. Ils détruisent l'Empire romain, et, pendant près de quatre cents ans, renouvellent leurs terribles invasions auxquelles une nouvelle civilisation ne peut mettre fin qu'après cinq siècles de crimes et d'atrocités.

Qui pourrait croire que des hommes farouches, ivres de sang et de carnage, apporteraient les premiers germes de la galanterie qui a régné si long-temps en Europe, et dont il ne nous reste que des souvenirs ? Pour en chercher les causes, il faut entrer dans quelques détails historiques.

Rappelons-nous d'abord que les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, et les Goths en Espagne .

Presque tous ces barbares du Nord étaient dans un rapport très-singulier avec leurs femmes. Le sexe, en général, était traité avec la rudesse ordinaire aux habitans des forêts ; cependant, par une contradiction inexplicable, ils croyaient les femmes d'une nature plus rapprochée de la Divinité ; aussi les soins religieux leur étaient-ils confiés. Au reste, ils avaient cela de commun avec les peuples civilisés. Chez les Grecs, les femmes rendaient les oracles ; on connaît le respect des Romains pour leurs sibylles, et les Hébreux eurent leurs prophétesses. Sans parler des différens peuples du Nord, je me contenterai d'en citer quelques-uns qui pourront, à quelques nuances près, donner une idée de tous les autres.

Les Bretons avaient des druidesses qui jouaient un rôle dans les cérémonies religieuses, et partageaient les honneurs, ainsi que les émolumens du sacerdoce. Quand *Suétonius* descendit dans l'île d'*Anglezey*, ses soldats furent frappés de terreur à la vue de ces *femmes consacrées*, qui couraient de rang en rang avec des torches, les cheveux hérissés, et qui semblaient, par leurs cris, appeler le courroux du ciel sur les usurpateurs de la Bretagne. – On prétend que ce corps était partagé en trois classes. La

première, liée par le vœu de conserver sa virginité, vivait, réunie en communauté, dans une grande retraite. Celles-ci avaient de très-hautes prétentions à la divination, au don de prophétie, aux miracles ; elles étaient surtout admirées du peuple, qui les consultait comme des oracles infailibles, et leur donnait le titre de *Senæ ou femmes vénérables*. Mela donne la description d'un de leurs couvens, situé dans une île de la mer Britannique. Elles étaient au nombre mystérieux de neuf, et pouvaient, entre autres merveilles, exciter les tempêtes et se transformer. en toutes sortes d'animaux.

La seconde classe était formée des femmes mariées ; mais, uniquement livrées à des fonctions religieuses, elles voyaient rarement leurs maris, *qui, plus libres, dit l'auteur, se trouvaient très-heureux d'avoir des femmes si dévotes.*

La troisième, classe remplissait les fonctions serviles.

On lit dans les anciennes chroniques que les Cimbres et les Teutons conduisaient dans leurs armées de vieilles prêtresses, qui marchaient nu-pieds, portaient ; sur leurs habits un voile blanc, relevé avec des agrafes et une ceinture d'or. Après le combat, elles couraient devant les prisonniers, le coutelas à la main, les traînant sur un échafaud au pied duquel était un grand vase d'airain destiné à recevoir leur sang. Pendant la bataille, ces femmes frappaient sans relâche sur des peaux tendues au-devant des chariots ; les combattans s'animaient à ces sons pressés ou ralentis, selon les circonstances.

Sous le rapport de la religion et du courage, nous venons de voir les Bretons, les Celtes et les Teutons, donner aux femmes un rôle satisfaisant pour leur amour-propre, et qui prouvait toute la confiance qu'ils avaient en elles.

Un seul trait va prouver à quel point de considération ce sexe était monté parmi les anciens Gaulois.

Les Gauloises furent reconnues, de tout temps, pour égaler leurs époux en grandeur d'ame et en courage ; mais, avant que les Gaulois passassent en Italie, le flambeau de la guerre civile venait de s'allumer au milieu d'eux. A l'instant où rassemblés dans une immense plaine, ils allaient s'égorger, les

femmes se précipitent entre leurs époux furieux, les séparent, les réconcilient. Depuis ce temps, elles furent toujours admises dans leurs conseils, et cet événement mémorable fut consacré par un souvenir de vénération pour elles. On rapporte même que, dans le traité qu'elles firent avec Annibal, il fut convenu que, s'il survenait quelque contestation du côté des Carthaginois, on s'en rapporterait à leur chef ; mais que, si c'était du côté des Gaulois, les femmes seules en décideraient. Tel était le respect des nations du Nord pour les femmes.

Mais, de tous ces peuples, ce furent les Scandinaves qui portèrent au plus haut degré ce tendre enthousiasme pour le sexe, enthousiasme qui porta plusieurs écrivains à regarder le Nord comme le berceau de notre antique chevalerie.

Si, dans le Midi, les mœurs asiatiques rendaient les femmes malheureuses ; si ces peuples, tour à tour esclaves et tyrans, avaient pour elles de la passion et peu d'estime ; s'ils passaient tout-à-coup de l'adoration au mépris, et d'un amour idolâtre aux accès d'une jalousie inhumaine, dans le Nord, au contraire, les Scandinaves et les Celtes regardaient les femmes comme leurs égales, leurs compagnes, et cherchaient même à mériter leurs suffrages par des efforts de courage et des procédés généreux. Ce sont ces nations qui ont le plus contribué à répandre en Europe cet esprit d'équité, de modération et de politesse, caractère distinctif de nos mœurs.

On peut en assigner une cause. Chez les Scandinaves, les fortunes étaient bornées, presque égales ; les mœurs étaient simples, les passions ne se développaient que tard, avec la raison. Elles étaient, de plus, modérées par un climat rigoureux ; et si nous remontons à la religion des Celtes, nous trouverons qu'ils avaient pour dogme révééré celui qui faisait intervenir l'action de la Divinité jusque dans les plus petites choses, et qui établissait même que tout phénomène n'était qu'une manière dont l'esprit divin manifestait sa volonté. Par-là, les visions, les mouvemens involontaires, les désirs subits et imprévus devenaient des avertissemens du ciel, et méritaient le respect de ceux qui les ressentaient et servaient d'organe à la Divinité.

Las femmes, qui, pour la plupart, semblent moins agir par la réflexion que par l'instinct de la nature, parurent à ces peuples, comme je l'ai dit, être plus appelées que les hommes à remplir cet honorable ministère ; et sur cette idée reposa la principale base de leur grande influence. Les guerriers les menaient dans leurs expéditions, suivaient leurs avis, cherchaient dans leurs regards des motifs d'affronter tous les périls, et, dans le mauvais succès, craignaient plus leurs reproches que le fer ennemi.

L'œil le moins pénétrant peut apercevoir, dans ce détail simple et rapide du rapport des femmes avec les hommes de ces contrées barbares, toutes les premières idées de chevalerie que le Nord répandit en inondant l'Europe. Le goût des aventures héroïques, un désir de gloire, avaient dès longtemps porté plusieurs guerriers scandinaves à parcourir les contrées les plus éloignées, pour rendre leur nom fameux. Une habitude constante de rapines exposait sans cesse la faiblesse à des attaques imprévues, et nécessitait des défenseurs. Tout, jeune guerrier, avide de renommée, se chargeait du noble soin de défendre le beau sexe, et suivait son goût en embrassant une carrière aventureuse. On redouble d'estime et d'admiration pour les choses, en proportion de ce qu'elles ont coûté.

Ainsi, un chevalier, après avoir soutenu mille combats et fait mille courses pénibles consacrées au service de la beauté, la respectait, l'adorait plus que jamais, et se trouvait trop heureux d'obtenir un regard favorable. On juge quelle élévation de pensées s'attachait à de pareilles alliances. Les femmes, à leur tour, prirent une certaine fierté, une opinion plus agrandie de leur pouvoir. Elles s'élevaient à leurs propres yeux, et s'accoutumaient à se croire aussi utiles à la gloire des hommes que nécessaires à leurs plaisirs. Pénétrées des préjugés du véritable point d'honneur, elles ne laissaient de route sûre pour parvenir à leur plaisir, que le sentier de la valeur et de la célébrité, et méprisaient ceux qui passaient leur jeunesse dans une obscure et molle oisiveté.

Des essaims de Scandinaves, qui se fixèrent en France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, y portèrent le goût de la chevalerie ; cette passion, resserrée depuis dans de plus justes limites, a produit la politesse galante qui a fait long-temps une partie de nos mœurs.

Cette première impulsion de galanterie chevaleresque, chez les peuples du Nord, était loin d'avoir tonte cette délicatesse, tout ce charme qu'elle acquit depuis en Europe, par le mélange de la tendresse espagnole, de l'élégance française et du brillant romanesque des Maures. Toutes les premières pensées étaient conçues sans être développées ; respect pour le sexe, amour, dévouement, enthousiasme de gloire, constance qui rapportait tout à un seul objet : ces bases étaient posées ; mais elles étaient encore couvertes d'une teinte de rudesse et de simplicité qui, jusque dans les moyens de plaire, annonçait une tendresse sauvage, et laissait plus voir le guerrier que l'amant.

Mais le christianisme passa des vaincus aux vainqueurs : faisant couler d'un côté des flots de sang, de l'autre apaisant les haines, il fut la première base du rapprochement. On vit s'unir les vices des Romains à la fierté des Barbares ; de la corruption des uns, de la férocité des autres, se formèrent insensiblement les mœurs nouvelles. C'est à cette époque que j'assigne le commencement de la *chevalerie* considérée comme institution ; mais les femmes (toujours les femmes !) contribuèrent beaucoup à ce grand changement. Conciliantes par nature, par séduction et par projet, toujours habiles à saisir avec adresse l'instant précis qui peut les affranchir d'esclavage, elles s'emparèrent de la faiblesse des vaincus, de l'héroïsme des vainqueurs, imaginèrent une espèce de culte d'amour, d'honneur, de loyauté, de courage, encore plus épuré que les premières institutions qui leur en donnèrent l'idée ; elles cimentèrent ces lois puissantes par tout ce que la religion avait de plus saint ; et, associant toutes les vertus à ce code sacré, se promirent, se donnèrent pour récompense à ces chevaliers qui, pour les mériter, devaient être à la fois loyaux, religieux, vertueux et fidèles.

Du sort des Femmes en Asie. —

Religion de Mahomet.

A peu près dans le même temps où le mélange des premières idées chevaleresques et des lois du christianisme présentait aux femmes, en Europe, l'assurance d'un changement total dans leur sort, une religion s'élevait, qui consacra pour jamais l'esclavage domestique d'un sexe que les Orientaux adorent en l'opprimant.

Tandis que les révolutions religieuses et politiques ont fait successivement varier la condition, le caractère et les mœurs des femmes, il est à remarquer que les habitans des pays orientaux sont restés constamment dans le même état. En vain leur patrie a souvent changé de maître ; en vain elle a été tour à tour soumise aux armes et aux lois des différens usurpateurs : aucun de ces conquérans n'a songé à rompre les chaînes d'un sexe malheureux, ou du moins à diminuer la rigueur de son esclavage.

Si Mahomet n'ordonne point aux femmes, comme Brama, de se brûler sur le bûcher de leur mari, ce prophète, dont la politique est si profonde, n'en a pas moins fait les victimes éternelles de son ambition. Voulant éteindre toutes les passions assez fortes pour contrebalancer son influence sur les âmes, il sentit que, s'il ne pouvait commander à l'ivresse, en défendant par son culte l'usage du vin, vainement il voudrait triompher de l'amour ; mais il sut avec art lui opposer la volupté, consacra l'usage d'enfermer les femmes ; et bientôt sa loi, ouvrant un champ sans limite à tous les désirs, par la pluralité des jouissances, ne laissa plus à la beauté d'empire que sur les sens : pouvoir sans danger, règne trop incertain, et dont la durée ne s'étend pas plus loin que celle des transports de l'amour.

Le génie des femmes n'a pu résister au génie de Mahomet. Dans la partie du globe où son culte a prévalu, leur sort est resté le même. Dans d'autres contrées, elles ont adouci même les Barbares ; leurs qualités, leur séduction, les ont amenées à régner sur eux ; mais, comme je l'ai déjà remarqué, dans l'Asie seulement, elles se soumirent à l'esclavage sans espoir de retour ; et,

pour retrouver quelques légères traces de leur caractère, on ne peut citer que quelques intrigues secrètes, par lesquelles, du fond des sérails, elles essayèrent d'améliorer leur destinée.

Quelques sultanes ambitieuses acquirent, il est vrai, une puissance momentanée ; mais elle fut individuelle, la condition du sexe entier n'en devint pas meilleure. Toutefois il faut rendre justice aux Arabes. Avant l'établissement de la religion de Mahomet, les femmes avaient chez eux des privilèges presque égaux à ceux dont elles jouissent dans les pays les plus civilisés de l'Europe. L'Arabe, franc, noble et doux par caractère, avait en lui tout ce qui devait lui faire apprécier un sexe qu "il n'asservit à la fin que par une religieuse superstition..... Mahomet ne parvint que lentement à le rendre esclave dans ces contrées. A sa mort, plusieurs femmes même montèrent sur le trône de Perse et de Tartarie ; mais l'établissement presque général d'une religion qui enseignait à ne les considérer que comme des esclaves destinées aux voluptueux caprices de leurs maîtres, détruisit en moins d'un siècle tout l'édifice de leur puissance, et réduisit ce sexe à l'état humiliant où nous voyons aujourd'hui les Mahométanes. Cette espèce d'asservissement qui pesait jusque sur leurs pensées, a peut-être tenu à l'indolence naturelle à ces climats : paresse délicieuse que les hommes chérissent aussi. Rien n'est plus opposé sur ce point que les habitudes, le caractère et les goûts des Indiens et des Africains. Tandis qu'un Africain guette, comme le tigre, l'occasion de piller et de détruire, l'habitant de l'Inde, satisfait d'un peu de riz et des plus simples productions de la nature, se couche au pied d'un palmier, non pas pour y méditer un crime, mais pour s'y reposer en paix : telle est l'influence d'un si beau climat. — Le magnifique spectacle que présentent les bords du Gange et les plaines de l'Indostan est au-dessus de toute description. L'air est embaumé, durant une partie de l'année, du parfum des fleurs ; des fruits exquis offrent une nourriture rafraîchissante et salubre ; des arbres touffus donnent éternellement un ombrage impénétrable. La nature n'a rien laissé à chercher aux habitants de ces heureuses contrées que le plaisir, et le plaisir est presque la seule chose dont ils s'occupent. Leur plus douce jouissance est le

repos et l'inaction. Un de leurs auteurs a dit, et cet axiome est devenu populaire :

Il vaut mieux être assis que de marcher, dormir que de veiller ; mais la mort est la félicité » suprême. »

Si les Indiens s'abandonnent avec délice à cette paresse voluptueuse, dans quelle douce ivresse ne jette-t-elle pas un sexe encore plus fait pour éprouver toutes les nuances et tous les degrés de ces délicieuses sensations ! Une Indienne, naturellement sensuelle, enivrée par le parfum des fleurs, encore plus irritée dans ses désirs par l'influence du climat, par des feux secrets qui pénètrent à la fois toutes les parties de son être, livre sa vie à un éternel délire ; le repos du plaisir est le plaisir lui-même, et la douce nonchalance qui suit la tendre agitation des sens a pour elle un tel charme, que les femmes d'*Ullahabad*, mollement couchées au milieu des fleurs, n'ont pas le courage d'étendre les bras pour empêcher leurs enfans d'être écrasés par la course rapide des chevaux. Une femme aussi voluptueuse songe-t-elle si elle est esclave ou libre ? Le plaisir seul est son maître, et l'oubli d'elle-même son bonheur. Tel est le caractère, tels sont les penchans des Indiens connus sous le nom d'*Indous*.

Les Mahométans ont plus d'activité, des passions plus violentes, et quelquefois, chez eux l'ambition vient balancer l'amour. Les femmes, à Alger, à Tripoli, à Constantinople, communément moins indolentes que les Indiennes, sont plus industrieuses dans l'art des supercheries qui peuvent relâcher leurs fers et favoriser une intrigue.

On a depuis long-temps observé que rien, autant que l'amour, n'inspire aux femmes d'heureuses inventions, et qu'elles l'emportent sur nous en moyens, en finesses de tous genres, pour tromper leurs tyrans. Celles dont je viens de parler, n'ayant pas la ressource d'écrire à leurs amans, y suppléent par une infinité d'autres expédiens qui dévoilent à l'objet de leur tendresse les pensées les plus secrètes de leur cœur. L'arrangement d'une jatte de fruits ou d'une corbeille de fleurs sert souvent à donner un rendez-vous, indique l'heure à celui que l'on attend. Aperçoivent-elles un esclave d'une figure avantageuse, elles l'instruisent des dispositions de leur cœur au moyen d'un bouquet qu'elles placent d'une manière particulière. L'esclave

répond en employant le même langage, et la correspondance s'établit ainsi sans le secours de l'écriture. Elles ont de plus des couleurs qui désignent l'espérance, le désespoir, le désir, l'occasion, etc. ; et les lettres initiales des noms des fleurs servent également à composer un alphabet, à former des mots et des phrases, en changeant successivement, et avec une rapidité merveilleuse, l'arrangement de leurs corbeilles. Sans doute, dans un aussi doux langage, la rose n'est regardée que comme un hommage, et la pensée comme un aveu. Ainsi, grâce à l'adresse de la beauté, ces fleurs brillantes, que Piron appelait avec tant de grâce *les coquetteries de la Providence*, servent à peindre la tendresse, à tromper la tyrannie, à préparer les délices de l'amour, à tracer les routes du bonheur.

Il faut que chaque pays nous offre le nom de quelque femme distinguée. Dans l'Asie même, qui semble le tombeau de la liberté de ce sexe, nous remarquons *Noork-Jhéus*, épouse favorite de *Ichorgère*, et qui prit sur lui tout l'ascendant de l'amour et de la tendresse si rarement connue dans le fond du harem. Elle parvint à un si haut degré de faveur, qu'elle distribua toutes les places de l'État à sa famille et même elle introduisit tellement le goût du luxe et de la dépense, qu'au rapport d'un historien, la cour ne s'occupa plus que de fêtes : la capitale retentissait jour et nuit de jeux et de sérénades, les rues étaient constamment éclairées par des illuminations et des feux d'artifice. Les monnaies courantes portaient la double empreinte des traits de l'empereur et de son épouse chérie. Ses parens prirent rang immédiatement après la famille du monarque, et furent admis dans les appartemens secrets du sérail.

Il semble que dans toute l'Asie ces lois qui tyrannisent les femmes laissent au fond du cœur des hommes une sorte de remords. Il se manifeste dans d'autres occasions où nous les voyons témoigner à ce sexe un respect bien évidemment en contradiction avec leur cruauté pour lui. Le grand-seigneur livre-t-il un homme suspect au cordon des muets, on saisit ses trésors, mais on respecte son sérail et tout ce qui appartient à ses femmes.

Dans les Indes, les femmes sont si sacrées, qu'au milieu des fureurs de la guerre, le soldat n'étend jamais ses violences jusque sur elles. La victoire s'arrête à la porte des harems, et même les brigands, chargés d'assassiner un

Indien, passent respectueusement devant l'appartement des femmes. Ce mélange inouï d'hommages et de persécutions, de respect et de tyrannie, peint la grossière barbarie de cette partie de la terre.

Tout pays où les femmes ne tiennent pas dans l'ordre social la place à laquelle elles sont appelées par la nature, est plus loin de l'état de civilisation que les sauvages même, qui, s'ils ne respectent pas leurs femmes, au moins ne les enferment pas.

Des Femmes aux temps de la Chevalerie.

La chevalerie ne fut d'abord qu'une association faite entre des nobles et des guerriers, dans le but de suppléer à la faiblesse des lois par la force des armes, et de protéger l'innocence. Le corps des chevaliers devint bientôt considérable ; il combattit les Maures en Espagne, les Sarrasins dans l'Orient, les tyrans des châteaux en Allemagne ; et dans la France, il protégea les voyageurs contre les brigands. Cette institution illustre pouvait amener une révolution favorable aux femmes ; elles la calculèrent ou du moins la devinèrent par instinct. Loin d'éloigner les hommes de ces idées chevaleresques, elles les en rapprochèrent encore, animèrent leur courage, mais épurèrent leurs desseins, éclairèrent, dirigèrent ce penchant secret pour la loyauté, pour l'honneur, pour un nouvel amour qu'elles firent naître dans leurs âmes, et, saisissant cette occasion décisive pour elles, se placèrent dans la pensée de leurs amans, de leurs époux, entre le ciel et le trône et l'autel.

Il n'était pas extraordinaire de voir les hommes si retardés sur les idées nouvelles, et les femmes les ayant tellement devancés, qu'en quelque sorte

l'un était devenu le disciple de l'autre.

D'abord, leur intérêt étendit plus promptement leurs lumières. De plus, on doit retrouver encore en cela la preuve de ce système qui révèle quelque chose de surnaturel chez les femmes, et qui les rend susceptibles d'un degré de perfectibilité plus rapide que celui dont nous sommes capables. Il faut en convenir, elles ont presque en naissant un sens physique et moral que ne possèdent point les hommes.

Arrivez chez les nations sauvages, vous trouverez chez leurs femmes cette pente vers la civilisation, toutes ces premières intentions de douceur, de sociabilité, qui, sous l'enveloppe guerrière de leurs mœurs, distinguent toujours leur sexe du nôtre.

Qu'importe quel ait été le but des femmes en perfectionnant la primitive chevalerie ? Électrisant les âmes de nos bons aïeux, elles firent du bien, et surent tourner et l'amour-propre et l'amour au profit des mœurs qu'elles épurèrent.

La gradation nuancée de ce nouveau système, quoique lente, dénonçait les esprits fins qui l'avaient produit.

Ces aimables erreurs d'enthousiasme amoureux, d'exagération sentimentale, qui remplacèrent les promptes et trop brusques jouissances par de longues années de soins, de dévouement et de constance, eussent été trop faibles pour se soutenir par elles-mêmes : on eut l'art de joindre à toutes ces chimères enchanteresses les principes réels de l'honneur, la pratique nécessaire des vertus les plus difficiles, et surtout les dogmes sacrés d'une religion pleine île mystères, mais fondée sur une morale, pure et sévère, où tout était amour, sacrifices, devoirs et privations. Bientôt les tournois furent institués ; l'honneur et l'amour firent un traité que la beauté cimentait. Les cours d'amour s'établirent ; les troubadours parurent : les Germains, en conquérant l'Europe, avaient bien amené leurs bardes ; mais ces premiers chantres étaient aux troubadours qui les remplacèrent, ce que ces premières idées chevaleresques du Nord furent à la véritable chevalerie perfectionnée par les femmes. Leurs successeurs jouissaient d'une grande considération, et leur vie errante n'était pourtant pas sans douceur.

C'était une chose remarquable que les bons et francs guerriers, au milieu de leurs châteaux et de leurs armes, attendant quelquefois, dans le même instant, qu'un voisin vînt les attaquer, ou que leur dame leur donnât une leçon de politesse, de galanterie ; qu'un troubadour vînt se présenter à leur pont-levis, s'établît chez eux plusieurs jours de suite, leur enlevât secrètement le cœur de leur gentille damoiselle, et leur laissât en échange les chansons dont ils les avaient amusés.

Des Femmes chez les Maures.

Plus on lit, plus on doit remarquer, en comparant les différentes époques, que les femmes, pour briser leurs liens, conjurent communément sans avoir besoin de s'entendre, et marchent au même but, dans un instant convenable, par une convention secrète dont leurs intérêts seuls les avertissent. Ce n'est ni du bien, ni du mal que je prétends dire d'elles ; c'est la simple vérité. Je suis loin de croire que, dans ce plan suivi qui les porte à fuir l'esclavage, et qui leur fait désirer la domination, elles aient toujours été conduites par un but louable ; mais néanmoins ont-elles montré de l'énergie, et surtout une suite qui semble contraire à leur naturel. Il faut, au reste, leur rendre justice : soit par douceur, soit par faiblesse, parmi toutes les idées folles et cruelles qui ont gouverné les hommes, elles ne se sont point associées aux cruautés qui ont désolé la terre. Quelques-unes, en particulier, furent des monstres : on ne se rappelle qu'avec horreur Frédégonde, Brunehaut et quelques autres qui se sont couvertes d'opprobre ; mais jamais les femmes ne se réunirent pour soutenir un système d'atrocités. Les femmes, en Asie, victimes sacrifiées par la religion de Mahomet, averties par leur instinct du danger qui les menaçait, pouvaient poignarder le prophète, et le laissèrent vivre. Ainsi donc, à trois époques, le sexe entier parut et agit. D'abord, pour soutenir la morale douce et pure de Jésus-Christ ; peu après, pour dicter le

code plein d'honneur de la chevalerie ; enfin, pour favoriser la renaissance des lettres en Europe. Avant ce dernier temps, où leur esprit et leurs lumières leur valurent en Italie une réputation méritée, elles jouèrent en Espagne un rôle trop éclatant pour le passer sous silence. Leur influence chez les Maures est une des choses les plus remarquables dans l'histoire de ce sexe. Peut-être jamais il n'exercera sa douce puissance d'une manière plus brillante qu'à Grenade. Les femmes prouvèrent bien alors qu'elles peuvent régner sur nous, sans nous livrer à l'oubli de nos devoirs, et qu'elles savent inspirer l'héroïsme au sein même de la volupté.

Après l'invasion de l'Europe par les barbares du Nord, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains et des Grecs, et soumis depuis par les Arabes qui leur apportèrent la religion de Mahomet, l'islamisme et l'amour de la gloire, s'emparèrent de l'Espagne, sous le calife Valid I. Il fit partir d'Égypte Moussa Ben Nasar, général habile et vaillant, qui, aidé de Tarik, défit Rodrigue l'an 712, prit Tolède, et acheva en peu de temps la conquête de l'Espagne,

On ignore si les Espagnols empruntèrent leur galanterie des Maures, ou s'ils la donnèrent à ces derniers. Quoi qu'il en soit, l'aimable courtoisie des Maures de Grenade, leurs mœurs chevaleresques furent célèbres et le sont encore. Dans le même instant, dit Florian, *un Maure coupait des têtes qu'il attachait en triomphe à l'arçon de sa selle, écrivait des lettres galantes et passionnées à sa maîtresse, prodiguait pour elle ses trésors, sa vie ; et, couvert de la poussière et du sang des combats, donnait des fêtes où brillaient son goût, la magnificence, l'éclat et l'amour.*

Si les femmes étaient par les lois à peu près esclaves chez les Maures, elles devenaient des divinités pour ce peuple à la fois despote, galant et passionné. On peut citer comme exemple l'empereur Abdérame, qui fut amoureux toute sa vie d'une esclave nommée *Echéva*. Il fonda pour elle une ville, à deux lieues de Cordoue, lui donna le nom de sa maîtresse, et voulut même que la statue de la belle esclave fût placée sur la principale porte de cette ville consacrée à l'amour.

Nous ne pouvons donner le portrait d'Echéva ; mais sans doute elle était belle.

Voici la peinture qu'un historien arabe, qui vivait à Grenade, nous a laissée des femmes maures. C'est lui qui parle :

« Les Mauresques sont toutes belles ; mais cette beauté, qui frappe d'abord, reçoit ensuite son principal charme de leur grâce, de leur gentillesse. Leur taille est au-dessus de la moyenne, et mille part on n'en voit de mieux prises, de plus sveltes ; leurs longs cheveux noirs descendent jusqu'aux talons ; leurs dents blanches comme l'albâtre embellissent une bouche vermeille, qui sourit toujours d'un air caressant ; le grand usage qu'elles font des parfums les plus exquis donne à leur peau une fraîcheur, un éclat que n'ont point les autres Musulmanes. Leur démarche, leur danse, tous leurs mouvemens ont une mollesse gracieuse, une nonchalance voluptueuse, qui l'emportent encore sur tous leurs attraits. Leur conversation est vive piquante, et leur esprit, fin, pénétrant, s'exprime sans cesse par des saillies et des mots heureux. »

Par ce portrait, on conçoit tout l'empire que les femmes maures exerçaient, empire enchanteur, à qui l'on dut cette courtoisie chevaleresque et cette élégance de mœurs qui laissent dans la pensée des souvenirs si brillans.

Dans ce pays, tout semblait respirer le plaisir et l'amour. Les Maures, recherchant toujours les sensations délicieuses, et rapportant tout à leur goût dominant, se rassemblaient l'automne dans des maisons de campagne charmantes ; ils y passaient les jours et les nuits au milieu des jeux, de la musique et de la danse. Que de moyens de séduction ! que d'occasions de plaire pour les femmes ! Il est utile ici de remarquer le caractère de cette nation qu'elles dominèrent, et qui tenait à trois peuples différens.

Les Maures faisaient peu de cas de la pudeur. En général, les Orientaux sont peu sensibles à la modestie. Plus passionnés qu'amans, plus jaloux que délicats, despotes dans leurs désirs, ils ne savent attendre ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent. Les Espagnols, au contraire, portaient alors jusque dans leurs sentimens une pompe romanesque, une gravité tendre, que la chaleur du climat électrisait souvent, mais que leur caractère amoureux modérait sans cesse.

L'esprit d'indépendance, l'antique fierté arabe se remarquaient aussi dans la nation vaincue par eux.

Il résultait de ces trois caractères un ensemble que les femmes surent juger avec leur finesse ordinaire, et dont elles profitèrent pour soumettre à des lois chevaleresques ces hommes, dont le mélange de la tendresse espagnole, de l'élégance mauresque et de la fierté arabe, fit de vaillans chevaliers et de loyaux amans.

Je me garderai bien d'entrer dans de trop longs détails sur les Maures. Je croirais insulter à la cendre de Florian si je ne renvoyais pas mes lecteurs à son charmant ouvrage du siège de Grenade. Puis-je me flatter de donner une idée plus parfaite des mœurs de ce peuple, que cet écrivain aimable dont les Muses doivent long-temps porter le deuil ? Mais le portrait de la reine Isabelle, qui attaqua elle-même et prit cette ville fameuse, appartient en quelque sorte à mon ouvrage. Je vais l'emprunter de Gonzalve de Cordoue.

« Isabelle était petite, mais bien faite : ses cheveux plus que blonds, ses yeux noirs et pleins de feu, son teint un peu noir, mais olivâtre, ne l'empêchaient pas d'avoir un visage imposant et agréable. Son caractère était noble, courageux, fier, héroïque. Douée d'une constance à toute épreuve, elle savait poursuivre une entreprise, et surtout l'achever. »

Telle était cette reine célèbre par tant de qualités. Ferdinand, son époux, attaqua Grenade le 9 mai 1491, et Isabelle la prit le 2 janvier 1492. Ce siège dura neuf mois ; et sa fin marqua celle de l'empire des Maures en Espagne, qui subsista sept cent quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Moussa et de Tarik. Rien, je crois, ne caractérise plus les moyens et les ressources dont les femmes sont capables, que la conduite d'Isabelle pendant le siège de Grenade.

Cette femme de génie, connaissant l'esprit des Maures, calcula qu'il fallait dans ce siège unir la force des armes à tout l'éclat du luxe, à tout le charme de la galanterie ; frapper ce peuple mobile par des actions héroïques, et le tenter de se rendre en lui présentant à la fois les formes élégantes qui devaient le séduire, et un appareil sanglant et militaire fait pour le charmer. Ainsi, par un contraste piquant, les danses délassaient des assauts, et les tournois des combats. Cependant les Maures opposèrent une

résistance opiniâtre et vigoureuse. Enfin le feu ayant été mis une nuit aux tentes espagnoles, Isabelle, toujours ingénieuse dans ses calculs politiques, imagina de faire bâtir une ville à la place même de son camp, pour prouver aux Musulmans que jamais le siège ne serait levé.

Les Femmes associées à la Chevalerie et aux travaux guerriers.

Ce n'était pas assez pour les femmes d'avoir établi ce beau système, cette alliance brillante de gloire, d'amour et de loyauté. S'enivrant en quelque sorte elles-mêmes, de l'enthousiasme qu'elles avaient voulu répandre dans tous les esprits, elles finirent par s'associer aux travaux, aux périls qu'elles faisaient braver pour elles à tant de chevaliers. Pendant quatre cents ans, l'Europe retentit tour à tour des faits d'armes des héros et de ceux des femmes illustrées par leur bravoure et l'éclat de leurs actions militaires. Ce fut surtout aux quinzième et seizième siècles, époque de l'invasion des Turcs dans la Hongrie, les îles de l'Archipel et de la Méditerranée, qu'elles se distinguèrent le plus.

Cette horreur pour les Mahométans, pour l'esclavage auquel ils soumettaient les femmes, contribua surtout à échauffer leurs ames susceptibles de tous les genres d'élévation et de grandeur. Les idées de religion vinrent encore augmenter le zèle, héroïque qui les enflammait ; et ce fut ce mélange de pensées saintes, amoureuses et chevaleresques, qui produisit tant de femmes célèbres, tant de faits que l'histoire a conservés à la postérité.

On a remarqué que les deux sexes s'observent et s'imitent tour à tour communément, dit un auteur moderne⁴⁴ : *Ils se suivent de loin, ils s'élèvent, se corrompent, se réforment ou s'amollissent ensemble.*

On croirait en effet que, nés pour plaire, tous deux s'étudient, cherchent à se deviner, à se mériter ; mais l'imitation secrète et involontaire étant toujours la base de leurs pensées, ils s'élèvent en s'admirant, comme ils s'avilissent en se méprisant. Forcés de vivre ensemble sans pouvoir se passer l'un de l'autre, sans cesse attirés et réunis par un sentiment irrésistible, après s'être blâmés, ils s'étourdissent sur ce qui les choque, s'accoutument aux vices qui les frappent, et finissent même par aimer encore ceux auxquels leur faiblesse les associe. Mais, à l'avantage de la nature humaine, cette imitation constante a peut-être une marche plus rapide dans le bien que dans le mal, surtout en fait d'héroïsme et de grandeur d'ame. Ces idées étant d'une nature susceptible d'inspirer l'enthousiasme en enflammant, elles se communiquent et se propagent. C'est par l'explosion qu'elles entraînent, tandis que l'influence du vice est sourde et plus lente.

Les femmes, ayant long-temps excité le courage, voulurent donc aussi l'imiter à leur tour. Tant que la chevalerie ne fut qu'une image brillante de la guerre, tant que les tournois seuls occupèrent la vaillance en offrant l'illusion du danger, les femmes, satisfaites d'avoir fait de l'Europe une lice immense, où l'adresse et la courtoisie, la valeur et la force cherchaient une palme plus éclatante que durable ; les femmes, dis-je, se contentèrent d'être le but et la récompense de ces légers travaux. Leurs chiffres et leurs rubans étaient les seules choses qu'elles offrissent à leurs amans pour s'unir à leur gloire. Mais lorsque les circonstances devinrent solennelles, lorsque les grands mouvemens des États, les intérêts des nations, les ressorts puissans de la religion et de la politique, amenèrent des guerres importantes, les femmes sentirent, un besoin secret de prendre que part active à ces chocs dangereux ; l'honneur et la religion animèrent leur courage. On les vit quitter leurs paisibles asiles pour le tumulte des camps, supporter sous les tentes toutes les fatigues des armes, oublier leur faiblesse et leur timidité naturelle, sans s'écarter jamais de cette pudeur, de cette décence si naturelle à leur sexe. Bientôt la beauté vint briller au milieu du carnage : les places, les châteaux furent attaqués et défendus par des femmes.

Ouvrons l'histoire. Nous verrons la célèbre Marguerite d'Anjou⁴⁵, plus courageuse que son époux Henri VI, réparer sa faiblesse, ramener la victoire sous ses drapeaux, le remettre deux fois en liberté, ne céder aux rebelles, ainsi qu'au malheur, qu'après avoir livré douze batailles, où son génie, sa bravoure et ses talents jetèrent un éclat dont on se souvient encore. Jeanne Monfort dispute elle-même, les armes à la main, son duché de Bretagne. Les femmes de l'île de Chypre s'arrachent aux fers des Musulmans, en enflammant les poudres amoncelées en magasin, et, profitant de la terreur produite par l'explosion, échappent à leur tyran. Combien d'autres exemples pourraient être rapportés !

Arrêtons-nous un moment. et réfléchissons sur cette conduite des femmes à l'époque que nous venons de citer. Qui pouvait donc inspirer à ce sexe cette ardeur guerrière, ce besoin de vaincre et de résister à l'oppression, cette résolution qui lui faisait affronter les périls et la mort ? Faiblesse naturelle, éducation, tout servait d'excuse et de prétexte à sa timidité ; tout devait l'éloigner de cette fermeté noble sans laquelle un homme est méprisable, et qui, chez une femme, cause toujours tant de surprise et d'admiration. Tout faisait aux hommes une nécessité de vaincre, tandis que les femmes, toujours en tutelle, se livrant aux chances de la guerre, défendaient, attaquaient les trônes qu'elles partageaient à peine, et même, en revenant des combats couronnées de lauriers, n'apportaient en triomphe tant d'esclaves que pour le redevenir elles-mêmes. Si, dans chaque pays, on examine avec impartialité la conduite des femmes, on se convaincra que, sans avoir été chargées d'aucun emploi, d'aucune affaire, elles ont cependant rendu d'aussi grands services que les hommes. C'est surtout dans les occasions essentielles qu'on les retrouve et qu'elles se distinguent. Les grandes circonstances seules peuvent les arracher des frivolités auxquelles nous les condamnons, les fixer à un objet, à une pensée ; ce qui semble difficile à obtenir d'elles. L'attention suivie est nécessaire à tout : elle rapproche, pour ainsi dire, les idées de l'esprit ; elle les éclaire en les mettant à sa portée. Mais, chez les femmes, les idées s'offrent tout, à-coup d'elles mêmes, s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion. La nature paraît raisonner pour elles et leur en épargner tous les frais.

Elles sentirent promptement qu'en s'offrant pour partager le danger des hommes qui leur étaient chers, elles trouveraient à la fois un titre à l'estime, une jouissance pour leur cœur, et un gage de plus pour leurs sentimens. Voilà ce qui les détermina sans doute à joindre l'éclat des armes à tout l'attrait de la grâce et de la beauté. Nées pour les hommages, et s'en faisant un premier besoin, elles prennent tous les moyens de les obtenir, et, marchant toujours avec leur siècle, ne voyant rien d'impossible pour en saisir l'esprit, se parent à nos yeux des palmes les plus inattendues. Quatre siècles s'écoulèrent donc, pendant lesquels l'Europe retentit des succès d'un sexe qui tour à tour savait acquérir de la gloire et inspirer le courage et l'amour. Quel moment pour les femmes, que celui où la seule volonté d'une d'elles, le seul espoir d'en être regardé, rendait un homme presque invincible, lui faisait hasarder les entreprises les plus téméraires, où l'amour plaçait dans ses mains la lyre ou la lance, exerçait à la fois ses talens et son courage, étendait son génie, et le rendait digne enfin de lauriers d'autant plus flatteurs, que la propre main de sa maîtresse venait elle-même de les mériter et de les cueillir !

Des Femmes livrées aux Sciences.

Aux idées de chevalerie, de combats et de vaillance, succédèrent, en Europe, des goûts plus tranquilles. On se livra aux sciences, mais surtout aux lettres. Une impulsion générale entraînait tout le monde du côté des langues : on pouvait passer tout-à-coup d'une vie ignorante et guerrière à une méditation scientifique ; on voulut savoir ce que les anciens pensaient, avant de réfléchir soi-même. C'était la marche naturelle des idées. Les langues étant répandues, la philosophie ancienne reprit faveur, mais selon les caractères et la trempe des esprits. Aristote et Platon tirent plus ou moins de prophètes ; l'aristotélisme occupa les universités et les cloîtres ; le

platonisme enchantait les poètes, les amans, les philosophes et les femmes. Elles avaient été les émules des hommes en courage dans le beau temps de la chevalerie, elles ne voulurent pas leur céder en fait de science ; partout elles s'instruisirent.

Les femmes ne se bornèrent pas à l'étude aride des langues et d'une abstraite théologie, moins satisfaisante pour leur imagination, que la poésie qui la sert et la suit, en occupant l'esprit par des tableaux, et l'âme par des sentimens. Elles y réussirent, et ce qui d'abord ne fut qu'un but d'amusement, devint pour elles une source de gloire et de succès.

Mais il fallait de plus grands triomphes à leur amour-propre. A leurs yeux, les talens ne sont précieux que par les hommages qu'ils leur rapportent. Autrefois les chevaliers combattaient et mouraient pour elles. Cette tendre frénésie s'étant calmée, elles voulurent être chantées par les poètes ; elles voulurent qu'ils oubliassent jusqu'à leur propre gloire pour célébrer la leur ; que tous les ouvrages eussent les femmes pour objet, et qu'en vers et en prose, toute l'Europe retentît des louanges d'un sexe (lui se nourrit d'encens. Leur volonté fut un ordre, et bientôt la galanterie se répandit dans les lettres comme elle s'était mêlée à l'éclat des armes.

Boccace fut le premier qui, dans un ouvrage latin *des Femmes illustres*, donna l'exemple de cette tendre adulation. Tandis que les hommes se livraient encore à l'intrigue et à la guerre, les femmes brillaient dans les exercices de l'esprit. Les cours de Parme, de Naples, de Florence, de Mantoue, de Milan, étaient des écoles de grâce, d'instruction et de goût. Plaire, aimer, écrire, attendre et recevoir les hommages, voilà quel était l'emploi de la vie des femmes.

Enfin, dans le seizième siècle, s'éleva la fameuse question *de l'égalité*, ou *de la prééminence des deux sexes*. On ne peut douter qu'elle ne fût secrètement proposée par des femmes. Leur continuel désir de dominer se fit voir alors dans toute son étendue. Peut-être même cette époque, en apparence peu importante, offre-t-elle à l'observateur le véritable secret de leur caractère. Si elles consentent à fléchir sous notre domination, c'est en dépit d'elles-mêmes. Patientes par nature et par l'éducation qu'elles reçoivent, elles sont asservies, mais point soumises ; et, quelque occasion

qui se soit présentée de prendre la première place, elles l'ont saisie, sans la plus légère crainte de mal tenir les rênes dont elles s'emparaient pour exercer la puissance, ou de mal exécuter les choses qu'elles tentaient pour acquérir la célébrité.

Que ce sentiment intérieur vienne d'une véritable conscience de leurs moyens ou d'un écart de leur amour-propre, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider.

On prit parti pour et contre dans la grande querelle qui s'établit à ce sujet. Corneille Agrippa, né à Cologne en 1486, fut le chef de la conjuration. qui se fit alors en faveur des femmes. Cet homme fut célèbre à d'autres titres : point d'état qu'il n'ait rempli, point de pays qu'il n'ait parcouru. En 1509 il publia son *Traité de l'Excellence des Femmes, et de leur prééminence sur les hommes*. Peut-être voulait-il plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernait alors les Pays-Bas. Mais enfin il démontre la supériorité des femmes en quarante chapitres, et appuie son système de preuves physiques, théologiques, historiques et morales.

Les Femmes dans l'état de mère.

On ne peut nier que le vœu de la nature, en créant les femmes, n'ait été de les consacrer principalement à l'emploi de mères. Toutes leurs qualités semblent annoncer cette sainte destination, et peu de leurs imperfections empêcher qu'elle ne s'accomplisse. Remarquons, en effet, que ces torts d'irréflexion, de légèreté, de frivolité, de manque de suite dans leurs idées, disparaissent dès qu'il s'agit de leurs enfans. Il est peu de femmes qui, devenant mères, ne perdent quelques défauts et n'acquièrent quelques vertus. Le changement qui se fait dans le cœur et la tête d'une jeune femme, en ce moment, est une des choses les plus intéressantes à observer. Est-elle

coquette, sensible, entraînée par les passions ; tranchons le mot, a-t-elle eu même une faiblesse : l'instant où son enfant fait entendre ses premiers cris semble toucher en elle une corde nouvelle qui rend les autres plus sourdes et moins puissantes ; qui, par une vibration douce et prolongée, répand un charme subit dans toutes les parties de son être. La moins pure alors est plus mère que maîtresse, et si l'époux et l'amant arrivent à la fois, le premier regard se porte sur le père ; l'amour ne peut l'obtenir, et s'étonne de voir son ascendant suspendu⁴⁶.

Des femmes sous le rapport de l'Amour.

Le besoin de vivre hors de soi-même est une des dispositions les plus communes à tout ce qui existe. Peu de choses, peu de passions même ont le pouvoir de nous attirer assez fortement pour nous faire sortir de notre être ; l'amour seul nous place entièrement hors de nos propres limites ; nous lui devons le bonheur d'une vie nouvelle. L'ambition, l'amour de la gloire vous entraînent, vous enivrent, mais vous vous retrouvez toujours en elles, vous êtes toujours votre propre but ; votre triomphe vous transporte, mais vous laissez en vous-même. L'amant, au contraire, cesse d'être lui. Son âme tout entière a passé dans une autre ; et l'instant où il se retrouve en lui-même est l'instant où il n'aime plus.

Malheureusement, l'amour n'est qu'une situation de l'âme, il ne peut en être un état habituel : c'est un point inflammable qui s'allume en elle, et qui la consume rapidement. L'amour est l'agitation de la vie, l'amitié en est le repos. Point d'amitié qui naisse en un jour. Il est des passions violentes qu'un moment peut produire. L'amitié, calme et réfléchie, a le droit de

choisir ; l'amour, au contraire, toujours entraîné, se soumet sans réflexion, s'offre, se donne. Il n'a pas encore examiné les chaînes qu'il demandé, et les porte déjà... A cet oubli total de tout calcul personnel, à cet entier abandon, véritable perfection du sentiment, qui ne reconnaît pas plutôt le cœur d'une femme que celui d'un homme trop occupé du soin de l'attaque, de la crainte de la défense, pour n'être pas distrait de sa passion par l'art même qu'il emploie, et qui assure son succès ? Quand nous calculons, les femmes sentent, quand nous les étudions, elles s'abandonnent. Attendre les grandes agitations des passions ou les ressentir, voilà ce qui partage leur existence. Examinons l'amour, son délire, ses égarements, ses excès, sa tendresse, son dévouement, les choses opposées qu'il inspire ; rapprochons ces effets du cœur des femmes, telles que la nature les a créées, et non telles que les distractions du monde nous les offrent souvent, et nous conclurons que l'amour est fait pour elles, et qu'elles sont faites pour l'amour.

Des Femmes sous le rapport des Lettres.

Je crois avoir déjà dit que leur génie n'était créateur que dans les nuances. Leur esprit, plus fin que profond, analyse, définit avec plus de grâce que de justesse, avec plus de charme que de logique. On n'a point vu de femmes concevoir un beau plan de tragédie ; mais si l'art de Corneille, de Racine et de Voltaire demande une force dont les femmes sont peut-être incapables, jamais, dans le style épistolaire, aucun auteur ancien ou moderne n'atteignit ou n'atteindra le style enchanteur de madame de Sévigné. Certaine classe de romans semble aussi leur appartenir. Sans doute Florian, dans sa Galatée, a un mérite rare qui lui est propre ; mais ce n'est

pas là le style de madame Riccoboni. Ce n'est pas là ce charme particulier, cette grâce de naturel que l'esprit le plus brillant ne peut obtenir, au point que, si l'on eût demandé des leçons de son art à cette femme aimable, probablement elle n'aurait pu en donner. On peut dire qu'elle-même n'était pas dans le secret de son style.

Ainsi donc, en littérature même, les attributions de chaque sexe sont marquées par la nature. Toutes les fortes idées sont refusées, aux femmes ; elles pensant, et rarement elles peuvent méditer elles perfectionnent ; elles saisissent plus vivement que nous tous les rapports superficiels, qu'elles présentent avec une grâce qui leur appartient. Comme en amour elles sentent mieux que nous, elles en parlent avec plus de finesse. Supposons qu'une femme eût conçu le plan du roman de Rousseau, aile eût peut-être écrit quelques pages de la Nouvelle Héloïse ; mais aurait-elle atteint l'éloquence sublime et continuelle de cet ouvrage ? Non. En un mot, une femme pouvait mourir comme Julie, mais non pas écrire la lettre qui peint ses derniers momens⁴⁷. Ce qui manque essentiellement aux femmes, c'est la réflexion⁴⁸. La mobilité de leur esprit les porte à changer de pensée, les empêche non-seulement d'approfondir, mais même de créer de ces idées nouvelles qui, dans la tête des hommes, naissent de celles déjà conçues, et même la facilité rapide avec laquelle elles saisissent tous les détails aimables qui leur plaisent, leur fait abandonner les fictions que nous aurons recueillies après elles. Je crois voir des abeilles voler sur une fleur, en enlever les sucres qui leur suffisent, et bientôt, s'envolant toutes fières de leur légère conquête, livrer la fleur à l'amant aimé qui en formera la couronne de sa maîtresse.

Il me resterait à parler de la bienfaisance, de la pitié, à rechercher qui de nous ou des femmes éprouve, exerce le mieux ces deux sentimens. Mais cette question ne peut pas en être une. Les femmes, ressentant plus vivement et plus promptement les douleurs dont elles sont témoins, doivent les plaindre davantage. Nous avons de l'humanité ; plus tendres, elles ont de la pitié. La moindre plainte déchire leur oreille ; une blessure légère offense leurs regards. Il semble que leur mission sur la terre soit d'apaiser, de secourir. Entraînées vers les malheureux, quand nous ne sommes

qu'émus par leurs cris, elles les ont déjà soulagés que nous hésitons encore à voler à leur secours.

Sur quelques Lois relatives aux Femmes en Angleterre.

Il n'y a nulle comparaison du sort apparent des femmes en France, en Italie et en Angleterre. Au premier coup-d'œil, on croit qu'il vaut mieux naître française ; cependant les lois anglaises, sous plusieurs rapports, semblent être plus justes envers elles.

Les privilèges des femmes en Angleterre sont plus conformes à la justice, à l'humanité, que s'ils étaient dus à la galanterie.

En France, en Italie, on a beaucoup plus de coquetterie pour elles et moins de véritable bienveillance. On cherche à leur plaire, à les séduire ; mais toutes les lois pèsent sur elles.

En apparence, dans quelques pays de l'Europe, les lois, ou pour mieux dire les usages, semblent plus favorables aux femmes qu'en Angleterre.

En Prusse, par exemple, les lois faites par le grand Frédéric pour les mariages, pour la liberté individuelle des femmes, paraissent de ce nombre.

En Espagne, elles accordent encore plus de privilèges à ce sexe ; mais ce ne sont que des institutions partielles et presque individuelles.

En Angleterre seulement, le code entier des lois sur les femmes s'occupe avec sagesse du destin des femmes sans distinction, et cette nation estimable prouve, sous ce rapport comme dans tout, que la justice et la raison sont toujours les guides de leurs décisions.

En France, la loi salique exclut les femmes du trône.

En Angleterre, une femme peut être le premier personnage de l'État. Elle succède à la couronne, et peut se marier sans rien perdre de son autorité. Son mari n'est que son premier sujet. Quand ; au contraire, un roi se marie,

sa femme est dispensée de la loi qui prive son sexe marié de posséder des propriétés ou possessions personnelles. On lui accorde une cour, une maison particulière de celle de son mari. La reine peut suivre un procès en son nom, et indépendamment de son mari. Elle peut tester. Aucun tribunal ne peut la condamner à une amende. Une reine douairière garde tous les droits dont elle jouissait avant la mort de son mari ; elle peut épouser le dernier de ses sujets sans perdre son rang ni son titre.

Mais, pour ne pas exposer ainsi sa dignité, elle ne peut contracter cet engagement que du consentement du roi régnant.

Les femmes des pairs, celles qui possèdent particulièrement une pairie, ne peuvent être jugées que par la cour des pairs. Une femme titrée qui épouse un simple particulier, ne perd point son titre et le transmet à ses enfans. Une particulière qui épouse un pair est anoblie. Elle perd son titre si, après la mort de son mari ; elle épouse un simple particulier.

Les lois sont toutes dirigées pour protéger la faiblesse. Si un homme, par surprise ou par force, oblige une femme de l'épouser, il est condamné à deux ans de prison et à une amende arbitrée par le roi. Celui qui épouse une héritière, après l'avoir enlevée, est jugé coupable de félonie.

Jamais une femme mariée ne peut être contrainte à payer les dettes qu'elle a contractées sans l'aveu de son mari. On dit même que les dettes qu'elle a contractées, étant fille, tombent à la charge du mari ; ce qui me paraît peu probable. Si une femme quitte son mari sans son consentement, il n'est point obligé de payer ses dettes ni de lui faire une pension ; mais s'il la reçoit, de ce moment il se charge de tout. Si une femme est maltraitée par son mari, elle le prouve ; elle s'éloigne ; il est chargé de sa subsistance et non des dettes qu'elle peut faire. Un mari maltraitant sa femme, veut-il la dérober à tous les yeux, la famille de la femme s'assemble, présente une requête au banc du roi, qui force l'époux de représenter la femme. Si elle demande la séparation, il ne peut la refuser.... Si une femme, accompagnée de son mari, commet le crime de félonie, le mari reste seul chargé du crime. La loi suppose toujours, dans ce cas, l'impulsion du mari.

Si une femme cache son mari poursuivi pour un crime, on ne considère que le mouvement de la nature, et jamais la loi ne punit un sentiment.

Quoique la loi donne en propriété au mari les bijoux de sa femme, il ne peut, par testament, disposer de ceux qu'elle a l'habitude de porter.

Une femme, en se mariant, peut faire rédiger l'acte de manière à se réserver le droit de régir sa fortune particulière. Lorsqu'un mari meurt, sa femme a toujours droit à une dot qui assure son aisance.

L'origine des dots, en Angleterre, n'est pas bien connue. Quelques auteurs ont cru que cet usage avait été introduit par les princes danois, et en Danemark, par Swein, le père du grand Canut, qui fit présent aux femmes de ce privilège, pour : cs remercier de la noblesse avec laquelle les Danoises sacrifièrent leurs bijoux pour racheter ce prince lorsqu'il était prisonnier chez les Vandales.

Croyons plutôt que les Anglais établirent cette loi nécessaire par justice, et non par imitation. Une veuve, en Angleterre, a droit à son douaire, même en contractant un second mariage, si elle a vécu avec son mari jusqu'au jour de son décès ; mais le divorce anéantit tous ses droits.

Il semble que, du temps de Guillaume-le-Conquérant, une femme qui se mariait avant l'année expirée, perdait son douaire. Cette loi n'est plus en vigueur ; mais l'opinion la diffame.

Il est à remarquer qu'en Angleterre, où les femmes peuvent régner, où les soins habituels de l'intérieur du ménage leur sont abandonnés, elles ne peuvent posséder aucun emploi, aucune charge qui les conduisent à la considération. A peine les Anglais permettent-ils qu'elles partagent les soins de leur commerce, et qu'elles se mêlent à leurs occupations ; ils ne mettent aucun emploi public Auquel l'intelligence d'une femme puisse s'élever, entre l'administration d'un royaume et les soins communs d'un ménage. Les femmes ne succèdent jamais aux propriétés territoriales qu'au défaut d'enfans mâles. Le père meurt-il sans testament, elles ne partagent que le mobilier avec leurs frères.

Récapitulons les variations de la condition des femmes dans l'ordre social depuis les patriarches jusqu'à nos jours. Les ouvrages des différens écrivains sur ce point sont une boussole à consulter.

Salomon fut, dans ses écrits, un des premiers et des plus grands détracteurs d'un sexe qu'il adorait, et qu'il se plut à corrompre. Dans un

temps antérieur à celui d'Israël, on trouve, dans les livres sacrés des Indiens, une foule de satires grossières contre les femmes.

En un mot, pendant près de trois mille ans, les femmes, dont la faiblesse devait appeler l'indulgence, furent en butte aux satires et aux mépris des hommes, qui ne sortaient de leurs bras que pour les calomnier. Enfin, la chevalerie arriva, et les fit jouir d'un sort plus doux. Malheureusement l'ignorance se joignant à la *galanterie*, on vit éclore peu de productions littéraires ; mais les premières lueurs de l'instruction éclairèrent les hommes sur leurs injustices envers les femmes.

Les Bardes⁴⁹ joignirent leurs éloges à ceux des héros et des dieux ; ils chantèrent les extases de l'amour ; ils portèrent même ses louanges jusqu'à l'exagération. Boccace, Pétrarque et d'autres s'exercèrent dans ce genre.

Les troubadours se répandirent partout pour chanter la beauté ; les poètes, les écrivains de tous les genres les imitèrent. Cette manie fut générale.

Tout ce qui tourne en abus ne dure guère, et l'exagération en tout ramène au point d'où l'on est parti.

Rien ne prouve plus l'infériorité de l'homme que ce cercle continu dont ses pensées ne sortent point.

Après avoir poussé l'admiration pour les femmes, au point d'en faire des êtres célestes, tout-à-coup les idées changèrent. L'époque du règne de Charles II, en Angleterre, est remarquable à ce sujet. La corruption de la cour fut poussée à tel point, que les hommes ne tardèrent pas à déprécier un sexe qu'ils s'étaient plu à démoraliser. La mode de célébrer les femmes fit place à celle de les accabler d'épigrammes dans des écrits pleins de fiel. Le comte de Rochester en donna l'exemple ; il fut bientôt suivi par Pope, Swift, Young et mille autres écrivains trop obscurs pour être cités. Ils voulaient, disent-ils, corriger les femmes ; mais on ne les corrige point en blessant leur amour propre. On le dirige vers le bien par une louange adroite, plutôt qu'on ne l'éloigne du mal par des invectives.

Cette ridicule incertitude de l'opinion des hommes sur le compte des femmes doit consoler ce sexe de leur injustice également prouvée par leurs louanges et leurs satires.

Depuis l'époque que je citais tout à l'heure, jusqu'à nos jours, les femmes ont encore éprouvé beaucoup de changemens, et dans leur sort, et dans les nuances des hommages qu'elles ont droit d'attendre de nous. En ce moment, on pourrait dire qu'elles seraient presque oubliées, si elles ne forçaient pas notre admiration par leur mérite personnel et les talens qui les distinguent. Après être tombés dans deux différens genres d'exagération, revenus au vrai, peut-être arriverons-nous à l'époque où *l'égalité des deux sexes* sera rétablie, où l'on cessera de juger les femmes ensemble, mais individuellement. Est-il bien prouvé que, si les deux sexes étaient soumis à cet égal examen, nous aurions un grand avantage sur les femmes ? Il serait au moins hasardeux de le décider. Peut-être est-il temps que la force ait moins de poids dans la balance. Pourquoi a-t-on parlé sans cesse *de l'opinion des hommes sur les femmes*, et ne parlerait-on pas enfin *de l'opinion des femmes sur nous* ? Où sont nos droits pour les juger, et ne pas l'être ? Pourquoi, par leur état civil, sont-elles non-seulement dépendantes, mais en quelque sorte esclaves ? Elles sont les plus faibles ; les lois devaient donc encore plus les protéger, au lieu de peser sur elles d'une manière qui révolte et la justice et la raison.

Quant à moi, sans me permettre de décider la question, je pense qu'on doit leur reconnaître les mêmes droits. Honneur, raison, esprit, courage, dévouement, patience infatigable, tout est en elles comme en nous. Leur degré d'importance est égal au nôtre dans le contrat qui nous unit.

Revenons donc enfin de nos erreurs envers elles. Qui sont ces êtres que nous opprimons ? Leur sein nous porte et nous nourrit ; leurs mains dirigent nos premiers pas, leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots ; elles essuient nos premières larmes, nous leur devons nos premiers plaisirs. L'homme semble confié par la nature à leurs soins éternels, le berceau de son enfance n'est protégé que par elles, et souvent leur pitié bienfaisante enferme encore ses restes dans le tombeau.

Les Femmes sous le règne de Louis

XIV.

Le vicomte de Ségur, après avoir tracé une esquisse du siècle de Louis XIV, ajoute :

S'il appartenait aux femmes de créer des choses nouvelles, ç'aurait été sans doute à cette époque où tout venait tenter leur émulation. Elles ne sont nées que pour perfectionner, pour découvrir, dans les choses déjà conçues, des finesses, des nuances, que nous ne pouvons sans doute apercevoir. De-là, le charme de leurs écrits en certains genres, où leur ambition doit s'arrêter. De-là, leur avantage sur nous dans le style épistolaire, dans une classe de romans qui demandent plus de grâce, d'esprit et de finesse, que de force d'invention, tels que ceux de l'inimitable Riccoboni. Mais, chose extraordinaire ! elles n'ont pas toujours un goût bien sûr ; ce qui pourrait faire croire que ce mérite tient plus à la science des principes, à la profonde méditation que nous enseignent l'art de les appliquer, qu'à un don naturel, à un heureux instinct, seuls guides habituels des femmes, mais trop incertains pour ne pas les égarer quelquefois. Combien aussi leur talent inné de saisir les nuances, les rapports, les filiations secrètes de nos pensées, de nos goûts, de nos faiblesses, leur donne-t-il de supériorité sur nous ! Nous ne régnons que par la force ; elles gouvernent par l'effet de leur art et de leur persévérance. Nous ne cessons de les observer sans les bien connaître ; elles nous connaissent sans nous observer. Peut-être cette différence ne tient-elle qu'à celle de l'esclave au maître. Rarement celui qui tient la chaîne connaît-il bien son captif : au contraire celui-ci étudie constamment son gardien, et c'est de son instinct que naissent les lumières. Aussi voyons-nous les femmes nous deviner au premier coup-d'œil. De-là, leur crédit en particulier, et leur influence en général.

Les Femmes sous le règne de Louis

XV.

Sous le règne de Louis XV, un des plus calmes de la monarchie, les femmes, effacées et confondues par la nullité des événemens, aimèrent, furent aimées parce que tel est toujours le sort des deux sexes ; mais elles n'eurent aucune occasion d'éclat. Une société plongée dans la mollesse, l'opulence et la corruption ; une cour où toutes les petites intrigues n'avaient pour but que quelques places peu importantes à obtenir ou à conserver ; un pouvoir aussi peu respecté que peu disputé ; une religion perdant son crédit par la conduite de quelques-uns de ses ministres ; les lettres tombant en décadence ; une galanterie dégénérée, qui avait amené l'insouciance de plaire, au point de faire tomber la fatuité par le peu de cas que l'on faisait des femmes ; en un mot, un repos, une stagnation générale qui, grâce à la facilité des jouissances, remplaçait le bonheur par l'ennui, les désirs par la satiété : telle était la situation des esprits ; et l'on conviendra que, dans cet état de choses, les femmes, n'ayant rien à acquérir, rien à perdre, n'étant contentes ni mécontentes de leur sort, devaient renoncer, par le fait, à des succès autres que les hommages passagers offerts à leur jeunesse, à leur beauté, et peut-être moins à l'honneur d'une victoire difficile et rare, qu'à la certitude d'un succès trop rapide pour être apprécié.

La société était alors partagée en trois classes : jeunes femmes ; femmes d'un âge mur, recherchant déjà la considération ; femmes âgées recevant les égards, les respects, soutenant les principes établis, étant en quelque sorte les arbitres du goût, du ton et de l'usage.

Un jeune homme, entrant dans le monde, y faisait ce que l'on appelait un début. Il fallait réussir ou tomber, c'est-à-dire plaire ou déplaire à ces trois classes de femmes qui décidaient sa réputation. Ce début était d'autant plus important, qu'il s'agissait, pour le jeune homme, de la faveur à la cour qui lui donnait des places et des grades ; de ce que l'on appelait l'existence, qui lui valait une suite de jouissances de tous genres, dans la société des princes, des dames et des grands seigneurs, et presque toujours un mariage excellent, tant pour la fortune que pour la naissance. On sent de quel intérêt était ce début, combien il était indispensable de plaire. Aussi les éducations tournaient-elles presque toujours vers cet objet. Un gouverneur, sous les yeux des pareus, donnait à son élève peu d'instruction à la vérité, mais une teinte générale de tout. On cultivait avec soin les arts d'agrément : le père indiquait et suivait la direction de ce travail ; mais la mère, la mère seule pouvait porter son fils à ce dernier degré de politesse, de grâce et d'amabilité, qui finissait son éducation. Outre sa tendresse naturelle, son amour-propre se trouvait tellement de la partie, que l'on peut juger du soin, de la recherche qu'elle mettait à donner à ses enfans, à l'instant de leur entrée dans le monde, tout le charme qu'elle pouvait ou développer en eux, ou leur communiquer. De-là venaient cette politesse si rare, ce goût exquis, cette mesure dans les discours, dans les plaisanteries, cette grâce de maintien, en un mot, cet ensemble qui classait ce que l'on appelait la bonne compagnie, et qui distinguait toujours la société française, même chez les étrangers. Un jeune homme avait-il manqué dans sa jeunesse à une attention pour une femme, à un égard pour un homme plus âgé que lui, à une déférence pour la vieillesse, que la mère du jeune étourdi en était instruite le soir même par ses amis, et le lendemain il était sûr d'une leçon ou d'une réprimande. La société, répartie en mille cercles différens, se tenait sous tous ses rapports, sans se voir habituellement. La politesse, le goût, le ton, étaient une espèce de dépôt que chacun gardait avec soin, comme s'il n'eût été confié qu'à lui. Les femmes surtout étaient les premiers soutiens de ces bases de l'agrément de la société ; c'est à la politesse qu'elles mettaient le plus d'importance. Elles avaient raison. Cette qualité est la première expression du respect qu'on leur doit ; elle est, déplus, si précieuse dans le

commerce de la vie, que l'on a vu des gens se passer d'esprit en sachant mêler la politesse avec des manières nobles et élégantes.

Sous Louis XV tout parut *s'amoindrir*. Sous Louis XVI les choses allèrent en décroissant.

Les actions, la conduite, les écrits des femmes suivent nécessairement la teinte de leur siècle : on les vit héroïques dans les temps de la chevalerie mais on n'a presque plus à peindre que des petites maîtresses chez nos modernes⁵⁰.

Quand les tableaux se rapetissent, ce sont les modèles qu'il faut en accuser, et non le pinceau, qui doit être fidèle.

Les Femmes, leur influence sur les mœurs, sous le règne de Louis

Dans un État monarchique, le caractère et le goût du souverain influent toujours sur les mœurs du peuple qu'il gouverne.

En France, le besoin d'imitation est tel, que, lorsque la cour cessa de dicter les usages et les modes à la capitale qui les rendait aux provinces, la nation alla les chercher chez les étrangers. Ce fut vers la fin du règne de Louis XV, au commencement de celui de Louis XVI, que l'*anglomanie* s'établit en France. Le vieux roi ne voulait plus que le repos, et son jeune successeur cherchait moins à vivre en roi qui dirige tout, qu'en chef de famille modeste et simple. Qu'on ne regarde point cette remarque sur l'*anglomanie* comme une observation puérile. Chez les Français principalement, où tout semble fait pour occuper plus les yeux que la pensée, les formes, les habillemens, les habitudes influent plus qu'autre part sur les mœurs ; et, dans un pays où tout est prestige, l'éclat est une source de respect, et l'étiquette, la sauve-garde de la puissance.

Éclat, prestige, étiquette, tout se détruisit sous Louis XVI. Il en résulta des maux incalculables. Les femmes y concoururent. Par une contradiction frappante, le roi le moins galant leur livra la France : c'est ce que je vais essayer de développer.

Effet des mœurs sur les événements politiques et l'altération du pouvoir.

Louis XVI, brusque et franc par nature, respectant les femmes et n'en aimant qu'une, s'occupait peu du soin de leur plaire. S'il eût régné dans un siècle moins corrompu, Louis XVI aurait servi d'exemple, il eût encouragé les bonnes mœurs. Nos bons aïeux l'auraient apprécié, admiré, sans doute imité. Mais, arrivé sur le trône au moment d'une dissolution générale, il ne pouvait pas plus ramener les vertus par sa morale personnelle, que faire renaître la galanterie par son goût et son extérieur qui semblait l'en éloigner.

Révolté des tableaux qu'il voyait, son mécontentement devint une sorte de misanthropie. Il essaya et désespéra promptement de ramener les mœurs qu'il chérissait, et la dignité du trône qu'il regrettait secrètement. Fatigué d'une lutte inutile, il souffrit que l'étiquette, pour laquelle il avait manifesté son goût dans les premiers jours de son règne, s'altérât. Le mépris qu'on en fit accrédita les usages familiers que l'on mettait à la mode. Les femmes même le soutinrent, sans se douter du tort qu'elles se faisaient. Les choses en vinrent au point que les courtisans, presque honteux des décorations qu'ils avaient obtenues et tant désirées, daignèrent à peine les porter. Ils affectaient même d'en diminuer l'apparence. Les plus grands seigneurs s'habillèrent comme leurs valets : au spectacle, dans les lieux d'assemblée, on ne parut plus qu'en bottes, en frac ; le peu de formes dans les manières

suivit l'indécence de l'habillement ; en cessant de respecter le public, on oublia toutes nuances en société. Déjà l'on sa luait une femme avec légèreté, les hommes se tutoyaient devant elle : à peine lui laissait-on le pas. Sous Louis XV on était aussi corrompu ; mais au moins avait-on quelque idée de déférence pour l'âge et le sexe. Sous Louis XVI on fut aussi vicieux, et il ne resta qu'à peine le souvenir de la politesse. Cet état de choses était un des plus contraires à l'existence des femmes. Quelques-unes d'elles, à la ville, à la cour, voulurent, par leur âge, leur considération, opposer une digue à cette révolution dans les mœurs... On les laissa parler. Les jeunes, plus par instinct que par une véritable élévation, sentirent qu'en effet leur rôle dans la société devenait peu flatteur ; mais la mode les entraînait, et telle est quelquefois la décadence des mœurs que l'on aime mieux être dégradé que ridicule.

Influence des Femmes sur l'opinion.

Un écrivain a dit assez durement : « Adressez-vous aux femmes pour répondre des idées nouvelles ; elles reçoivent aisément les opinions, car elles sont ignorantes ; elles les répandent facilement car elles sont légères ; elles les soutiennent long-temps, car elles sont têtues. »

On doit remarquer, en effet, qu'en France surtout, elles exercent une influence assez habituelle sur nos opinions.

Arbitres de la mode et de toutes les nouveautés frivoles ou importantes, maîtresses de l'opinion des salons où elles règnent, où l'on veut leur plaire, elles doivent d'autant plus influencer sur notre conduite, qu'un Français est homme du monde avant tout ; qu'il vit plus dans la société que dans son cabinet ; que, dans les salons, on décide de sa réputation, de ses succès ; que, l'amour et le plaisir l'y appelant sans cesse, il doit être esclave des

brillantes souveraines qui y dictent des lois. Non-seulement la foule commune des hommes ressent cette domination ; mais, de tout temps, presque tous les gens en place ont eu de la peine à s'y soustraire.

Réflexion sur le courage des Femmes.

Essayons de retrouver dans le caractère des femmes les sources et les causes réelles de ce courage si peu compatible en apparence avec leur faiblesse, leur éducation et la timidité qui leur est propre.

J'ai dit que leurs qualités étaient souvent en repos, et leurs agrémens presque toujours en action : la raison est innée en elles, tandis que le besoin d'estime ne paraît être dans leur ame qu'un fruit de l'éducation ; mais il existe de plus, dans ce sexe, un sentiment secret de grandeur d'ame qui, sans donner habituellement des symptômes de sa présence, semble être une flamme précieuse et toujours entretenue jusqu'au moment d'une explosion subite et imposante. Aussi plusieurs femmes qui paraissent légères, insouciantes, portent en elles, comme d'autres, et sans le savoir, ce foyer ardent qu'une grande occasion allume. Dès lors un sentiment inconnu les enlève à des volontés frivoles, et les attache à leurs devoirs trop négligés dans des temps paisibles⁵¹ ; mais il faut, pour ce changement, que leurs malheurs soient à leur dernier période, que les périls de ce qu'elles aiment soient extrêmes, pressans ; car, toujours fortement émues par le présent, elles semblent se jouer de l'avenir.

Voilà, je crois, la véritable raison de leur conduite sublime dans la révolution. Ce changement subit, qui se fait en elles au milieu des périls, n'est jamais le fruit de la réflexion ; c'est toujours l'effet du sentiment. L'affreuse subversion dont nous avons été témoins, ayant atteint tous les sentimens de mère, d'épouse, de fille, de sœur, d'amie, une femme a pu

ressentir à la fois toutes les flammes qui, jusque-là, ne brûlaient que tour à tour dans son cœur, et que la même étincelle vint alors allumer au même moment. Que l'on essaie de se peindre à quels mouvemens ce volcan intérieur a pu porter des êtres naturellement irritables, et l'on retrouvera les causes des exemples de courage que les femmes nous ont donnés dans toutes nos convulsions révolutionnaires.

Sur quelque classe que l'on jette les yeux, on ne voit chez les femmes, aux momens les plus cruels de la révolution, que sensibilité, présence d'esprit, humanité, courage d'action, lorsque les hommes n'ont presque tous montré que celui de la résignation. Remarquons encore, à la gloire des femmes, que, lorsqu'il s'agissait de sauver quelqu'un, elles oubliaient leurs opinions, leurs passions les plus ardentes. Sorties de leur sexe par l'exagération des hommes qui les guidaient, pour peu qu'elles eussent reçu d'éducation, on était presque sûr de les ramener, de les toucher, en leur proposant un trait d'humanité.

Conduite des Femmes au commencement de la Révolution.

Le plus beau pays de la terre par son site, le plus brillant par ses ressources, par les productions de l'art et de la nature, le plus calme et le plus attrayant par ses mœurs, se couvre tout-à coup d'un voile sombre et sinistre : une subversion immense se prépare. Au même instant, tout semble avoir besoin de changer et de forme et de place par les secousses les plus violentes et les plus faites pour imprimer la terreur.

Au milieu de ce désordre effrayant, les femmes qui, la veille encore, étaient la parure de la société tranquille, restent immobiles d'étonnement

encore plus que d'effroi. Faibles, nées pour la crainte et le repos, la crainte et le repos ne semblent plus faits pour elles. La flamme brille, le sang coule, tout s'anéantit à leurs regards ; la peur seule de ne pas être utiles vient s'emparer de leurs ames. Des larmes inondent leurs yeux, mais le sentiment seul les arrache. Où sont-elles ? Est-ce loin des périls, dans les réduits obscurs où leur timidité naturelle devrait les conduire ? Non. Quelques-unes se précipitent au milieu des armes, des feux et du carnage, pour suspendre au moins quelques crimes, si elles ne peuvent les empêcher.

Quelles sont ces femmes éperdues, qui courent à pied sur cette route ?... Elles fuient !... Le fardeau qu'elles portent est leur trésor, leur bien le plus cher. Oui, elles fuient ; mais ce trésor, pour lequel elles frémissent, ce sont leurs enfans.... N'ayant pu arracher leurs époux aux périls qu'ils affrontent, elles courent à la frontière la plus prochaine, confient un dépôt si précieux à des mains sûres, et, sans donner même le temps à leur force de se réparer, reviennent se replonger, avec l'autre partie d'elles-mêmes, dans les dangers que ceux-ci s'obstinent à courir.

Les prisons se remplissent, les dénonciations attaquent l'innocence effrayée. A peine les bureaux des réclamations sont-ils entr'ouverts, ces êtres qu'on aperçoit au lever de l'aurore sur le seuil de la porte, ce sont des femmes. Insensibles à la rigueur de la saison, elles ont passé la nuit sur ces degrés glacés, dans l'incertain espoir d'offrir un mémoire simple et touchant à une main sanguinaire qui le repoussera.

Voyez, sous la longue voûte de cette prison, une femme exténuée de fatigue et courbée sous le fardeau qu'elle porte.... Faible, délicate, elle ne peut parvenir jusqu'à son fils, qu'une prison horrible sépare d'elle... Elle s'est exercée pendant un mois à porter les fardeaux les plus lourds ; sous l'habit d'un porte-faix elle trouve le moyen de se rapprocher de son fils. Un jour la dureté des geôliers est telle, qu'ils chargent sa faiblesse d'un poids énorme. Elle tombe écrasée sous le faix qui l'accable, heureuse encore de rendre le dernier soupir auprès d'un fils qu'elle adorait. Son dernier regard est pour lui.

O femmes, doux présent du ciel ! ô vous qui, dans tous les temps, fûtes pour nous une source intarissable de bonheur et de jouissances pures, que

devenait-on, sans vos tendres soins, dans ces momens de désespoir et de deuil ? Que de larmes essuyées, taries par vous ! que de têtes égarées par le délire et la douleur, et rendues par vous à la raison ! que de proscrits secourus, sauvés par votre noble dévouement ! que de traits sublimes inspirés par votre énergie ! C'est au sein des périls et de la terreur que le sexe le plus faible a su mériter la palme du courage et de l'humanité.

De la Condition des Femmes dans l'Europe moderne.

Le sort des femmes devait être le même dans les différens pays qui se trouvent au même degré de civilisation : mais le caprice des hommes, la forme des gouvernemens, les lois influent nécessairement sur la condition de cette partie de la société. C'est surtout au plus ou moins de fortune indépendante dont jouissent les femmes, que tient leur existence, et, sous ce rapport, les nuances sont infinies en Europe. Il est difficile d'en assigner les causes. Pourquoi en France les coutumes même étaient-elles si différentes, dans plusieurs provinces, pour le partage des successions entre les garçons et les filles ? Pourquoi l'Allemagne, la Pologne, la Russie, diffèrent-elles autant sur la partie des biens qu'elles accordent aux femmes ? Pourquoi, dans les divers États d'une même partie du monde, voit-on, d'un côté, les femmes être exclues du trône, et de l'autre s'y placer à leur tour ? La fantaisie du plus fort est la seule raison qu'on puisse en donner. Je n'entreprendrai pas même de rechercher quel est le meilleur système ; je ne citerai que des exemples. Si partout on avait éloigné les femmes de la souveraine puissance, Elisabeth, Jeanne de Naples, Christine, les deux Catherine, tant d'autres que je pourrais citer, n'auraient pas brillé sur le

trône, n'auraient pas obtenu, du monde entier et de leur patrie reconnaissante, le titre de *grands hommes*.

Si le plus ou moins de fortune influe sur l'existence des femmes, la forme des gouvernemens en décide encore davantage : les républiques sont aussi contraires à l'ambition des femmes que les monarchies leur sont favorables. On se rappelle le rôle important qu'elles ont joué dans les premiers temps de la république romaine ; mais les mœurs étaient pures. Les femmes, si j'ose le dire, étaient moins de leur sexe ; elles parvenaient plus à s'illustrer par des qualités empruntées aux hommes que par leurs moyens habituels de séduction ; c'était plus l'élévation de l'ame que les grâces du corps, la solidité des sentimens que la finesse de l'esprit, qui leur valaient l'admiration. Ce succès est hors de nature ; il faut que chaque sexe recueille le genre d'estime qui lui convient ; et, si l'on cherche la force stoïque, le sacrifice des sentimens naturels au bien public, on doit plutôt l'attendre du courage des hommes, que de celui d'un sexe qui lui-même doit toujours craindre de se trahir et de mettre son cœur à la place de la raison.

En Suisse, à l'époque de Guillaume Tell, on a vu des femmes saisies, comme les hommes, de l'enthousiasme de la liberté ; mais la simplicité de leurs mœurs les portait au courage ; et l'amour qui les animait les identifiait avec les passions de leurs époux. Depuis que le calme fut rétabli dans leurs montagnes, le peu de luxe et l'ignorance des arts aimables laissèrent ce pays dans une monotonie qui ne donne aux femmes pour plaisirs que ceux qu'offre la nature, et pour occupation que leurs devoirs. Les jeunes filles vivant entre elles, jouissant de bonne heure d'une grande liberté, conservent la pureté de leurs mœurs au milieu de leur indépendance. La certitude de ne s'unir qu'à celui que leur cœur choisira, suppose à toute galanterie pour le présent, et à toute coquetterie pour l'avenir. Dans d'autres pays, tels que la France, par exemple, le roman de la vie d'une femme jolie, aimable, commence le jour de son mariage ; celui d'une femme en Suisse a commencé dès cette première jeunesse où elle cherchait avec soin l'être qui pouvait lui convenir. Quand, au bout de plusieurs années, elle a éprouvé le cœur de son amant, il ne lui reste plus de son mariage, d'autre perspective

que l'amour de son époux, de ses enfans, et l'assiduité dans son ménage. Voilà sa principale affaire ; point d'intrigue pour les places ni pour les rangs. Les lois sont fixes ; un jour ressemble à l'autre. Les plaisirs y sont moins vifs et plus simples, les richesses moins brillantes et plus solides. Ce tableau donne moins l'idée du plaisir que celle du bonheur.

Quel contraste frappant présente l'Italie ! On y voit tous les genres de sensations être le seul but d'un sexe qui ne cherche sans cesse qu'à goûter et inspirer la volupté. L'amour, les spectacles, les arts, une existence oisive et molle, voilà l'emploi de la vie de ce sexe voluptueux. Rien ne prouve plus le consentement tacite des maris⁵² à la galanterie précoce des femmes, que ce peuple de *sigisbées*, de cavaliers dévoués à leurs ordres. A la vérité ce *sigisbée* n'est pas celui qu'elles traitent le mieux ; mais sans cesse avec elles, il est du moins l'image de l'amant dont il est presque convenu qu'elles ne peuvent se passer. Regardées et se donnant elles-mêmes pour de simples parures de la société, elles doivent perdre de leur considération ; comme elles dirigent plutôt leur finesse vers l'intrigue amoureuse que vers les affaires, rarement elles y ont part ; en un mot, leur rôle a plus de charme que d'importance. Il faut cependant rendre justice à quelques femmes italiennes, surtout à celles de Florence, de Sienne, de Rome même : elles sont instruites, elles aiment les arts et la littérature. Leurs inclinations s'épurent en même temps que leurs goûts ; et leur société devient plus agréable, sans que leur caractère national perde ce qu'il a de piquant.

Avec plus de gravité, les Espagnoles ont peut-être autant de galanterie. Plus réfléchies que les Italiennes, le mystère qu'elles employaient autrefois pour leurs intrigues, le voile dont elles les couvraient, les rapprochaient plus de l'état naturel de leur sexe, qui semble appelé à charmer par sa modestie, à fixer par sa pudeur. D'ailleurs l'Espagne était le berceau de l'ancienne galanterie. Ne fût-ce que par les souvenirs, il reste toujours une sorte de déférence plus apparente d'un sexe pour l'autre ; et, la vanité étant la base du caractère des femmes, les pays où l'on compte le plus avec elles, sont ceux où elles peuvent se croire les plus heureuses. La jalousie même des Espagnols est une espèce d'occupation inspirée par les femmes, et qui leur a donné long-temps de l'importance à leurs propres yeux.

Dans quelque pays que ce soit, si ce sexe craint la persécution, il craint également l'oubli ; et peut-être préférerait-il un peu de tourment à l'humiliation de n'être compté pour rien. Si l'on en croit nos voyageurs, c'est surtout dans certaines provinces d'Espagne que l'on retrouve les traces de ses anciennes mœurs. Celles de Madrid sont plus relâchées, et ne rappellent que faiblement les souvenirs de la galanterie apportée par les Maures. Si les Italiennes ont un *sigisbée*, les Espagnoles ont un *cortéjo*, qui diffère du *sigisbée*, en ce que celui-ci n'est que l'homme dévoué aux soins, et non destiné aux faveurs, tandis que le *cortéjo* des Espagnoles est bien véritablement l'amant heureux. Tant qu'il règne, personne ne se présente, et, s'il est congédié, rarement sa place reste-t-elle longtemps vacante. Jusqu'à l'instant où les jeunes personnes sont mariées, elles vivent dans les couvens ou dans l'intérieur de leurs familles ; mais on assure que ces mêmes couvens ne sont pas exempts de quelques intrigues amoureuses, qui profanent leur enceinte sacrée.

L'amour, et par conséquent la condition des femmes, ont, en Espagne, trois époques distinctes. L'amour participa d'abord de cet esprit chevaleresque, qui précéda et suivit quelque temps les guerres contre les Maures et les fondemens de la monarchie espagnole. C'était alors que l'honneur, l'amour et la religion semblaient se disputer les belles actions et se surpasser pour les produire. Plus délicats et plus désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espagnols regardaient le courage comme le seul mérite, et les succès auprès des femmes comme le seul but ou la seule récompense digne du courage. C'est dans ce temps que l'on vit deux amans expirer ensemble du bonheur de se revoir après trois ans d'absence, et du regret de se séparer ; deux autres se précipiter du haut d'un rocher, pour ne pas se survivre l'un à l'autre. Je pourrais citer mille autres traits dont l'histoire d'Espagne est remplie. Le repos de la paix anéantit ces vertus guerrières, ces illusions brillantes. Le commerce et les richesses de l'Inde changèrent ces héros en flibustiers hardis, en aventuriers corrompus.

Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique dépravèrent les mœurs, et celle qu'elle fit sur le continent changèrent les usages et affaiblirent le caractère national. A ces passions succéda une multitude d'intrigues, de

ruses, où l'adresse italienne se remarquait plus que l'honneur et l'amour castillan. Ce temps est parfaitement peint dans les comédies de *Lopez de Vega*, *Calderon* et dans les Nouvelles de *Cervantes*. De-là les sérénades, les enlèvemens, les duègnes, les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en Espagne que le souvenir : l'amour semblait dégénérer à mesure que la civilisation se perfectionnait ; il avait été une folie, il devenait un calcul, et c'est à peu près ce qu'il est à présent. Quelques années après son mariage, une jeune femme, ordinairement assez ignorante, a besoin d'aller dans le monde, de se trouver aux courses de taureaux, aux assemblées ; elle veut, pour l'y accompagner, un homme qui lui plaise, et souvent, sans l'aimer beaucoup d'abord, elle s'attache à lui de peur qu'il ne s'attache à une autre ; c'est le *cortéjo* dont je parlais tout-à-l'heure. Cet homme, quelquefois ami du mari, avec plus de liberté dans la maison, étant moins sujet à en troubler l'ordre, se trouve plus commode pour la femme, et est préféré à un étranger, ou à un autre qui n'aurait pas les mêmes avantages. C'est presque toujours un officier ou un moine, par la facilité qu'ils ont tous les deux de s'introduire dans la maison, et parce qu'également oisifs, ils sont plus *sous la main*, et que l'on peut en disposer plus aisément. Les moines ont cependant beaucoup perdu de leur influence, et ne réussissent plus que près des femmes âgées. Les liaisons en Espagne durent fort long-temps, et prennent sur-le-champ un caractère authentique et respecté. Lorsque deux amans se brouillent, les parens, les amis s'empressent de les raccommoder ; le monde même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle union qu'il a vu commencer soit un contrat dont il a été le témoin, et qu'il désire maintenir bien plus que celui du mariage, pour lequel il n'a pas été consulté. Aussi un homme qui se conduit mal envers une femme trop infidèle, ou qui la rend malheureuse, trouve difficilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est de même des femmes, que l'on n'estime qu'en raison de leur conduite en amour. Rien n'est si rare que ce que nous appelons une femme coquette ; elle pourrait tromper un homme, mais elle n'en tromperait qu'un, elle exciterait un soulèvement général. C'est ce qui fait que les étrangers, et les Français surtout, qui ont un si grand succès dans les pays du Nord et dans quelques parties de l'Allemagne, n'en ont aucun en Espagne, à moins qu'ils

ne sachent bien la langue, et ne se conforment aux usages du pays. Au reste, je le répète, ce n'est ni à Madrid, ni dans quelques ports de mer, où les mœurs et les modes étrangères se sont introduites, que l'on peut juger de ces usages, mais dans les villes de l'intérieur, telles que Valence, Grenade, Tolède, Séville.

Remarquons un contraste assez frappant entre la Suisse et l'Espagne. Ici l'innocence est enfermée ; là, elle est livrée à elle-même. On voit les jeunes personnes, en Helvétie et à Genève, préserver leur pureté avec une liberté presque illimitée, et la confiance qu'on leur accorde devenir souvent un plus grand obstacle à vaincre que les murs élevés et les grilles de fer des couvents espagnols. Au reste, tout système d'éducation peut se soutenir ; l'importance, sous ce rapport, tient, je pense, à la direction que l'on sait donner aux mœurs. Pour moi, je croirai toujours que les jeunes personnes, jusqu'à l'instant où elles ont un guide et un époux, ne doivent pas être livrées aux dangers de la société, qu'elles ne peuvent pas connaître, et que leur existence de filles et de femmes doit être entièrement différente.

Si l'Espagne, comme la France, ne permet pas aux femmes d'hériter du trône, on les voit, dans le royaume voisin, en Portugal, tenir le sceptre, et, par l'esprit des lois, lors même qu'elles se marient, accorder à peine le titre de roi à leur époux, qui n'est roi que de nom sans exercer aucun pouvoir. Par une autre bizarrerie, dans ce même pays où les femmes règnent, les époux, dans leur intérieur, ont un pouvoir absolu sur leurs femmes. Toutes les sortes de prérogatives sont attribuées au mari, qui commande en maître. Tout, dans la société, se ressent de l'état secondaire des femmes, et, dans quelques familles, non à Lisbonne, mais dans les provinces qui gardent toute la rigueur de leurs anciens usages, un étranger ne pourrait adresser la parole sans la permission du mari. Elles sont même presque forcées de sortir de la chambre lorsqu'un homme y entre, et qu'il n'est pas amené par le maître de la maison. Malgré toutes ces précautions, en Portugal comme en Espagne, les intrigues amoureuses sont aussi communes qu'ailleurs. A certaine époque de l'année, une femme vient confesser sa faiblesse à son directeur ; il en résulte une sainte réprimande, l'ordre de rompre avec son amant. Elle le quitte huit jours, reçoit l'absolution, approche de l'autel, et

peu de jours après, s'en éloigne pour se rapprocher de son amant. Ainsi donc, adorée et adorant tour à tour, elle passe sa vie à brûler l'encens sacré et à s'enivrer du profane. Seulement le temps qu'elle destine à la créature est bien plus long que celui qu'elle donne au Créateur.

Que le voyageur sorte de Lisbonne, et que les flots le portent à Constantinople : là les femmes sont, ou enchaînées dans les sérails pour leur vie, ou renfermées dans leur intérieur. Elles ne paraissent en public que voilées ; elles ne peuvent jouir de leur liberté qu'en se livrant à l'état vil de femmes prostituées.

Quoique l'Allemagne soit divisée en plusieurs parties et en plusieurs États souvent ennemis, la condition et le caractère des femmes s'y ressemblent pourtant beaucoup, puisqu'elles sont toutes formées plus ou moins par les écrits, qui sont les mêmes, et par une éducation analogue. Je ne parlerai ici que de la classe la plus distinguée, et qui seule peut avoir le nom de *bonne compagnie*, quoique l'autre renferme beaucoup d'esprit et d'agrément, surtout dans les villes commerçantes. Les Allemandes sont généralement moins sensibles que les Françaises ; plus passionnées, moins aimables ; elles ont plus de sagacité pour reconnaître les qualités du cœur, que d'adresse à discerner celles de l'esprit. Souvent on peut leur plaire autant par de bonnes que par de belles actions ; elles ont une manière simple d'aimer qui fait qu'on les séduit avec du naturel et de la simplicité ; froides au premier abord, elles s'attachent à mesure qu'elles découvrent en vous les qualités solides et vraies qu'elles ont en elles. Pour elles, c'est peu que ce premier coup-d'œil qui a tant de pouvoir sur les imaginations vives des Polonaises et des Italiennes ; l'habitude attache les Allemandes plus que la figure, et le mérite plus que l'esprit ; elles sont le juste intermédiaire entre les Françaises et les Anglaises. Moins réservées que celles-ci, moins attachées à leurs devoirs domestiques, elles sont aussi moins légères que les Françaises, et moins avides de louanges et de succès. Le système féodal, qui se conserve encore en Allemagne, donne aux femmes une grande influence. Quoiqu'il ne leur assigne aucune fortune, elles sont presque toutes à la tête de petites principautés et de propriétés suzeraines, où elles ont beaucoup de représentation à la place de leurs maris, qui, ordinairement occupés à la

chasse, aux jeux, vivent avec quelque complaisant subalterne. Les femmes se trouvent alors chargées d'exercer la bienfaisance, de recevoir la société et de faire les honneurs de leurs maisons ; toutes choses où l'amour-propre et la vanité les distraient beaucoup de l'amour. C'est ce que l'on remarque dans la plus grande partie des femmes de l'Empire, qui, en général, ont plus d'esprit et d'instruction que celles des pays de l'empereur. Vienne seule renferme peut-être les femmes qui réunissent le plus de qualités. Parmi plusieurs sociétés nombreuses, on en remarque une composée de femmes distinguées par leur naissance, leur richesse et leur beauté. Elles rassemblent autour d'elles les gens les plus marquans, non point par leurs titres ni par leurs richesses, mais par leur mérite et les services rendus à l'État. On ne peut être admis dans leur société, si l'on est un homme médiocre. La lecture des romans de chevalerie, qui sont encore fort à la mode en Allemagne, et les différentes guerres que ce pays a eu à soutenir, ont servi à encourager ces idées libérales ; et il n'est aucun lieu en Europe où les sentimens d'honneur soient aussi parfaitement conservés. On retrouve au milieu de l'Allemagne toute la délicatesse, la galanterie des beaux temps de la France. Les personnes de cette société n'ont point passé, ainsi que presque tous les étrangers, d'une haine exagérée contre leurs ennemis à une admiration plus exagérée encore. Elles n'ont pas voulu détruire la France ; elles ne veulent pas l'encenser. Tranquilles dans leurs principes comme dans leurs sentimens, fidèles à tous les deux, elles ont conservé leurs amis, leur manière de vivre, et sont tous les jours plus attachantes et plus aimées.

La Prusse est encore une preuve de la facilité avec laquelle les femmes saisissent tous les différens genres que leur présentent les mœurs, les usages et la tendance des esprits. Leur adresse se montre dans le parti qu'elles savent en tirer pour leur existence. L'esprit du grand Frédéric a laissé dans ce royaume, cette teinte guerrière et cette philosophie qui étaient le caractère distinctif de son gouvernement. Comme il y avait en lui un grand amour de pouvoir et de grands moyens de le soutenir, sa puissance devenait le contre-poids de sa philosophie ; mais ses successeurs, moins grands, moins victorieux, ont laissé plus d'empire aux idées libérales qui se sont

étendues. Les femmes, toujours en accord avec l'esprit du moment, ont cultivé les sciences et les lettres. Peu d'entre elles s'y sont assez distinguées pour s'y faire un nom ; mais l'ensemble a de l'instruction, peut-être un peu de pédanterie : elles ne savent pas assez que l'esprit des universités a de la peine à remplacer la grâce, la légèreté, la finesse et l'élégance qui sont la véritable parure de leur sexe. Dans un pays guerrier, où les hommes sont sans cesse dans les camps, dans les garnisons, où la première existence est d'être militaire, il reste peu de temps pour la galanterie. Cependant, sans la comparer à celle de l'Espagne et de l'Italie, elle existe à Berlin ; et il n'est point de lieux, de climats, où l'amour n'exerce son empire. S'il se cache sous le manteau d'un Espagnol, le casque d'un Prussien ne l'effraie pas ; et même au milieu du fracas des armes, il soumet la prudence de la Prussienne comme il enflamme l'Italienne voluptueuse. Partout le but est le même ; les différences n'existent que dans les routes, les moyens et les temps. Quelques observateurs prétendent qu'au milieu de ce goût pour les sciences, de cette apparence de pédantisme imposant, les femmes en Prusse ne sont pas insensibles à l'attrait des offrandes. Ce contraste est assez piquant. Au reste, il n'est pas difficile à croire, et, dans la France même, nous avons vu les principes de la philosophie nouvelle allier l'amour de la simplicité avec celui des richesses, et quelques femmes, soit par goût, soit par soumission, recevoir presque autant de dons de leurs amans qu'elles en avaient reçu de la nature. L'on doit remarquer aussi que la Prusse n'est pas riche. Un pays pauvre est toujours contraire à l'existence des femmes, surtout lorsqu'il est monarchique. L'espèce de pompe qu'exige le trône rend nécessaire la magnificence de ses entours. Ce désir continuel et cette impuissance de briller désolent ce sexe, qui doit plaire sans efforts, se parer sans peine et sans réflexion. Une femme n'a-t-elle que le moyen passager de s'entourer d'éclat, c'est sans goût, sans charme que les bijoux se placent autour d'elle ; sa pénible parure se ressent du tourment qu'elle eut pour se la procurer, et de la crainte ignoble de la faner ou de la perdre. Pour que le brillant réponde, chez les femmes, à la pompe du trône, il ne faut rien moins que la magnificence qu'elles montraient dans le siècle de Louis XIV ; mais dans une république, il faut la modeste simplicité de la Suisse. D'un côté, ce sexe

aimable est en rapport avec l'art ; de l'autre, il l'est avec la nature : et, lorsque chaque chose est à sa place, la simple bergère des Alpes cueille avec la même facilité, dans la prairie, les fleurs abondantes et fraîches dont elle couronne sa tête pour plaire à son amant, que l'élégante et sensible La Vallière trouvait, sur sa toilette, les pierreries rares et brillantes qu'elle opposait à l'éclat de son teint pour charmer les regards de Louis.

Si Berlin offre le tableau d'une société de femmes scientifiques, raisonneuses et peut-être pédantes, en Pologne, au contraire, toute la coquetterie, l'amabilité française se retrouvent : il semble que, par les manières, les formes et l'élégance, la nature ait voulu mettre une affinité marquée entre deux nations aussi éloignées l'une de l'autre. Les Polonaises parlent très-bien le français ; leurs mœurs, leur goût pour la société, les productions aimables de l'esprit, les rapprochent encore des Françaises.

La Pologne a été conduite à sa destruction par des chances politiques et par les vacillations d'un gouvernement instable, qui a peu fourni d'occasions aux femmes d'influer sur les affaires. L'extrême magnificence des grands seigneurs donnait à ce sexe l'existence brillante qui seule lui convient. En changeant de sort, elles n'ont point changé de caractère ; et, soit qu'elles restent dans leur patrie divisée, soit qu'elles voyagent, elles portent partout ce désir de plaire, ce charme attirant, cet esprit fin, ce mélange de dignité et de grâces voluptueuses auquel on résiste peu. On assure que la pruderie des dames russes leur fait juger sévèrement les Polonaises ; qu'elles appellent légèreté le mouvement aimable que celles-ci répandent dans la société. Ce jugement prouve plus l'injustice des unes que les torts des autres. En Russie, les femmes, naturellement graves, ont un flegme apparent qui donne à leurs formes sociales une sorte de roideur opposée aux grâces des Polonaises. Les Russes sont moins vives, moins coquettes ; mais la galanterie n'est cependant pas plus bannie de Pétersbourg que de Varsovie. Seulement, le premier attrait est caché avec plus de calcul, les soins sont rendus avec plus de mystère, et le bonheur est couvert d'un voile moins léger. Ces nuances tiennent à leur caractère et à l'éducation. Peut-être aussi les femmes, fières d'occuper le trône à leur tour, de compter parmi elles une Élisabeth et deux Catherine, ont-elles pris

naturellement une dignité convenable à leur condition dans l'État. Chargées de tous les détails intérieurs de leurs maisons, de l'éducation de leurs enfans, à laquelle elles président jusqu'à un certain âge, réglant tout, excepté leurs terres dont leurs maris s'occupent ; en un mot, tout reposant sur elles, il en résulte une consistance naturelle qui les agrandit à leurs propres yeux et donne au maintien de quelques-unes la fierté de leur position.

Comment ne pas observer, dans les nuances infinies qui diversifient les femmes en Europe, à quel point ce sexe mobile est propre à modifier son caractère, et même ses passions, d'après les usages et les lois ? Ces différences sont moins frappantes dans notre sexe que dans le leur.

Peut-être, dans aucun pays, la condition et le caractère des femmes ne se sont-ils pas ressentis de l'influence des mœurs et du gouvernement autant qu'en Angleterre. Dans cette monarchie limitée, qui réunit la nécessité du trône et la passion raisonnée de la liberté, le véritable goût des arts, celui de la magnificence, et surtout cet amour vrai de la patrie qui attache un Anglais aux affaires publiques préférablement aux siennes propres, les femmes ont dû avoir beaucoup d'importance dans leur intérieur et fort peu dans leur société, ainsi que dans les intrigues politiques. Ce sont les grandes villes qui perdent les mœurs des femmes. Une Anglaise, passant presque toute sa vie dans ses terres, occupée de sa maison, de sa famille, aimant l'époux qu'elle a choisi, a peu d'occasions d'être séduite, et d'inspirer d'autre sentiment que celui de l'estime qu'elle acquiert par l'habitude de ses devoirs. Chez les hommes, chez les femmes, les divers buts de la vie influent sur le caractère, les formes, les goûts et la pensée. Qu'un Anglais soit marin ou commerçant, membre du parlement ou simple cultivateur de ses terres, il peut varier dans le genre de ses intérêts, mais il en est un auquel tous les autres se rattachent, c'est cette occupation principale de la chose publique : la raison en est simple. Dans la parfaite combinaison du gouvernement, le commerçant tient au marin, le marin au commerçant, l'artiste au pair du royaume, le fermier au propriétaire : un membre de l'opposition tient au roi autant qu'un homme du parti ministériel. En un mot, tout s'enchaîne, et nulle partie de ce bel ensemble ne peut souffrir ou prospérer que tout ne prospère et ne

souffre, et par-là même chacun s'intéresse avec suite aux opérations de l'État. Sous un certain rapport, tous les intérieurs des familles doivent être à peu près les mêmes. Chez le grand seigneur comme chez l'artisan, chez le propriétaire comme chez le fermier, dans les comptoirs de banque comme dans les maisons des militaires, tout pense, calcule, réfléchit, et s'occupe plus habituellement de détails sérieux que de galanterie et de ces futilités aimables qui plaisent trop aux femmes pour ne pas les séduire, ou du moins pour ne pas les distraire de leurs devoirs. En France, dans l'ancien régime, la paix se faisait-elle après une longue guerre, tout revenait à la stagnation, au désœuvrement. La nullité d'intérêt sur les choses publiques, auxquelles le gouvernement seul avait rapport, livrait les hommes et les femmes au mouvement des passions, à la distraction des plaisirs. De-là la galanterie, le désir, le besoin de plaire et de séduire. Les femmes, passant leur vie non dans leurs terres, mais à la ville et à la cour, se mêlaient d'intrigues pour de petites places qu'elles faisaient obtenir par leur crédit, d'où elles tiraient une sorte d'importance.

En Angleterre, au contraire, en paix comme en guerre, jamais l'esprit public ne laisse un instant l'esprit national s'éteindre ; les mœurs s'en ressentent, et les femmes, livrées à leur véritable destination, font plus pour le bonheur et moins pour les plaisirs. Il paraît que, depuis quelques années, il s'est fait un changement dans la manière de vivre : on passe plus de temps à Londres que dans ses terres. La galanterie semble insensiblement s'établir. Un plus long séjour dans la capitale doit nécessairement conduire au relâchement des mœurs. Mais dans un pays où les affaires publiques occupent tout, où l'Anglais le plus amoureux n'oublie pas le parlement aux pieds de sa maîtresse, où son goût pour l'aisance et pour la commodité le porte à renvoyer les femmes au dessert, afin de rester longtemps à table entre hommes ; dans un pays où un sexe si aimable est plus estimé qu'adored, ce sexe n'aura jamais une grande influence ; et même en ce moment, où les femmes françaises ont tant perdu de leur empire sous le rapport de l'amour-propre et des plaisirs, il sera toujours préférable pour une femme de naître à Paris qu'à Londres, où le sort de ce sexe ne s'améliore qu'en se rapprochant de nos mœurs.

Convenons-en, les femmes anglaises vivent à peu près comme les femmes turques, à l'exception des clôtures et des gardiens. Sans être aussi surveillées, elles ne sont pas moins contraintes. Quelque supériorité qu'elles se sentent sur leurs maris elles sont obligées de les respecter et de les craindre ; ce qui fait qu'elles prennent le parti de s'en faire aimer pour se tirer d'affaire. C'est aussi la leçon qu'elles donnent à leurs enfans, et l'on peut remarquer que c'est plutôt en elles un conseil qu'un principe, et qu'elles le leur recommandent plutôt comme calcul que comme devoir. En effet, elles ne peuvent parvenir à commander qu'en obéissant ; et, lorsque l'on vous dit qu'une femme en Angleterre est plus heureuse que dans d'autres pays, c'est comme si l'on disait qu'elle est plus préparée par l'éducation à jouir davantage qu'une autre femme d'un bonheur médiocre. Le seul dédommagement qu'elles aient de tant de privations, c'est la considération dont elles jouissent. Mais aussitôt qu'elles commettent la moindre faute apparente, et qu'elles sont moins bien vues dans le monde, elles la commettent alors tout entière ; et, devant perdre d'un côté, pour ne pas, être tout-à-fait heureuses de l'autre, elles aiment mieux opter que de concilier tous les deux. Rien n'est si rare que ces intrigues long-temps secrètes, et qui cessent souvent avant d'avoir été connues ; ce qui pourrait cependant se voir en France, si les femmes étaient moins légères et les hommes moins indiscrets. D'après les mœurs anglaises, cela devrait arriver souvent, et cependant on en remarque peu d'exemples ; la contrainte les fait bientôt éclater. Une femme fait tout ce qu'elle peut pour résister ; elle sait que le bonheur de toute sa vie tient à refuser le bonheur d'un moment. Mais quand tous ses efforts ont été superflus, elle s'abandonne au sentiment sans lequel elle ne peut plus vivre, et renonce au monde qu'elle ne peut plus ménager. Il est rare que, lorsque l'amour a été cause d'une pareille démarche, l'homme qui l'a fait commettre ne s'empresse de la réparer et n'épouse la femme qu'il a séduite, et qui sans lui serait toujours malheureuse. Ils vont vivre ensemble à la campagne, et se tenir lieu de tout. C'est ce qui arriva à M. de Biron. Une personne à laquelle il avait cherché à plaire lui avoua, après quelque temps, qu'elle ne pouvait plus lui résister, et lui fit la proposition de s'enfuir dans un village d'Écosse pour y vivre

heureux le reste de leurs jours. Il eut toutes les peines du monde à éviter cet excès de bonheur.

Il me reste à parler des peuples du nord. Chez eux, dans les temps les plus reculés, le sort des femmes paraît avoir été beaucoup plus doux que dans les autres pays. En Suède, elles ont toujours joui de la plus grande considération. Autrefois même, leurs faveurs paraissaient être la seule récompense digne de la valeur.

Les mœurs s'étant policées, leur sort n'a pu qu'y gagner. Comme les couvens n'y sont pas connus, les jeunes Suédoises sont communément élevées sous les yeux de leurs parens, soit par une gouvernante française, soit par une autre qui sait cette langue. Quelques pensions s'y sont formées, mais les premières familles en font peu d'usage, et, lorsqu'elles y placent de jeunes personnes, elles les en retirent de bonne heure pour les élever sous leurs yeux. Habituees de bonne heure au monde par ce moyen, vivant avec décence, mais avec liberté, au milieu des jeunes gens de leur état, c'est toujours leur inclination qui décide de leur mariage.

Chez le peuple même, la simplicité des mœurs produit toujours de bons ménages. Les femmes dirigeaient toute l'économie domestique, on y voit rarement de ces rixes assez communes chez d'autres peuples, qui finissent par diviser les familles. Au reste, je ne m'arrête point sur cette réflexion ; quand on observe, dans quelque pays que ce soit, ce n'est jamais la dernière classe de la société qu'il faut regarder. Les mœurs n'existent qu'où l'éducation commence.

Sous Gustave, dernier roi de Suède, assassiné au milieu de sa cour, les mœurs prirent une teinte chevaleresque qui tenait plus au goût particulier de ce monarque, qu'au véritable caractère de la nation. Il voulut mêler à la simplicité suédoise une sorte d'élégance française que le climat semble repousser, et à laquelle la pauvreté du pays ne convenait nullement. En effet, il y avait une contradiction manifeste entre ce désir d'élégance et la rigueur des lois qui bannissaient le luxe et défendaient de porter de l'or et de l'argent sur les habits. Les intentions brillantes de Gustave appelaient une magnificence commandée par ces mœurs nouvelles et défendue par la sagesse des lois. Les femmes qui, dans tout le Nord, ont un désir de parure

au moins égal à celui de nos françaises, cherchèrent à faire oublier, par la grâce des formes et le goût des habits, l'absence forcée de la magnificence. Mais c'est là le cas de rappeler ce que j'ai dit plus haut : l'extrême simplicité dans l'élégance même n'appartient qu'aux campagnes ; le trône et la cour veulent être entourés d'éclat.

Pendant le règne trop court de Gustave, la galanterie sembla s'introduire ; mais ce goût d'héroïsme, de chevalerie, ces bals, ces tournois, tout ce cadre aimable dans lequel les femmes se plaisent, parce qu'il leur sied si bien, semblait n'exister que par la main qui l'avait placé. Il se brisa à la mort du monarque le plus regrettable. Comme il ne tenait pas essentiellement aux mœurs, au goût du pays, ces débris se dispersèrent promptement sans pouvoir se réunir ; et, comme ces plantes étrangères et transportées loin de leur sol naturel, qui périssent aisément, tout ce beau prestige s'éteignit et ne laissa que d'aimables souvenirs.

Exceptez-en quelques circonstances, les femmes, qui cependant ne sont point exclues du trône, ont fort peu d'influence en Suède sur les intérêts politiques. C'est ici le cas de rapporter le peu de mots de Charles XI à sa femme qui voulut se mêler des affaires de la cour : « Nous vous avons prise, lui dit-il, pour faire des enfans et non pour gouverner. » Du reste, il l'aima, la traita très-bien, et en eut beaucoup d'enfans.

Depuis la mort de Gustave, les Suédoises sont rentrées dans une situation analogue à leur caractère primitif, et qui se ressent un peu de la teinte passagère que ce prince leur avait communiquée. Aimables, polies, aimant la lecture, l'instruction, sans se livrer au goût d'écrire, qui, chez une femme, passe à Stockholm pour un ridicule, elles jettent, dans le commerce de la vie, le charme que l'on doit attendre d'elles.

En finissant ce précis, je crois devoir placer ici la lettre d'un homme de mes amis, qui avait pris, pour l'objet principal de ses voyages, l'occupation piquante d'observer les femmes des différens pays où il avait passé, et de les comparer entre elles. Quoiqu'elle répète quelques détails que je viens d'offrir au lecteur, je crois devoir la publier telle que je l'ai reçue : elle sort d'une plume véridique, et peut-être les différens avis des voyageurs sur le même sujet sont-ils intéressans à comparer.

« Me voilà presque à la fin de ma tournée d'Europe, mon ami. Vous savez quel était l'intérêt principal qui me conduisait. Après avoir bien examiné les femmes de tous les pays, je finis par conclure qu'à quelques nuances près, qui tiennent aux lois, aux usages de leur patrie, elles sont partout les mêmes. Autant les hommes diffèrent entre eux, autant les femmes se ressemblent. Certes, rien n'est plus opposé qu'un Anglais et un Italien, tandis qu'une Italienne et une Anglaise, bien qu'elles diffèrent, se rapprochent mille fois d'avantage. D'abord dans les qualités essentielles, vous trouvez chez les femmes de différentes contrées des points de ressemblance presque généraux. Humanité, patience, tendre pitié, douceur, courage inspiré par le sentiment dans les grandes circonstances, voilà de ces vertus que l'on est sûr de rencontrer partout chez les femmes. C'est plutôt dans leurs défauts que dans leurs qualités qu'elles varient entre elles. La raison en est simple : leurs qualités leur viennent de la nature ; leurs défauts sont communément le fruit des vices d'éducation, des lois, des usages ; c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut nous en prendre, puisque les hommes gouvernent, ainsi, l'Angleterre étant mieux régie que l'Italie, les femmes y valent mieux ; mais, quelle que soit l'influence du gouvernement, vous êtes sûr de trouver dans une Italienne, comme dans une Anglaise, les qualités principales qui sont le caractère distinctif de son sexe. C'est par la douceur naturelle des femmes et l'habitude de soumission dans laquelle elles rappellent à nos regards ces marbres purs, qui sortent de la terre, pour prendre les formes que nous voulons leur donner. Le ciseau d'un artiste maladroit peut en faire un mauvais usage sans avoir le pouvoir d'altérer les qualités qui leur sont propres. Les femmes sont donc partout, en quelque sorte, ce que nous les faisons. Sous ce rapport, rien ne les distingue dans les pays que j'ai parcourus ; cependant, en les observant avec une attention suivie, j'ai cru remarquer que les gouvernemens avaient plus d'action sur elles que le caractère des hommes. Dans la France seule, où la société est un art, il s'est fait un tel amalgame de l'esprit, des goûts et des passions des hommes et des femmes, que le caractère des hommes agit directement sur elles.

Un Anglais, par ses habitudes, par son goût pour les affaires, a soumis sa femme aux détails sérieux de la direction de son ménage, et par-là il a donné plus de gravité apparente à ses formes. Plus penseur que dissertant, surtout avec les femmes, il a établi entre son épouse et lui plus de rapports de puissance que de tendresse, plus d'abandon que de confiance, plus de passion secrète que d'union de pensées, d'attrait et d'opinion.

» En France, au contraire, où le caractère plus léger des hommes les porte à réfléchir presque tout haut sur leurs projets, même devant ceux qui dépendent d'eux, un époux, par le besoin continuel de communiquer ses idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire un échange perpétuel, identifie sa femme, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. Son but est bien de commander, d'être le maître ; mais il a mis l'esclave dans sa confiance. Soit qu'elle soit du même avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, elle est dans son secret. S'aiment-ils tous deux, l'union de leurs âmes, de leurs pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils pas, il y a eu au moins une communication d'idées qui ressemble à la confiance. Ce n'est point cette séparation morale de l'esclave au maître, que l'Anglais établit. Le Français avertit sa compagne de sa puissance, la discute avec elle : par ce moyen, il peut l'altérer sans doute ; du moins elle s'établit avec plus de forme. Il en est de même des opinions de tout genre. En France, il existe entre les deux sexes une communication habituelle. Aussi les femmes parlent, réfléchissent, décident de tout, des choses les plus frivoles comme des plus importantes. Elles sont plus associées à la pensée des hommes, qui finissent toujours par faire les lois de leurs maisons ; mais, comme ce n'est que par le souvenir de la force qu'ils y parviennent, l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit sans cesse entre les deux sexes, laisse à l'esprit des femmes l'empreinte du caractère que les hommes leur ont communiqué. Je le répète, ce n'est qu'en France que cette réaction se remarque, parce qu'il n'existe aucun point d'isolement entre les hommes et les femmes, tandis qu'autre part, et surtout en Angleterre, il y en a mille. De plus, en France, les femmes étant les arbitres de la mode, les usages leur sont presque soumis, et l'on a vu souvent avoir recours à elles dans des temps de crise, comme *la Fronde*, pour faire recevoir des choses que la puissance ne pouvait établir. Dans tous

les temps, les femmes ont suivi en France l'impulsion donnée par les hommes, de s'identifier avec leurs systèmes comme avec leurs passions. Elles ne s'amuse pas plus des affaires que des plaisirs, et, si elles ont besoin d'être mêlées à tout, les hommes ont la même impossibilité de se passer d'elles.

Voilà ce que l'on ne remarque dans aucun autre pays de l'Europe, même dans ceux où elles montent sur le trône à leur tour.

Il est encore un autre pays distingué par une nuance particulière : c'est la Pologne. Là les femmes, conduites par une volupté plus raffinée, plus aimables qu'en Italie, sont bien forcées d'avoir les hommes pour but de leurs séductions ; mais, moins soumises que partout ailleurs, soit à raison de leurs richesses, soit par le propre de leur caractère, elles ont un rôle plus indépendant, une existence personnelle qui tient à leur charme particulier. Elles ont en général de la grâce et de l'imagination : la grâce captive d'abord, et l'imagination fait faire ensuite, aux têtes qu'elle embrase, tout le chemin qu'elles veulent. Une étincelle de ce don céleste est venue tomber sur leur froide patrie, et la plus charmante partie des habitants s'en est emparée. En Pologne, il n'y a point de poètes, il n'y a point d'artistes ; mais il y a des femmes qui rêvent aux arts, qui chantent avec une voix charmante les stances du Tasse, et qui récitent les vers de Delille. Elles se sont dit que l'amour était pour les femmes ce que la gloire était pour les hommes. Se faire aimer est leur plus doux penchant et le premier besoin de leur vie. C'est plutôt de l'enivrement qu'elles inspirent que de vrais sentiments. Le privilège d'allumer de grandes passions n'appartient qu'aux âmes fortes qui peuvent donner tout ce qu'elles peuvent recevoir. Cette véritable passion, dont il court tant de parodies dans la société, appartient à tous les pays, et peut se trouver dans tous les climats ; mais elle n'est sentie que par les âmes nées avec une sensibilité exquise, susceptibles d'enthousiasme et de profondes émotions. Les femmes qui n'ont que de la grâce, de l'esprit, quelques charmes et de la coquetterie, inspirent des goûts qui prennent la couleur de l'amour, et qui s'effacent aussi rapidement que les fleurs éphémères. Quant aux femmes à imagination, elles aident d'un autre charme un sentiment d'une nature différente, qui ne vit que

d'enthousiasme ; et voilà pourquoi le sentiment qu'inspirent les Polonaises ressemble à de l'amour ; mais peut-être est-il plutôt de la volupté. Elles sont adorables par les souvenirs qu'elles laissent, par les espérances qu'elles donnent ; elles savent tout embellir de cette magie qui a quelque chose de vague, d'indéterminé : elles aiment la nature, sans être naturelles ; mais leur art devient presque simple par sa perfection. Il y a un abandon charmant dans leurs manières ; elles accordent avec une grâce qui n'est pas celle des Françaises, qui semble leur avoir été révélée par la nature, source inaltérable de tout ce qui est bien, de tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans leurs salons cette monotonie de convenances qui tyrannise la conversation par des règles formelles, et prescrit à peu près les mêmes mots, comme les mêmes usages, une fois adoptés. Mollement couchées sur leurs divans, elles ont autant d'attitudes différentes que de costumes. Leur conversation n'est peut-être pas aussi spirituelle que celle des Françaises, mais elle est plus piquante par son originalité. Une femme dont la pensée voyage sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un objet à un autre, qui voit au même moment, des yeux de l'imagination, les sites enchantés de l'Italie et les effrayantes beautés de la Suisse ; qui a l'art ou la bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout ce qu'elle dit, cette femme-la a mille moyens de plus que les autres de plaire et de charmer. C'est par toutes ces sources de séduction, que les maisons des Polonaises deviennent des habitations ravissantes, et leurs jardins des féeries. Tout ce que l'imagination embrasse s'embellit à l'instant ; ces enchanteresses ont le talent de faire penser et sentir ceux qui les écoutent, sous mille et mille rapports différens. C'est à la fois Part d'enivrer l'ame et les sens. Les oppositions piquantes viennent ajouter encore au charme. Quoi de plus délicieux que d'entendre une jolie femme dans des bosquets qu'elle a créés, s'entourant d'art, parler de la nature dans le même moment enrichir son salon de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle-même de mille talens aimables, et tout cela avec des formes destinées naturellement à l'élégance ! Sans cesse elles sont parées de leur négligence même, et n'ont l'art de se servir de la fortune que pour se jouer de ses présens.

Une certaine mollesse, une grâce calculée, et surtout un accord intime du moral au physique, se remarquent également en Pologne et en Russie ; les Courlandaises particulièrement ont un attrait distinctif. Les deux princesses⁵³ qui, cet hiver, sont venues charmer notre capitale, en sont un exemple remarquable.

Les différentes secousses du gouvernement ont fort influé sur les femmes en Russie. Sous Pierre I^{er}, elles se sont ressenties de la rudesse d'un gouvernement absolu, qui avait besoin d'une extrême sévérité. Pierre voulait changer les mœurs, et faire fléchir sous de nouvelles coutumes une nation superstitieusement attachée à ses usages, et d'autant moins accessible à la civilisation, qu'elle avait tous les préjugés de l'ignorance, et toute la barbare férocité, effet nécessaire de ses sanglantes révolutions.

Les femmes, si bien faites pour adoucir les mœurs, vivaient environnées d'esclaves et l'étaient elles-mêmes. Elles tremblaient sous la domination d'un époux ou d'un maître farouche. Quelquefois elles étaient reléguées avec lui dans de vastes déserts, d'où était exilé tout ce qui ennoblit la vie, les lettres, les sciences, les arts, doux présents de la société, qui font contracter à l'ame des habitudes généreuses, et la mettent sans cesse en présence des témoins qui la jugent.

Quelquefois, appelées à la cour de ce même Pierre, elles y assistaient à de honteuses orgies ; elles voyaient tomber les têtes de leurs amis, ou subissaient elles-mêmes de honteuses punitions.

On sait que Pierre-le-Grand, cet homme de génie, par un contraste cruel, en tirant les Russes de la barbarie, couvrit son pays d'échafauds, et fit périr une partie de la noblesse de l'empire. Catherine I^{re}, montrant ce que pouvait l'ame héroïque d'une femme, prépara les Russes à la domination heureuse de Catherine II, dont les grâces et le génie ne contribuèrent pas peu à faire chérir et respecter les femmes dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent, le beau sexe y reprit une place digne de lui ; après la France, peut-être la Russie est-elle le pays où il est le plus agréable d'être femme.

Les femmes russes sont, en général, très-jolies ; peu instruites, elles apprennent avec facilité. Elles ont des talents, de la grâce et de la noblesse dans le maintien ; et, si l'on remarque dans quelques-unes une gravité qui

les distingue des Polonaises, presque toutes se livrent à une indolence orientale qui les en rapproche. Leur vie s'écoule entre le jeu qu'elles aiment beaucoup et la parure ; le luxe et la magnificence la plus recherchée sont un besoin pour elles. Presque toutes crédules, superstitieuses, elles aiment tout ce qui parle à leur imagination. Éprises du merveilleux, elles passent quelque-fois des soirées entières à entendre leurs femmes leur répéter des contes qui les amusent et les attachent comme des enfans.

Telles sont mes observations sur les femmes des dînèrent pays que j'ai parcourus ; et, pour peindre en deux mots les nuances que je remarque entre elles, je crois que, s'il m'était permis de choisir, je prendrais pour nia femme une Anglaise, une Française pour mon amie, et une Polonaise pour ma maîtresse. »

Le vicomte DE SÉGUR.

RÉFLEXIONS

NOUVELLES

SUR LES FEMMES.

IL a paru depuis quelque temps des romans faits par des dames dont les ouvrages sont aussi aimables qu'elles. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les grâces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonorant : il a tout déplacé, et met où il lui plait la honte et la gloire. Le laisserons-nous le maître et l'arbitre de notre réputation ? Je demande ce qu'il est, on ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, et dépend plus de la disposition qui est en nous, que de celle des objets. Il varie, et relève, comme les modes, du seul caprice. Il a pris le savoir en aversion ; à peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'hommes supérieurs en esprit : mais pour ce qui est des personnes du grand monde, s'ils osent savoir, on les appelle pédans. La pédanterie cependant est un vice de l'esprit, et le savoir en est l'ornement.

Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes. On dira que je prends un ton bien sérieux pour défendre les enfans de la reine de Libye ; mais qui ne serait blessé de voir attaquer des femmes

aimables, qui s'occupent innocemment, quand elles pourraient employer leur temps suivant l'usage d'à présent ? La honte n'est plus pour les vices, elle se garde pour ce qui s'appelle le ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne pense : il est dangereux de le répandre sur ce qui est bon ; l'imagination une fois frappée, ne voit plus rien que lui.

Un auteur espagnol disait que le livre de Don Quichotte avait perdu la monarchie espagnole ; que le ridicule qu'il avait répandu sur la valeur que cette nation avait à un degré si éminent, en avait amolli et énervé le courage.

Molière, en France, a fait le même désordre par la comédie des Femmes savantes ; et depuis ce temps-là, on a attaché presque autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage, et elles se sont livrées aux plaisirs.

Le désordre s'est accru par l'exemple, et a été autorisé par les femmes élevées en dignité. La licence et l'impunité sont les privilèges de la grandeur : Alexandre nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa sœur aimait un jeune homme, que, leur intrigue était publique, et qu'elle se respectait peu : *Il faut bien, dit-il, lui laisser sa part de la royauté, qui est la liberté et l'impunité.*

La société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des femmes ? Elles ont mis la débauche à la place du savoir ; le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence. Par-là elles se sont dégradées, elles sont déchues de leur dignité, car il n'y a que la vertu qui leur conserve leurs places et les bienséances qui les maintiennent dans leurs droits. Elles ont senti que les hommes ne les honoraient plus comme autrefois ; car la pudeur a des droits naturels sur le respect des hommes. Pour leur plaire elles ont pris tous leurs goûts : mais elles se méprennent. Plus elles ont voulu leur ressembler, et plus elles se sont avilies. Les hommes par la force, plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes ; elles ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera plus absolu. Mais le règne de la

beauté est peu durable, on l'appelle une courte tyrannie : elle leur donne le pouvoir de faire des malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent. Le règne de la vertu est pour toute la vie : c'est le caractère des choses estimables, de redoubler de prix par leur durée et de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaisent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de temps à être belle et beaucoup à ne l'être plus ; que quand les grâces les abandonnent, elles ne se soutiennent que par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse et une vieillesse honorable. Quand une fois la pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années. C'est elle qui sert leur véritable intérêt ; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur et elle sert d'excuse à la laideur. Elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles. Mais si elle est une sûreté pour les mœurs, elle est aussi le charme des plaisirs ; sans elle l'amour serait sans gloire ; c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses conquêtes. Elle met le prix aux faveurs ; et la pudeur est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faudrait en conserver dans le temps même destiné à la pérorer. Elle est aussi une coquetterie raffinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière d'augmenter leurs charmes en les cachant : ce qu'elle dérobe aux yeux leur est rendu par la libéralité de l'imagination. Plutarque dit qu'il y avait un temple dédié à Vénus la voilée : *On ne saurait, dit-il, entourer cette déesse de trop d'ombre, d'obscurités et de mystère.* Mais à présent l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses faiblesses.

Les femmes pourraient nous dire (car il faut un peu penser à leur défense) : Quelle est la tyrannie des hommes ! Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit, ni de nos sentimens : ne doit-il pas leur suffire de régler tous les mouvemens de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence ? Ils veulent que la pudeur soit aussi blessée, quand nous occupons notre esprit, que quand nous livrons notre cœur : c'est étendre trop loin leurs droits.

Les hommes ont un grand intérêt à rappeler les femmes à elles-mêmes et à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faisons avec nous-mêmes est

la source de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts solides, nous tenons à tous.

C'est dans la solitude où la vérité donne ses leçons, où nous apprenons à rabattre du prix des choses, que notre imagination sait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide, qui coule dans les mœurs.

Il y avait autrefois des maisons où il était permis de parler et de penser, où les Muses étaient en société avec les Grâces : on y allait prendre des leçons de politesse et de délicatesse. Les plus grandes princesses s'honoraient du commerce des gens d'esprit. Feue Madame Henriette d'Angleterre, qui aurait servi de modèle aux Grâces, en donnait l'exemple. Avec un visage riant, avec cet air de jeunesse, qui ne semblait promettre que des jeux, elle cachait un grand sens et un esprit sérieux, à ce que dit M. de Meaux. Quand on traitait ou qu'on disputait avec elle, elle oubliait son rang. et ne se soutenait que par sa raison. Enfin, l'on ne croyait avancer dans l'agrément et dans la perfection, qu'autant qu'on avait su plaire à Madame.

L'hôtel de Rambouillet, si honoré dans le siècle passé, est devenu le ridicule du nôtre. L'on sortait de ces maisons, comme des repas de Platon, dont il est dit qu'on se sentait long-temps, non que la santé en fût dérangée, mais l'âme s'en trouvait nourrie et fortifiée. Ces plaisirs-là ne coûtaient rien aux mœurs ni à la fortune : les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours coulaient dans l'innocence et dans la paix ; mais à présent que ne faut-il point pour l'emploi du temps, pour l'amusement d'une journée ? Quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres ! la table, le jeu, les spectacles. Quand le luxe et l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien. On ne cherche plus que les maisons où règne un luxe honteux. Ce maître de la maison que vous honorez, songez en l'abordant, que souvent c'est l'injustice et le larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate, le goût règne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors l'âme du maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est ; et comment ne l'oublierait-il pas ? vous l'oubliez vous-même, c'est vous qui tenez le rideau de l'oubli et de la vanité devant ses yeux. Voilà les inconvéniens

pour les deux sexes, où conduit l'éloignement des lettres et du savoir, car les Muses ont toujours été l'asile des mœurs.

Les femmes ne peuvent-elles pas aussi nous dire : Quel droit avez-vous de nous défendre l'usage de toutes les sciences ? Celles qui s'y sont attachées, n'y ont-elles pas réussi, et dans le sublime et dans l'agréable ? Si les poésies de certaines dames avaient le mérite de l'antiquité et qu'elles fussent entourées des ombres et de l'obscurité des siècles, vous les regarderiez avec la même admiration que les ouvrages des anciens, à qui vous faites justice aujourd'hui. Un auteur très-respectable donne au sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût est, dit-il, de leur ressort, et elles sont juges de la perfection de la langue. L'avantage n'est pas médiocre.*

Que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les poètes et les orateurs. Rien ne plaît tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elles dominent, elles forcent l'ame et l'entraînent ; car nous cédon plus certainement à l'agrément qu'à la vérité. L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs ; ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin. Elle a droit aussi sur le temps ; elle sait rappeler les plaisirs passés et nous faire jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet. Elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit ; toute l'ame est en elle, et dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparaissent.

Parmi les avantages qu'on donne aux femmes, on prétend qu'elles ont un goût sûr pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défini le goût. Une dame, d'une profonde érudition, a prétendu que c'est *une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison ; et qu'on en a plus ou moins selon que cette harmonie est plus ou moins juste.* Une autre personne a prétendu que le goût est une union du sentiment et de l'esprit ; que le sentiment, averti par les objets, fait son rapport à l'esprit, et que l'un et l'autre, d'intelligence, forment leur jugement. Ce qui fait croire que le goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses

goûts, parce qu'on ne sait pas pourquoi on sent ; mais on rend toujours raison de ses opinions et de ses connaissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les goûts : ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je crois donc pouvoir amener toutes personnes intelligentes à mon avis ; je ne suis jamais sûr d'amener une personne sensible à mon goût : je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans le goût, tout vient de la disposition des organes et du rapport qui se trouve entre eux et les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséances, délicatesse ou fleurs d'esprit, si on ose parler ainsi, qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner des règles assurées, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne, il ne s'acquiert pas. Le goût est d'une grande étendue, il met de la finesse dans l'esprit, et vous fait apercevoir d'une manière vive et prompte, sans qu'il en coûte à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire Montaigne, quand il assure que les femmes ont un esprit *primesautier*. Dans le cœur, le goût donne des sentimens délicats ; dans le commerce du monde, de la politesse : et la politesse nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le goût dépend de deux choses, d'un sentiment très-délicat dans le cœur et d'une grande justesse dans l'esprit. Je ne crois pas que les hommes connaissent la grandeur du présent qu'ils font aux dames quand ils leur passent l'esprit de goût.

Ceux qui attaquent les femmes, ont prétendu que l'action de l'esprit qui consiste à considérer un objet, était moins parfaite dans les femmes, parce que le sentiment qui les domine, les distrait et les entraîne. L'attention est nécessaire, elle fait naître la lumière, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit, et les met à sa portée. Mais, chez les femmes, souvent les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles et leur en épargne tous les frais. Je

ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement : physiquement, il fournit de nouveaux esprits qui illuminent, de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées ; et pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloquentes. Nous allons souvent aussi sûrement à la vérité par la force et par la chaleur des sentimens, que par l'étendue et la justesse des raisonnemens ; et nous arrivons par eux plus vite au terme de la vérité, que par les connaissances. La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend : c'est à notre imagination et à notre cœur que la nature a remis la conduite de ses actions et de ses mouvemens. La sensibilité est une disposition de l'ame, qu'il est avantageux de trouver dans les autres ; vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secourt l'esprit et sert la vertu : on convient que les agrémens se trouvent chez les personnes de ce caractère ; les grâces vives et soudaines dont parle Plutarque, ne sont que pour elles. Une dame, qui a été un modèle d'agrément, sert de preuve à ce que j'avance. On demandait un jour à un homme d'esprit de ses amis, ce qu'elle pensait, ce qu'elle faisoit dans sa retraite : *Elle n'a jamais pensé*, répondit-il, *elle n'a fait que sentir*. Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'était la plus séduisante personne du monde ; que ses goûts ou plutôt ses passions se rendaient maîtresses de son imagination et de sa raison, de manière que ses goûts étaient toujours justifiés par sa raison et respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'ont osé la condamner qu'en cessant de la voir ; jamais elle n'avait tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit, qui vient de la sensibilité et de la force de l'imagination, parce que la persuasion est toujours à la suite.

Les femmes ne doivent rien à l'art, et l'on ne trouve pas bon qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien : mais nous gâtons toutes ces dispositions que leur a données la nature. Nous commençons par négliger leur éducation, nous n'occupons leur esprit à rien de solide, et le cœur en profite ; nous les destinons à plaire, et elles ne nous plaisent que par leurs grâces ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un

spectacle agréable a nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens, et se laissent aisément entraîner au penchant de la nature ; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus pour les combattre. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudrait prendre parti. Si nous ne les destinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'usage de leurs agrémens. Si vous les voulez raisonnables et spirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite. Mais nous leur demandons un mélange et un ménagement de ces qualités, qu'il est difficile d'attraper et de réduire à une mesure juste. Nous leur voulons de l'esprit ; mais il faut le cacher, l'arrêter, ne rien produire ; il ne peut prendre d'essor, qu'il ne soit rappelé par ce qu'on nomme bienséance. La gloire, qui est l'ame, le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est déniée : on refuse, on ôte à leur esprit tout objet, toute espérance ; on l'abaisse, et, si j'ose me servir des termes de Platon, *on lui coupe les ailes*. Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore. Les femmes ont pour elles une grande autorité, c'est Saint-Evremont ; quand il a voulu donner un modèle de perfection, il l'a placé sur les femmes, et non pas sur les hommes. Il en rend raison : J'ai cru, dit-il, moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Demandons aux hommes, de la part de tout le sexe, que voulez-vous de nous ? Souhaitez-vous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable et d'un cœur droit ? Permettez-leur l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ou bien, ne voulez-vous que des grâces qui favorisent les plaisirs ? Ne vous plaignez donc pas si elles étendent un peu l'usage de leurs charmes. Mais, pour donner aux choses le rang et le prix qu'elles méritent, distinguez les qualités estimables et les agréables. Les estimables sont réelles et leur sont propres, et par les lois de la justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'ame, et qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles ni propres à l'objet ; elles se doivent à la disposition de nos organes et à la libéralité de notre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes, et que souvent nos sentimens changent sans qu'il y ait rien de

changé dans l'objet. Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes ; les dispositions par lesquelles elles nous plaisent, ne leur appartiennent pas, elles nous les doivent. L'amour ne se mérite pas, il échappe aux plus grandes qualités. Serait-il donc possible que le cœur ne pût dépendre des lois de la justice, et qu'il ne fût soumis qu'à celles du plaisir ? Quand les hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, et ils trouveront des femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur et sur leurs plaisirs, quand il les dégradent. Mais de la manière dont ils les conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu, et les plaisirs n'y ont pas gagné. Vous avez vu la perte des mœurs ; vous allez voir la diminution des plaisirs.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les femmes se fassent estimer : mais n'avons-nous besoin que d'estime, et ne nous manquera-t-il plus rien ? Notre raison nous dira que cela doit suffire ; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison pour ceux du cœur. Il faut prendre la nature comme elle est. Les qualités estimables ne nous plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles ; mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper notre cœur, car nous avons autant besoin d'aimer que d'estimer. On se lasse même d'admirer : celle qu'on admire n'est aussi faite que pour plaire. Ce n'est pas même assez que ce sexe nous plaise, il semble qu'il soit obligé de nous toucher ; mais le mérite n'est pas brouillé avec les grâces : lui seul a droit de les fixer ; sans lui, elles sont légères et fugitives. De plus, la vertu n'a jamais enlaidi personne ; et cela est si vrai, que la beauté sans mérite et sans esprit est insipide, et que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable seulement dans les qualités extérieures, je l'étends plus loin. Les Espagnols disent que *la beauté est comme les odeurs, dont l'empire est de peu de durée, après quoi on s'y accoutume et on ne les sent plus*. Mais des mœurs pures, un esprit juste et fin, un cœur droit et sensible, ce sont des beautés renaissantes et toujours nouvelles. A présent, nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis long-temps la conduite des femmes ; on prétend qu'elles n'ont jamais été si déréglées qu'à présent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur, et les bienséances de leur conduite. Je crois qu'on a quelque raison ; je pourrais ce pendant dire qu'il y a long-temps qu'on se plaint des mêmes choses ; qu'un siècle peut être justifié par un autre : et, pour sauver le présent, je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se res semblent dans tous les temps, mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a de droit que sur les choses extérieures, et qu'il ne s'étend point sur des sentimens, il ne re dresse pas la nature ; il n'ôte pas les besoins du cœur, et les passions sont toujours les mêmes. Mais les hommes se sont-ils acquis par la pureté de leurs mœurs le droit d'attaquer celles des femmes ? En vérité, les deux sexes n'ont rien à se reprocher ; ils contribuent également à la corruption de leur siècle. Il faut pourtant convenir que les manières ont changé ; la galanterie est bannie, et personne n'y a gagné. Les hommes en respectant moins les femmes ont perdu la politesse, la douceur, et cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur commerce. Les femmes aussi ont perdu l'envie de plaire par des manières douces et modestes, et c'était la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la nation française soit déchue de l'ancienne galanterie, il faut convenir qu'aucune autre nation ne l'avait plus épurée. Les hommes s'étaient fait un art de plaire, et ceux qui s'y sont exercés, et qui y ont acquis une grande habitude, ont des règles certaines, quand ils savent s'adresser à des caractères faibles. Les femmes se sont aussi donné des règles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France, et qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur et les bienséances, elles ont su opposer leur devoir aux impressions de l'amour. C'est des désirs et des desseins des hommes, et de la pudeur et de la retenue des femmes, dont se forme ce commerce délicat qui polit l'esprit et qui épure le cœur ; car l'amour perfectionne les âmes bien nées. Il faut donc convenir qu'il n'y a que la nation française qui se soit fait un art délicat de l'amour. Les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré. Comme les femmes y sont presque enfermées, les hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obstacles extérieurs ; et

quand ils les ont surmontés, ils n'en trouvent plus dans la personne aimée. Mais l'amour qui s'offre n'est guère piquant ; il semble que ce soit l'ouvrage de la nature et non pas celui de l'amant. En France, l'on sait faire un meilleur usage du temps ; comme le cœur est de la partie, et que souvent même, chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il est la source de tous les plaisirs. C'est aussi aux sentimens que nous devons tous nos romans si pleins d'esprit et si épures, et qui sont ignorés des nations dont je parle. Un Espagnol, en lisant les Conversations de Clélie, disait : *Voilà bien de l'esprit mal employé*. Dès qu'on ne sait faire qu'un usage de l'amour, le roman est court : en retranchant la galanterie, vous prenez sur la délicatesse de l'esprit et des sentimens. Les Espagnoles sont vives et emportées ; elles sont à l'usage des sens, et ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient et acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, et l'amour sans crainte et sans désirs est sans ame.

L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions. Puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des hommes, il ne le faut pas bannir de la société, il faut seulement apprendre à le conduire et à le perfectionner. Il y a tant d'écoles établies pour cultiver l'esprit, pourquoi n'en pas avoir pour perfectionner le cœur ? C'est un art qui a été très-négligé. Les passions cependant sont des cordes qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées. Échappe-t-on à qui sait remuer les ressorts intérieurs de l'ame, par ce qu'il y a de plus vif et de plus fort ? L'amour n'était pas décrié chez les anciens comme il est à présent ; pourquoi l'avilissons-nous ? Que ne lui laissons-nous toute sa dignité ? Platon a un grand respect pour ce sentiment ; quand il en parle, son imagination s'échauffe, son esprit s'illumine et son style s'embellit. Quand il parle d'un homme touché : *Cet amant, dit-il, dont la personne est sacrée*. Il appelle les amans *amis divins et inspirés par les Dieux*. Mais ils ne croyaient pas dans ces temps là que le plaisir dût être le premier objet de l'amour. Ils étaient persuadés que la vertu devait en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité, et c'est la source de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à présent croient que les sermens que l'amour a

dictés n'obligent à rien. Ne faut-il pas que la fidélité à sa parole et la reconnaissance défendent les sens contre les amorces de la nouveauté ? Mais la plupart aiment par caprice, et changent par tempérament. Ce que l'amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer, il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pourrons faire ; examinons la conduite des femmes dans l'amour et leurs différens caractères.

Il en est de bien des sortes. Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour ; d'autres, qui joignent l'amour et le plaisir ; et quelques-unes qui ne reçoivent que l'amour et qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légèrement sur le premier caractère. Elles ne cherchent dans l'amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées et entraînées ; enfin, elles aiment l'amour n'ont pas l'amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions ardentes ; vous les voyez occupées du jeu, de la table. J'ai toujours été étonné qu'on pût associer d'autres passions à l'amour, qu'il laissât du vide dans le cœur, et qu'on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant l'innocence, et quand leur gloire est une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faisait des reproches à madame *** qui violait toutes les lois de la bienséance : *Je veux jouir*, disait-elle, *de la perte de ma réputation*. Celles qui suivent de pareilles maximes, rejettent les vertus de leur sexe ; elles les regardent comme un usage de politique, auquel elles veulent échapper. Elles croient qu'il suffit de donner quelques dehors pour satisfaire à leurs obligations et dérober leurs faiblesses. Il est dangereux de croire que tout ce qui est ignoré soit innocent. Elles rejettent les principes pour échapper aux remords, et appellent du décret de tous les hommes. Elles passent leur vie de faiblesse en faiblesse, et ne s'arrêtent jamais. Dès qu'une femme a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat, qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus ! Quel privilège auront-elles pour être respectées ? Leur doit-on plus qu'à son propre honneur ? Ces caractères-là ne font jamais des personnes aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur ni délicatesse ; elles se font une habitude de galanterie, qui ôte ce lustre et cette fleur d'innocence qu'il est si doux d'arracher ; elles ne savent point joindre la

qualité d'amantes à celle d'amies. Comme elles ne cherchent que les plaisirs et non pas l'union des cœurs, elles échappent à tous les devoirs de l'amitié, Enfin tout se plaint ; elles manquent à l'amour et sont infidèles à la gloire. Voilà l'amour d'usage d'à présent, et où les conduit une vie frivole et dissipée.

Il est une autre sorte de femmes galantes qui se livrent au plaisir d'aimer, et qui ont su conserver les principes de l'honneur ; qui n'ont jamais rien pris sur les bienséances, qui se respectent, mais que la violence de la passion entraîne. Il en est qui ne prêtent pas à leur faiblesse, qui y résistent, mais enfin l'amour est le plus fort. J'ai connu une femme de beaucoup-d'esprit, à qui je faisais quelques petits reproches par l'intérêt que j'y prenais : *N'avez-vous jamais senti, me disait-elle, la force de ce Dieu ? Je me sens liée, garottée, entraînée ; ce sont les fautes de l'amour, ce ne sont plus les miennes.* Montaigne nous peint ces dispositions quand il était touché ; c'est un philosophe qui parle : *Je me sentais, dit-il, enlevé tout vivant et tout voyant ; je voyais ma raison et ma conscience se retirer, se mettre a part ; et le feu de mon imagination me transportait hors de moi-même.*

Il y a des femmes qui ont une autre sorte d'attachement. On ne peut les dire galantes ; cependant elles tiennent à l'amour par les sentimens. Elles sont sensibles et tendres, et elles reçoivent l'impression des passions. Mais comme elles respectent les vertus de leur sexe, elles rejettent les engagemens condamnables. La nature les a faites pour aimer : les principes arrêtent les mouvemens de la nature. Mais comme l'usage n'a de droit que sur la conduite et qu'il ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus, plus ils sont forts. Ceux des femmes galantes ne sont ni vifs, ni durables ; ils s'usent, comme ceux des hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment, dès qu'on se permet tout. L'habitude aux plaisirs les fait disparaître, il faut qu'ils soient épurés pour être sentis. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité du cœur ; et ce que vous en retranchez, retourne au profit de la tendresse. Mais si vous voulez trouver une imagination ardente, une ame profondément occupée, un cœur sensible et bien touché, cherchez-les chez les femmes du caractère dont je parle. Si vous ne trouvez de bonheur, de repos, que dans cette union des

cœurs ; si vous êtes sensibles au plaisir d'être ardemment aimés, et que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'amour, de ses impatiences et de ses mouvemens si purs et si doux, il ne se trouve que chez les personnes retenues et qui se respectent. De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ! Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, et que c'est à la vertu seule qu'on sacrifie les désirs de son cœur, cela n'assure-t-il pas la confiance sur tout le reste ? *Les refus de chasteté*, dit Montaigne, *n'ont jamais offensé personne*.

Les hommes ne connaissent pas leurs intérêts, quand ils cherchent à gâter l'esprit et le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant et plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs, ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'ame, cette sûreté, qu'il y a une personne du monde qui ne vit que pour vous et qui ferait tout pour vous sauver un chagrin. *Car l'amour*, comme dit un ancien, *est entrepreneur de grandes choses* : *il vous conduira et ne vous souffrira aucune faiblesse*. Voilà la marque du véritable amour. A Lacédémone, quand un homme avait manqué, ce n'était pas lui que l'on punissait, mais la personne qui l'aimait : on la croyait coupable des fautes de la personne aimée. Ils savaient que l'amour dont je parle, est l'aide le plus sûr de la vertu : tous les exemples le confirment. Combien d'amans ont demandé à combattre devant leur maîtresse, et ont fait des choses incroyables ? Voilà les motifs par lesquels les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le chemin de la vertu par des principes et par des préceptes. Les femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'amitié ; ce sont les besoins qui les unissent et non point les sentimens : la plupart ne les connaissent pas et n'en sont pas dignes. il y a un goût dans la parfaite amitié, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Les femmes ne peuvent s'unir par le cœur ; que faire de ce fonds, de sentiment ? les hommes en profitent. Rien n'est si précieux ni si désirable que cette sorte d'amour : il met de la décence dans les pensées, dans la conduite et dans les sentimens. Cette sorte d'amour n'est pas une chimère ; un homme

de beaucoup d'esprit a été assez heureux pour trouver une personne digne d'un pareil attachement. Cet amour délicat, dit-il, est si différent de l'amour ordinaire et rassasiant ! Si l'on savait combien il a de ressources, en combien de manières il remue l'ame, l'élève et l'ennoblit ; combien l'on se sait gré de trouver en soi et d'inspirer à la personne aimée. des sentimens si dignes : on serait honteux de s'être livré aux attachemens vulgaires. Quand l'ame s'est élevée à ce degré de sensibilité, elle devient touchée de sa propre délicatesse, et elle se fait une seconde passion de sa propre vertu. Les privations deviennent alors des plaisirs, car la vertu a ce privilège de nous procurer toujours du bonheur. Quelle félicité pour une âme bien née, de jouir du doux plaisir d'aimer et d'être aimée sans honte et sans remords ! Mais c'est aux femmes à conduire les hommes à ce degré de délicatesse ; c'est d'elles que l'amour reçoit son éducation ; il devient ce qu'elles le font. Il faut espérer qu'il se trouvera quelque personne assez élevée, assez touchée de sa gloire et de son propre bonheur, pour vouloir être le fondateur d'une pareille secte. Le Tasse nous donne un modèle de délicatesse en la personne d'Olinde ; il dit : *Que cet amant désire beaucoup, espère peu et ne demande rien.* Une dame qui a paré la cour par son esprit et par ses grâces, allait plus loin ; elle ne passait pas à ses amans de désirer : quand elle s'en apercevait, elle disait : *Ils désirent ! ils ne m'aiment plus,* et cessait de les voir.

Une ambassadrice d'Espagne en France disait : « Les dames françaises sont bien malheureuses. Elles ont peu de temps à jouir du plaisir d'aimer et d'être aimées. On leur demande pour plaire, ce qui ne dépend plus d'elles, qui est la jeunesse et les grâces. Ce n'est pas la même chose à présent en Espagne, disait-elle ; nous sommes assez heureuses, ayant épuré l'amour, de jouir longtemps de ses douces illusions. Ce ne sont pas les corps qui aiment, ce sont les ames. SaintÉvremond connaissait bien ces sortes d'unions. L'amour, disait-il, dans les commencemens se nourrit de peu ; rien de si épuré qu'une passion naissante, jour plaisir approche de ces joies que l'on nous fait espérer en l'autre vie, ces langueurs secrètes, ces mouvemens, ces extases des âmes passionnées, et ces détachemens de la matière : les sens ne font leur fonction que par habitude ; les esprits qui les animent sont tous dans l'objet, notre ame a une vie séparée ; elle jouit seule de ces véritables

plaisirs, la personne aimée emporte avec elle tout ce que nous avons de spirituel. C'est alors que les volontés et les pensées se concertent, et que les âmes s'unissent et se confondent. Les deux sexes seraient bien heureux si, ayant conduit ces sentimens à leur perfection, ils pouvaient en jouir tout le temps de leur vie. »

Cet amour suffit à lui-même, il est sa propre récompense. La plupart des hommes d'à présent n'aiment que d'une manière vulgaire ; ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour, où ils espèrent d'arriver après bien des mystères : ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surpris qu'on ne veuille pas raffiner sur les plus délicieux sentimens que nous ayons. Ce qui s'appelle le terme de l'amour, c'est peu de chose pour un cœur tendre. Il y a une ambition plus élevée à avoir, c'est de porter nos sentimens et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse, et de les rendre tous les jours plus tendres, plus vifs et plus occupans. De la manière dont on se conduit, l'amour meurt avec les désirs et s'éteint quand il n'y a plus d'espérance : ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. Les passions délicates s'accroissent et s'augmentent toujours ; la tendresse ordinaire s'affaiblit et s'éteint. Il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les âmes bornées. Mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagements, et peu de femmes en sont dignes.

L'amour agit selon les dispositions qu'il trouve ; il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire et aux plaisirs, comme ce sont deux sentimens qui se combattent, l'amour les accorde. Il prépare, il épure les plaisirs pour les faire recevoir aux âmes fières, et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentimens. Il a l'art de les élever et de les ennoblir ; il inspire une hauteur dans l'esprit, qui les sauve des abaissemens de la volupté. Il les justifie par l'exemple ; il les déifie par la poésie. Enfin il fait si bien que nous le jugeons digne d'estime, ou tout au moins d'excuse. Les caractères fiers coûtent plus à l'amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur souffrent dans les engagements. Il y a toujours une image de servitude attachée à l'amour. La tendresse prend sur la gloire des femmes. Pour celles qui ont été bien élevées et à qui on a inspiré des principes, les préjugés se

sont profondément gravés : quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses : entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste qu'aux dépens de l'autre. Cela prend toujours sur elles, et ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort et la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir ; la conquête est plus grande et plus pleine ; elles ont plus à perdre, vous leur coûte davantage. Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de sûreté. Quand une fois elles se sont engagées, c'est pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur amour, elles se respectent, elles sont fidèles et délicates ; elles ne manquent à rien. Le sentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'amour, puisqu'elles en sont plus tendres, plus vives et plus appliquées. Une amante aimable et qui a de la gloire dans le cœur, ne songe qu'à se faire estimer, et l'amour la perfectionne. Il faut convenir que les femmes sont plus délicates en fait d'attachement. Les inconvéniens des caractères fiers sont d'être absolus et aisés à blesser ; comme elles sentent leur prix, elles exigent davantage. Les caractères sensibles et mélancoliques trouvent des charmes et des agrémens infinis dans l'amour et en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les âmes tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour, savent combien leur vie était animée ; et quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. Il fait tous les biens et tous les maux ; il perfectionne les âmes bien nées : car l'amour dont je parle est un censeur sévère et délicat, qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres ; les grandes passions sont sérieuses ; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses dont on le remercie. Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment ; elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Désoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir a-t-on trop de toutes les heures pour les donner à ce qu'on aime ? Opposez à ce caractère, pour en connaître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les femmes du monde qui sont livrées au jeu, aux plaisirs et aux spectacles, que ne leur faut-il point pour l'emploi du temps ? Elles savent bien trouver la fin de la journée sans ce qu'elles aiment : n'est-ce pas autant

de pris sur le goût principal ? Nous n'avons qu'une portion d'attention et de sentiment, dès que nous le livrons aux objets extérieurs ; le sentiment dominant s'affaiblit. Ne sont-ils pas plus vifs et plus forts ? Dans la retraite il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour les gens délicats et attentifs. L'amour est un dieu jaloux qui ne souffre nulle rivalité. La plupart des femmes prennent l'amour comme un amusement ; elles s'y prêtent et ne s'y donnent pas, elles y associent tous les autres plaisirs ; elles ne connaissent point ces sentimens profonds qui occupent l'ame d'une tendre amante. Mademoiselle de Scuderi dit, que la mesure du mérite se tire de l'étendue et de la capacité qu'on a d'aimer. Avec une pareille règle, le mérite des femmes d'à présent sera léger.

Enfin celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentimens, ne peuvent être soutenues que par l'amour. Les sentimens sont plus nécessaires à la vie de l'esprit que les alimens ne le sont à celle du corps. Mais notre amour ne saurait être heureux qu'il ne soit réglé. Quand il ne nous coûte, ni vertu ni bienséance, nous jouissons d'un bonheur sans interruption ; nos sentimens sont profonds, nos joies sont pures, nos espérances sont flatteuses et apparentes ; l'imagination est agréablement remplie, l'esprit vivement occupé et le cœur touché. Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleurs, et une espèce d'immensité de bonheur qui anéantit tous les malheurs et les fait disparaître. L'amour est à l'ame ce que la lumière est aux yeux ; il écarte les peines comme la lumière écarte les ténèbres. Madame de Longueville disait *que les beaux jours que donne le soleil, n'étaient que pour le peuple, que la présence de ce qu'elle aimait faisait ses beaux jours*. Ceux qui sont destinés à une vie si heureuse, sont dans le monde comme s'ils n'y étaient pas, et ne s'y prêtent que pour des instans ; rien ne leur intéresse que ce qu'ils sentent, rien ne les peut remplir que l'amour. Rien de si vif et de si lumineux que l'esprit qu'il donne : il est la source des agrémens. Rien ne peut plaire à l'esprit qu'il n'ait passé par le cœur.

La différence de l'amour aux autres plaisirs, est aisée à faire à ceux qui ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la présence de l'objet. La musique, la bonne chère, les spectacles, il faut que

ces plaisirs soient présens pour faire les impressions, rappeler l'ame à eux et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter, mais ils sont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'amour, il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes ; il ne tient pas seulement à l'objet, nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'ame que donne la certitude d'être aimé, ces sentimens tendres et profonds, cette émotion de cœur vive et touchante que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez, tous ces plaisirs sont en nous et tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché et que vous êtes sûr d'être aimé, tous vos plus grands plaisirs sont dans votre amour. Vous pouvez donc être heureux par votre seul sentiment, et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

On me dira, voilà un terrible écart. J'en conviens : ne puis-je pas le justifier ? Un ancien disait *que les pensées étaient les promenades de l'esprit*. J'ai cru avoir le privilège de me promener dans le pays immense des idées. Elles se sont offertes assez naturellement à l'esprit, et de proche en proche elles m'ont menée plus loin que je ne devais ni ne voulais. Voici le chemin qu'elles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les hommes connussent si peu leur intérêt, que de condamner les femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole et dissipée, les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, se sont offerts à moi. J'ai examiné si on ne pouvait pas tirer un meilleur parti des femmes. J'ai trouvé des auteurs respectables qui ont cru qu'elles avaient en elles des qualités qui les pouvaient conduire à de grandes choses, comme l'imagination, la sensibilité et le goût. Ce sont des présens que la nature leur a faits. J'ai fait des pauses sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine et qu'elle les porte naturellement à l'amour, en passant par son temple il a bien fallu lui payer tribut, et jeter quelques fleurs sur son autel. J'ai cherché si l'on ne pouvait point se sauver des inconvéniens de l'amour, en séparant les plaisirs des vices, et jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une métaphysique d'amour, la pratiquera qui pourra.

Voilà l'histoire de mes idées, si vous voulez de mes égarement. Je serais bien heureuse, si, ayant le défaut qu'on reproche à Montaigne, je pouvais,

comme lui, conduire ceux qui liront ce petit écrit dans le pays de la raison et du bon sens, quelquefois même dans celui des fleurs et des zéphyr⁵⁴.

Madame DE LAMBERT.

LA FEMME.

Voulez-vous toujours être bien guide ? suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse, les femmes ont tel et tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trompe ; ce seraient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles ; tout irait moins bien si elles ne les avaient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer, mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes ; que nous les amusons sans cesse à des puérités, pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de collègues : grand malheur ! Eh ! plutôt à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils seraient plus sensément et plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries ? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré ? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont

elles nous subjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur. Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées ; mais prises en tout, elles se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage ; partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; constante manière d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice. Les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non sans doute. Ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cul tivent leur esprit comme leur figure : ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seule ment celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en rien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public ; mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera

pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais, quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent. Ni la nature ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, et ce n'est pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que, quittant le ton modeste et posé de leur sexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation, elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper. Si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes. Elles mentent. Il faut être folle pour aimer les fous ; le désir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avait point d'hommes frivoles, elle se presserait d'en faire ; et leurs frivolités sont bien plus son ouvrage que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes, et qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état ; mais sa coquetterie change de forme et d'objet selon ses vues : réglons ces vues sur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà ; et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrètement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans, et qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de temps et de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît pour ainsi dire avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux-sexes. Mais

l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des grémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renverse ; il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grâce ; il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les couvons, où les pensionnaires ont une nourriture grossière, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air et dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle, où une fille, délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou re lâchement dangereux, ou sévérité mal entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps et le cœur de la jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçaient, comme les garçons, aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'État que les mères aient porté le mousquet et fait l'exercice à la prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque était très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paraissaient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avait presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie, où l'on ne vît des bandes de filles des premiers citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, et présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant et propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours était-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse par des exercices agréables,

modérés, salutaires, et pour aiguïser et former son goût par le désir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étaient mariées, on ne les voyait plus en public ; renfermées dans leurs maisons, elles bornaient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature et la raison prescrivent au sexe. Aussi de ces mères-là naissaient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre ; et, malgré le mauvais renom de quelques îles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages et plus aimables, et aient mieux réuni les mœurs et la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênaient point le corps, contribuent beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèle à l'art quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avaient pas une seule. Leurs femmes ignoraient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce, et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe : cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut serait même frappant à l'œil sur le nu ; pourquoi serait-il une beauté sous le vêtement ?.....

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement, et le bruit, des tambours, des sabots, de petits carrosses : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées, la poupée est l'amusement spécial de ce

sexe ; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens bien ou mal assortis, il n'importe ; les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre : dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien ; elle oublie les repas même, elle a plus faim de parure que d'aliment. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne. Sans doute ; elle voit, sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore, elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie. Elle ne l'y laissera pas toujours, elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez, qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait bien plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne : ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle, viennent d'elles-mêmes. La tapisserie n'est plus si fort à leur gré : les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrais

point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, et à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connaissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins et plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, et cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. Cette règle bannit de leur sexe ainsi que du nôtre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon et ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, et où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture ; et dans la manière dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si bonne heure ? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, et toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir et l'occasion. Peut-être devraient-elles apprendre à chiffrer avant tout : car rien n'offre une utilité plus sensible en tout temps, ne demande un plus long usage, et ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avait les cerises de son goûter que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle saurait bientôt calculer.

Je connais une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faisait incessamment des O grands et petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, et toujours tracés à rebours. Malheureusement un jour qu'elle était occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir ; et, trouvant que cette attitude contrainte lui donnait mauvaise grâce, comme une autre Minerve, elle jeta la plume et ne voulut plus faire des O. Son frère n'aimait pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchait était la gêne, et non pas l'air qu'elle lui donnait. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture : la petite fille était délicate et vaine, elle n'entendait point que son linge servît à ses sœurs : on le marquait, on ne voulut plus le marquer ; il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses : ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe ; et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles voulaient toujours travailler on devrait quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie d'une honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations et ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un

côté et tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les règles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui ; le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais, si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde puissent un jour tourner à bien ; mais, pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elle sont flatteuses, dissimulées, et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère ; l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude, feront aimer la mère de la fille si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affaiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Parla même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse. Extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modère ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme, entre autres, le caprice et l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à

un homme ou aux jugemens des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuanes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre moins docile, il ne faut pas l'abrutir ; au contraire, je ne serais pas fâché qu'on lui laissât mettre quelquefois un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; et, persuadé que tous les penchans naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes, nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles, qui ne font pour ainsi dire que de naître : qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; et, si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes, auprès d'elles, j'aurai tort

incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en la surchargeant de préceptes inutiles, comme si un morceau de ceci ou de cela n'était pas bientôt accordé ou refusé⁵⁵, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguë par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel, ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, etc. Je ne dirai pas qu'on pouvait le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande ; l'omission était si cruelle, que, quand il eût enfreint ouvertement la loi et dit sans détour qu'il avait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile ; car, outre qu'il lui était rigoureusement défendu de demander jamais rien, ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été gracieuse, puisqu'elle avait mangé de tous les plats, hormis un seul, dont on avait oublié de lui donner, et qu'elle convoitait beaucoup.

Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit en avançant son doigt la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montrait, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* ; mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avait point mangé, que quelqu'un s'en apercevant lui dit : Et de cela en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est bien, et aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins ; sans quoi la femme ne serait pas la compagne de l'homme, elle serait son esclave : c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa faiblesse, elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens, elle passe avec les

années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troublerait sans cela. Les femmes artificieuses et méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrument du bonheur parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne. Nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherches ; et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-cens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés : *Qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées. Et tout au contraire on devrait leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrais la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paraîtrais inquiet de sa figure ainsi déguisée et de ce qu'on en pourra penser ; je dirais : Tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage, croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples, est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, et qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerais jamais tant que quand elle serait le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux grâces de la personne et comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fière de son ajustement, elle en sera humble ; et si, plus

parée que de coutume, elle s'entend dire : *Qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, et Junon se mettait plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disait Apelles à un mauvais peintre qui peignait Hélène fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçaient le plus souvent de laides femmes : on ne saurait avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs ; sans diamans, sans pompons, sans dentelles⁵⁶, elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Par l'industrie et les talens le goût se forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, et enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence et de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car, pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des gouvernantes. il faudrait être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons et de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quoique sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie ; et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquièrent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, et que les hommes s'amuseent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre ; ils épient, pour ainsi dire, le moment du discernement de ces petites personnes, pour

savoir quand ils pourront les aimer : car quoi qu'on fasse, on veut plaire à ce qui nous plaît ; et sitôt qu'on en désespère il ne nous plaît pas longtemps.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge. La bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a besoin de connaissance, et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure : *A quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre : *Quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge, où, ne pouvant discerner encore le bien et le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; et ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossièreté ; et comme naturellement cette grossièreté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général, dans le commerce du monde, que la politesse des hommes est plus officieuse, et celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paraît chercher davantage à vous servir, et la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractère des femmes, leur politesse est moins fautive que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct ; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guère aux femmes d'être polies, ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La première leçon vient de la nature, l'art ne

fait plus que la suivre, et déterminer suivant nos usages sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entre elles, c'est tout autre chose ; elles y mettent un air si contraint et des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement, elles, n'ont pas grand soin de cacher leur âne, et semblent sincères dans leur mensonge en ne cherchant guère à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel ; et contentes d'elles, elles le sont de tout le monde.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrètes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vu leur pénétration à pressentir les mystères qu'on leur cache et leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrais qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaât pour les exercer à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit et la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art et bien dirigées, feraient un amusement charmant pour cet âge, et pourraient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premières et peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, sous l'attrait du plaisir et de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime, et en quoi consiste la gloire et le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles : c'est pour cela même que je voudrais en parler à celles-ci de meilleure heure ; car, s'il fallait attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courrait risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver celle fin. La relation

sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvait remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivraient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourrait subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Église.

.....

Premièrement pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse et de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prières. Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes, selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement et le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Être Suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, et surtout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, si non que savoir son catéchisme et prier Dieu sont les devoirs des petites filles, et désirer

d'être grandes pour s'exempler comme vous de tout cet assujettissement
L'exemple ! l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des
enfants.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme
d'instruction directe, et non par demandes et par réponses. Elles ne doivent
jamais répondre que ce qu'elles pensent, et non ce qu'on leur a dicté. Toutes
les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le
maitre ; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfants,
puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, et qu'ils affirment ce
qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligents,
qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La première question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a
créée et mise au monde ?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'est sa
mère, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là,
c'est qu'à une demande qu'elle n'entend guère elle fait une réponse qu'elle
n'entend point du tout.

Je voudrais qu'un homme qui connaîtrait bien la marche de l'esprit des
enfants voulût faire pour eux un catéchisme. Ce serait peut-être le livre le
plus utile qu'on eût jamais écrit, et ce ne serait pas, à mon avis, celui qui
ferait le moins d'honneur à son auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, si
ce livre était bon, il ne ressemblerait guère aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand, sur les seules demandes,
l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre ; bien entendu
qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire
entendre ce que je veux dire, il faudrait une espèce de modèle, et je sens
bien ce qui me manque pour le tracer. J'essaierai du moins d'en donner
quelque légère idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la première question de notre
catéchisme, il faudrait que celui-là commençât à peu près ainsi.

LA BONNE.

Vous souvenez-vous du temps que votre mère était fille ?

LA PETITE.

Non, ma bonne.

LA BONNE.

Pourquoi non, vous qui avez si bonne mémoire ?

LA PETITE.

C'est que je n'étais pas au monde.

LA BONNE.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

LA PETITE.

Non.

LA BONNE.

Vivrez-vous toujours ?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Etes-vous jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Je suis jeune.

LA BONNE.

Et votre grand'maman est-elle jeune ou vieille ?

LA PETITE.

Elle est vieille.

LA BONNE.

A-t-elle été jeune ?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Pourquoi ne l'est-elle plus ?

LA PETITE.

C'est qu'elle a vieilli.

LA BONNE.

Vieillirez-vous comme elle ?

LA PETITE.

Je ne sais⁵⁷.

LA BONNE.

Où sont vos robes de l'année passée ?

LA PETITE.

On les a défaites.

LA BONNE.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

LA PETITE.

Parce qu'elles m'étaient trop petites.

LA BONNE.

Et pourquoi vous étaient-elles trop petites ?

LA PETITE.

Parce que j'ai grandi.

LA BONNE.

Grandirez-vous encore ?

LA PETITE.

Oh ! oui.

LA BONNE.

Et que deviennent les grandes filles ?

LA PETITE.

Elles deviennent femmes.

LA BONNE.

Et que deviennent les femmes ?

LA PETITE.

Elles deviennent mères.

LA BONNE.

Et les mères, que deviennent-elles ?

LA PETITE.

Elles deviennent vieilles.

LA BONNE.

Vous deviendrez donc vieille ?

LA PETITE.

Quand je serai mère.

LA BONNE.

Et que deviennent les vieilles gens ?

LA PETITE.

Je ne sais.

LA BONNE.

Qu'est devenu votre grand-papa ?

LA PETITE.

Il est mort⁵⁸.

LA BONNE.

Et pourquoi est-il mort ?

LA PETITE.

Parce qu'il était vieux.

LA BONNE.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

LA PETITE.

Ils meurent.

LA BONNE.

Et vous, quand vous serez vieille, que....

LA PETITE, *l'interrompant.*

Oh ! ma bonne, je ne veux pas mourir.

LA BONNE.

Mon enfant, personne ne veut mourir, et tout le monde meurt.

LA PETITE.

Comment ! est-ce que maman mourra aussi ?

LA BONNE.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, et la vieillesse mène à la mort.

LA PETITE.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

LA BONNE.

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

LA PETITE.

Ma bonne, je serai toujours sage.

LA BONNE.

Tant mieux pour vous. Mais enfin croyez-vous de vivre toujours ?

LA PETITE.

Quand je serai bien vieille, bien vieille.....

LA BONNE.

Hé bien !

LA PETITE.

Enfin, quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

LA BONNE.

Vous mourrez donc une fois ?

LA PETITE.

Hélas ! oui.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivait avant vous ?

LA PETITE.

Mon père et ma mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivait avant eux ?

LA PETITE.

Leur père et leur mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivra après vous ?

LA PETITE.

Mes enfans.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivra après eux ?

LA PETITE.

Leurs enfans, etc.

En suivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement et une fin, comme à toutes choses, c'est-à-dire un père et une mère qui n'ont eu ni père ni mère, et des enfans qui n'auront point d'enfans⁵⁹. Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles que la première demande du catéchisme est suffisamment préparée : alors seulement on peut la faire, et l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxième réponse, qui est pour ainsi dire la définition de l'essence divine, quel saut immense ! Quand cet intervalle sera t-il rempli ? Dieu est un esprit ! Et qu'est-ce qu'un esprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer ? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrais simplement : Vous me demandez ce que c'est que Dieu ; cela n'est pas facile à dire : on ne peut en tendre, mi

voir, ni toucher Dieu ; on ne le connaît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

.....

Il est bon d'observer que, jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire et où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal, elles n'en doivent pas savoir davantage : par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher et avoir quelque autorité sur elles. Enfin le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, et alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissions pas à ce point le sue qui nous gouverne et qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espèce humaine une règle antérieure « l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle que se doivent rapporter toutes les autres : elle, juge le préjugé même ; et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette règle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant ; il me suffit de remarquer que, si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde ; et l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses et deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, et qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison. Mais à ce mot que de questions s'élèvent ! Les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec

succès ? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées ? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient ?

Les diverses manières d'envisager et de résoudre ces questions font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre et filer dans son ménage avec ses servantes, et n'en font ainsi que la première servante du maître : les autres, non contents d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres ; car la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, et la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce, autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raison qui mène l'homme à la connaissance de ses devoirs n'est pas fort composée ; la raison qui mène la femme à la connaissance des siens est plus simple encore. L'obéissance et la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse et les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles et si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnaître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerais pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, et qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste ; mais il faudrait pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une manière de vivre très-retirée. Dans de grandes villes et parmi des hommes corrompus, cette femme serait trop facile à séduire ; souvent sa vertu ne tiendrait qu'aux occasions : dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve ; il faut qu'elle sache d'avance et ce qu'on lui peut dire et ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime ; elle doit surtout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances ; si elle ne connaît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la

fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, et à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre et quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse ; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables ; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit et sa raison.

Je reviens toujours au principe, et il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, et je trouve enfin que ce qui est est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de bien recevoir leur monde et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines ; il voudrait être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvait intéresser tout le monde ; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table : l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait : la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas ; elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne ; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir et vous en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table, elle discerne celui qui ne mange point parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est maladroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé

qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau ; mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenait tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif dont elle n'ait l'interprétation toute prête, et presque toujours conforme à la vérité.

Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante ;
Ne con tutti, ne sempre, un stesso volto
Serba ; ma cangia a tempo atto e sembante.

.....

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles, qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, et qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or, cet art s'apprend-il ? Non, il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont les sciences des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

.....

Sur ces considérations, je crois qu'on peut déterminer, en général, quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, et sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés avoir qu'à remplir. La première chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état et chaque âge a ses devoirs. On connaît bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, et, dans quelque rang que le ciel vous place, vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel

est d'être ce que nous fit la nature ; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connaissances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée ; elles n'ont pas non plus assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes ; et, quant aux connaissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles et des lois de la nature. La femme, qui est faible et qui ne voit rien au dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa faiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même, et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir ; il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par là loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paraître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la femme observe, et l'homme raisonne : de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que l'entendement

humain puisse acquérir dans les choses morales, la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce. Et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes : quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guère moins recluse dans sa maison que la religieuse dans son cloître. Il faudrait donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des couvens ; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus ne vienne un jour égarer leurs cœurs et troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des couvens, et les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'était tout le contraire ; les filles avaient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux, et de fêtes publiques ; les femmes vivaient retirées. Cet usage était plus raisonnable et maintenait mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, et n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveraient pas leur compte à cette réforme, et malheureusement elles donnent le ton. Mères, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit et une âme honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

.....

Pour aimer la vie paisible et domestique, il faut la connaître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison ; et toute femme que sa mère n'a point élevée n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale et si mêlée qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, et qu'on est

en public jusque chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connaît-on ses parens : on les voit en étrangers, et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisait le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle et des maximes qu'on y voit régner.

.....

Je ne veux pas que de la province une mère sensée amène sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres ; mais je dis que quand cela serait, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens et l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On re marque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, et se mettre à la mode six mois durant, pour se faire siffler le reste de leur vie : mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans et maîtres de s'y fixer, les en détourner elles mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étaient venues, et dire avec attendrissement la veille de leur départ : Ah ! retournons dans notre chaumière, on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, et qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles ; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses ? car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels. Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prêches, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine et ceux qui les

donnent et tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise et facile ; ne leur laissez pas croire qu'on est chagriné quand on les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir. Leur catéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se développent, qu'elle règne déjà par la douceur de son caractère et rend sa modestie imposante. Quel homme insensible et barbare n'adoucit pas sa fierté et ne prend pas des manières plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable et sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien et de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, et s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles ; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens ; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes ? personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi, qui leur dis des vérités si dures, croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens ? Non ; leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs, souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice : peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on ferait avec ce ressort, si l'on savait le mettre en œuvre ! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la

dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siège de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoraient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuraient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étaient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les plébéiens obtinrent le consulat, par une femme finit la tyrannie des décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans Français, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession si ridicule à vos yeux moqueurs ? vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortège de belles dames françaises, je n'en connais point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques et le cœur de Coriolan.

.....

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnaître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez – leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser ; vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître

une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui était de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes ; dans les choses importantes et graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par, l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui-plaît (1). Cet empire est beau, ce ne semble, et vaut bien la peine d'être acheté.

J.-J. ROUSSEAU.

FIN DU PREMIER VOLUME



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Livre des femmes, choix de
morceaux extraits des meilleurs
écrivains français, sur le
caractère, les mœurs et l'esprit
des femmes, par Mmes
Dufrénoy et Amable Tastu,...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96918440>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Voyez ce conseil cité page 228 de ce volume.

2 Thucydide.

3 Plutarque, dans le même livre, cite encore un trait d'une femme qui même aujourd'hui pourrait servir d'excellente leçon d'économie politique. Un roi qui croyait que l'or était les richesses, épuisait les habitants de son pays au travail des mines. Tout périssait ; les habitants ont recours à la reine. Elle fait faire en secret par des orfèvres des pains d'or, des viandes et des fruits d'or, et, au retour d'un voyage, les fait servir au prince. Cette vue le réjouit. d'abord : bientôt il sent la faim, et demande à manger. « Nous n'avons que de l'or, dit-elle ; vos terres sont en friche ; elles ne rapportent rien ; on vous sert ce que vous aimez et la seule chose qui nous reste. » Le roi l'entendit et se corrigea. Ce trait peu connu mériterait d'être embelli par l'écrivain ingénieux et piquant qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes princes.

4 Phryné servit de modèle à Praxitèle pour sa Vénus de Gnide ; et pendant les fêtes de Neptune auprès d'Éleusis, Apelle, ayant vu cette même courtisane sur le rivage de la mer sans autre voile que ses cheveux épars et flottans, fut tellement ébloui de sa beauté, qu'il en prit l'idée de sa Vénus sortant des eaux.

5 Voyez Athénée.

6 Dicœarque.

7 Une tutelle austère, et dont elles ne sortaient jamais, la censure des magistrats, des tribunaux domestiques, des lois pour prévenir leur luxe par le règlement des dots, des lois somptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une déesse qui présidait à la paix des mariages et à la réconciliation des époux, des décrets honorables pour les services rendus par les femmes à l'État ; tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes et à leurs mœurs tant qu'il en eut lui-même.

8 Quand Septime Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ses projets de

réforme.

9 Octavie, sœur d'Auguste, femme d'Antoine et rivale si vertueuse et si tendre de Cléopâtre,

10 Tacite. Ann. 16, 6.

11 Il ne nous reste aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'impératrices. L'un est le panégyrique d'Eusébie, épouse de Constance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien : elle le fit élever au rang de César ; et par ce charme secret que l'esprit et la beauté ont sur les tyrans même, elle le sauva plusieurs fois des fureurs politiques d'un prince toujours prêt à être assassin dès qu'il craignait. Julien, qui lui devait la vie et l'empire, composa son panégyrique. Il faut convenir que la reconnaissance ne le rendit pas éloquent

L'autre est de Lucien : il est en dialogue et en forme de portrait. On se sait précisément à qui il est adressé ; mais les commentateurs, qui sont presque toujours dans la confidence de ces sortes de secrets, ne manquent pas d'assurer que c'est l'éloge d'une impératrice. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet éloge est l'original des quarante à cinquante mille portraits d'héroïnes ou de princesses qui, depuis quatre cents ans, ont été faits en France, en Italie ou en Espagne, par tous les orateurs, historiens, poètes ou romanciers, et où il est d'usage et de règle que la même femme ait toutes les perfections possibles. J'ajouterai que c'est la première trace qu'on trouve chez les anciens de cet esprit de galanterie si à la mode parmi nous, et qui consiste à dire aux femmes, avec un esprit léger et une âme de glace, tout ce qu'on ne croit pas et tout ce qu'on voudrait leur faire croire. Ce ton qui est né de l'impuissance d'être sensible et du désir de le paraître, et qui joint l'exagération à la fausseté, a dû naître, chez Lucien, de la corruption des mœurs de l'empire, de la légèreté naturelle aux Grecs de son temps et de son propre caractère. L'esprit peut décrire ; mais il n'y a que l'âme qui sache louer.

12 École des cyniques, qui regardaient la pudeur comme une convention, et se faisaient un devoir de s'en affranchir.

13 Système de la communauté des femmes dans un État.

14 C'est ce système qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos sociétés, et qui parmi nous a le plus influé sur les écrits et sur les langues.

15 Cette idée que la divinité se communique plus aisément aux femmes a été très-répandue sur la terre. Les Germains, les Bretons et tous les peuples scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs c'étaient des femmes qui rendaient les oracles. On connaît le respect des Romains pour les sibylles ; on connaît les pythonisses des Hébreux. Les prédictions des femmes égyptiennes avaient beaucoup de crédit à Rome sous les empereurs. Enfin, chez la plupart des sauvages, tout ce qui a, ou paraît avoir quelque chose de surnaturel, les cérémonies religieuses, la médecine et la magie, sont entre les mains des femmes.

16 Tous ces ouvrages alors célèbres ne sont plus que l'objet d'une vaine curiosité ; ils ressemblent aux ruines des palais gothiques. Presque tous d'ailleurs avaient le même fond, et contenaient les mêmes doges : toutes les femmes étaient des prodiges de beauté comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettait dans les tableaux. Ainsi les ouvrages français avaient plus de naïveté les italiens plus de recherche, les espagnols plus d'imagination, et cela devait être. Le caractère naïf des premiers tenait à la franchise militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penser ; la finesse des Italiens, à des esprits plus exercés par le commerce des étrangers, par le mélange des mœurs, par la foule des petits intérêts politiques ; enfin, la pompe et l'imagination espagnole tenait à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, surtout au long mélange avec les Maures et les Arabes, qui durent influencer prodigieusement sur les mœurs, sur la langue, et par la manière de peindre les objets, sur la manière de les voir : car si le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à son tour sur le génie.

17 Reine d'Angleterre et femme de Henri VI.

18 On cite une femme de Transylvanie qui, dans différens combats, avait tué de sa main dix janissaires.

19 Dès le treizième siècle, on avait vu la fille d'un gentilhomme boulonnais se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans, elle avait prononcé, dans la grande église de Bologne, une oraison funèbre en latin ;

et l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans, elle prit les degrés de docteur, et se mit à lire publiquement chez elle les Institutes de Justinien. A trente, sa grande réputation lui fit donner une chaire, où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignait les agrémens d'une femme à toutes les connaissances d'un homme, et avait le mérite en parlant de faire oublier jusqu'à sa beauté.

Au quatorzième siècle, le même exemple se renouvela dans la même ville.

Au quinzième, même prodige pour la troisième fois.

Enfin, il n'est pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore, une chaire de physique remplie avec distinction par une femme.

A Venise, on distingue, dans le cours du seizième siècle, deux femmes célèbres : l'une (Modesta di Pozzo di Zorzi) qui composa avec succès un grand nombre d'ouvrages en vers sérieux, plaisans, héroïques ou tendres, et quelques pastorales qui furent jouées ; l'autre (Cassandre Fidèle) qui fut au nombre des femmes les plus savantes d'Italie ; qui écrivait également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile ou du Dante, et en vers comme en prose ; qui possédait toute la philosophie de son siècle et des siècles précédées ; qui embellissait de ses grâces la théologie même ; qui soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connaissances sérieuses les talens agréables, et surtout celui de la musique, et releva encore ses talens par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souverains-pontifes et des rois ; et, pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle.

A Milan, on trouve une demoiselle de l'illustre maison de Trivulce, qui, jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains un grand nombre de discours éloquens devant des papes et des princes.

A Véronne, une Isotta Nogarolla, dans le quinzième siècle, qui se fit de même la plus grande réputation par son éloquence, que tous les souverains étaient curieux d'entendre et les hommes célèbres de voir.

A Florence, une religieuse de la maison de Strozzi, qui charmait l'ennui et l'oisiveté du cloître par le goût des lettres et de sa solitude, fut connue en Italie, en Allemagne et en France.

A Naples, une Sarrochia, qui composa un poème fameux sur Scanderberg, et fut de son vivant comparée au Boyardo et au Tasse.

A Rome, cette Victoire Colonne, marquise de Pescaire, qui aimait passionnément les lettres et y réussit, pleura très jeune encore un époux qui était un grand homme de guerre, et passa le reste de sa vie entre l'étude et la douleur, célébrant par les poésies les plus tendres le héros qu'elle avait aimé.

Suivez, dans le même siècle, les femmes illustres de toutes les nations, vous trouverez partout le même caractère et les mêmes genres d'études.

Vous verrez, en Espagne, une Isabelle de Rosères prêcher dans la grande église de Barcelone, venir à Rome sous Paul III, y convertir des Juifs par son éloquence, et commenter avec éclat Jean Scott devant des cardinaux et des évêques.

Une Isabelle de Cordoue, qui savait le latin, le grec et l'hébreu, et qui, avec de la beauté, un nom et des richesses, eut encore la fantaisie d'être docteur, et prit des degrés en théologie.

Une Catherine Ribéra, dans le même siècle, qui composa des poésies espagnoles moitié dévotes et moitié tendres.

Une Aloysia Sigéa de Tolède, plus célèbre que les trois autres, qui, outre le latin et le grec, avait appris l'hébreu, l'arabe et le syriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au pape Paul III, fut ensuite appelée à la cour de Portugal, y composa plusieurs ouvrages, et mourut jeune.

En France, vous verrez un très-grand nombre de femmes qui, dans le même siècle, eurent le même genre de mérite, et surtout une duchesse de Retz qui, sous Charles IX, fut célèbre même en Italie, et qui étonna les Polonais, lorsqu'ils vinrent demander le duc d'Anjou pour leur roi, surpris de trouver à la cour une jeune femme si instruite, et qui parlait les langues anciennes avec autant de pureté que de grâce.

Vous trouverez en Angleterre les trois sœurs Seymour, nièces d'une reine et filles d'un protecteur, toutes trois célèbres par leur science et par de très-

beaux vers latins qui, scion l'esprit du temps, furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut reine que pour monter sur l'échafaud, et qui, avant de mourir, lisait en grec le fameux dialogue de Platon sur l'Immortalité.

Marie-Stuart, la plus belle femme de son siècle et une des plus instruites, qui écrivait et parlait six langues, faisait très-bien des vers dans la nôtre, et très-jeune prononça à la cour de France un discours latin où elle prouva que l'étude des lettres sied bien aux femmes.

Enfin, la fille aînée du fameux chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, dont les connaissances furent presque éclipsées par les vertus, et qui, après avoir rendu à son père, dans sa prison, les soins les plus tendres, l'avoir consolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or sa tête des mains du bourreau, accusée elle-même et traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un était de garder comme une relique la tête de son père, et l'autre de conserver ses livres et ses ouvrages, parut avec intrépidité devant ses juges, se justifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse, imprima l'admiration comme le respect, et passa le reste de sa vie dans la retraite, la douleur et l'étude.

Tel est le tableau du plus petit nombre de femmes qui, dans cette époque, se signalèrent chez presque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grande surtout en Italie ; mais nous n'avons indiqué que les plus célèbres,

20 Joseph Bétussi traduisit en italien l'ouvrage latin de Boccace sur les femmes, et, dans l'ardeur de son zèle, l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet ; il ramassa, dans toutes les histoires profanes ou saintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui restaient encore, et grossit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'est pas tout. Un Philippe de Bergame, augustin, mort en 1518, avait publié, dans le quinzième siècle, un volume latin de femmes illustres.

Dans le seizième siècle, autre ouvrage sur les femmes celebres, de Jules-César Capacio, secrétaire de la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto en latin et en vers.

Un autre de Ludovico Doménichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomassini, évêque dans l'Etat de Venise.

Un autre de Bernardin Scardéoni, chanoine de Padoue, et sur les femmes illustres de Padoue.

Un autre de François-Augustin della Chiésa, évêque de Saluces, sur les femmes célèbres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de Saint-Charles, religieux carme, sur les femmes illustres par des ouvrages.

Un autre, dans les Pays-Bas, d'un Alexandre Van-Den-busche, sur les femmes savantes.

Un autre d'un Simon-Martin, minime en France, sur les femmes illustres de l'Ancien Testament.

Un autre du fameux père Le Moine, sous le titre de Galerie des Femmes fortes.

Je fais grâce de beaucoup d'autres que je pourrais nommer.

21 Boccace à la cour de Naples, et le Tasse à la cour de Ferrare.

22 De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour les femmes, en vers, en prose, en discours, en sonnets, le plus singulier, sans contredit, est celui qui fut publié à Venise en 1555, sous le titre de *Temple à la divine signora Jeanne d'Aragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits et dans toutes les langues principales du monde*. Cette femme, une des plus célèbres du seizième siècle, et mariée à un prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la construction poétique de ce temple lui fut décernée par un décret passé l'an 1551 à Venise, dans l'académie de *Dubbiosi*. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà eu l'idée de ce culte ; mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le corps ; il y eut seulement une dispute. Il s'agissait de savoir si Jeanne d'Aragon aurait seule les honneurs du Temple, ou si on associerait à sa divinité la marquise de Guast sa sœur, et qui n'était pas

moins célèbre. Mais on jugea apparemment que deux divinités, deux souveraines et deux femmes n'aimaient guère à se trouver ensemble. Ainsi, après de graves délibérations, l'académie décida que la marquise de Guast aurait ses autels à part, et Jeanne d'Aragon sa sœur resta unique et exclusive propriétaire des siens. On procéda ensuite à bâtir le Temple ; et les langues latine, grecque, italienne, française, espagnole, esclavonne, polonaise, hongroise, hébraïque, caldaïque, etc., furent employées à la construction de ce monument, un des plus singuliers sans doute que la galanterie ait jamais élevé en l'honneur de la beauté.

23 En 1593, il en parut un d'une célèbre Vénitienne que j'ai déjà citée (Modesta di Pozzo di Zorzi). Elle y soutenait la supériorité de son sexe sur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand succès, et malheureusement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'est qu'on pouvait la louer sans crainte. Elle venait de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voient toujours avec plaisir ces sortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil, qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ses avantages l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-septième siècle, une autre femme et une autre Vénitienne (Lucrece Marinella) soutint la même cause. Son ouvrage est intitulé : *La noblesse et l'excellence des femmes avec les défauts et les imperfections des hommes*. Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injustes ; et elle eut tout le succès que la beauté donne à l'esprit.

En 1628, autre ouvrage italien encore *sur la dignité des femmes*. Pour cette fois l'auteur était un homme ; c'était Christophe Bronzini, son ouvrage est en dialogues et divisé par jours. On peut concevoir par l'étendue de son plan combien la matière lui parut riche ; sa division est de vingt-quatre journées. La huitième, qui roule sur le mariage, a seule plus de deux cents pages. Bronzini, en louant les femmes, ne leur assigne point de rang, et laisse indécis le procès des deux sexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès était jugé très-nettement ; le titre de l'ouvrage était : *La femme meilleure lue l'homme, paradoxe par Jacques del Pozzo*. On ne sait pourtant si les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot de paradoxe.

En Espagne, un nommé Juan de Spinoza fit dans le seizième siècle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de son pays et toute la majesté de sa langue.

En France, nous avons un très-ancien ouvrage sur le mérite des femmes, qu'on traduisit en latin pour lui donner plus le cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, et il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

Les françaises ne furent guère moins zélées que les Italiennes à soutenir l'honneur de leur sexe.

Marguerite, reine de Navarre et première femme de Henri IV, tour à tour dévote et galante, et plus célèbre, comme on sait, par son esprit que par ses mœurs, dans un ouvrage en forme de lettres, entreprit de prouver *que la femme est fort supérieure à l'homme*.

Mademoiselle de Gournay, qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit aussi pour son sexe ; mais, plus modeste ou moins hardie, elle borna ses prétentions, et se contenta de réalité.

Cette modestie n'empêcha point qu'une demoiselle de Schurman née à Cologne, et qui de son temps eut une prodigieuse réputation, parce qu'elle réussissait dans tous les arts, quelle était peintre, musicienne, graveur, sculpteur, philosophe, géomètre, théologienne même, et qu'elle avait encore le mérite d'entendre et de parler neuf langues différentes, ne dit, après avoir lu ce livre en l'honneur de son sexe : *Dans cet ouvrage, je ne voudrais ni n'oserais tout approuver*.

En 1643 , il se publia à Paris un autre ouvrage sous ce titre : *La Femme généreuse qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus savant, plus vertueux et plus économe que celui des hommes*.

En 1665, une demoiselle publia encore à Paris un livre intitulé : *Les Dames illustres, ou par bonnes et fortes raisons il se prouve que les femmes surpassent les hommes*.

En 1673, autre ouvrage intitulé : *De l'égalité des deux sexes, discours philosophique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*.

En 1675, l'auteur se réfuta sous un autre nom, en publiant un *Traité de l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes* ; mais on voit qu'il se réfute doucement et qu'il craint d'avoir raison contre lui-même.

En 1691, on vit paraître une troisième édition de cet ouvrage qui eut une surte de célébrité.

Dans le même siècle, une demoiselle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut se ressaisir de la supériorité, et tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produisit une espèce de guerre entre des écrivains d'ailleurs assez obscurs, fit naître des ouvrages, des réponses et des répliques aujourd'hui également inconnus.

24 Il suit de-là que, dans une monarchie limace, les femmes sur le trône tendraient plus au despotisme, et que, dans un pays despotique, elles se rapprocheraient de la monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

25 On peut ici faire mille objections ; mais je ne parle que des femmes qui sont de leur sexe.

26 En général on est d'autant-plus poli qu'on est moins à soi et plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on est plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de ressources et de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, et dans les sexes comme dans les rangs, la politesse suppose encore l'oisiveté, parce qu'elle suppose l'habitude et le besoin de vivre ensemble. Et c'est de-là que naît l'art des ménagemens, le besoin des égards, et toutes les petites jouissances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, et à exiger ce qu'on donne. Ainsi la délicatesse de l'amour-propre produit tous les raffinemens de la société, comme la délicatesse des sens produit la recherche des plaisirs, et la délicatesse de l'esprit, qui peut-être n'est que le résultat des deux autres, produit la finesse du goût. On voit comme tous ces objets tiennent en semble, et comme ils tiennent aux femmes.

27 Madame de Graffigni, *Lettres péruviennes*.

28 Chaque femme avait son département et son empire. Madame de Montbazou, belle et brillante, gouvernait le duc de Beaufort ; madame de Longue ville, le duc de La Rochefoucauld ; madame de Châtillon, Nemours et Condé ; mademoiselle de Chevreuse, le Coadjuteur ; mademoiselle de Saujon, dévote et tendre, le duc d'Orléans ; et la duchesse de Bouillon, son

mari. Cependant madame de Chevreuse, vive et ardente, se livrait à ses amans par goût, et aux affaires par occasion et la princesse palatine, tour à tour amie et ennemie du grand Condé, par l'ascendant de son esprit bien plus que de ses charmes, subjuguait tous ceux à qui elle voulait plaire, et qu'elle avait ou la fantaisie ou l'intérêt de persuader. On sait qu'elle eut tout à la fois une ame passionnée et un esprit ferme, et qu'elle parut aussi romanesque en amour, que politique dans les intérêts d'État.

29 Il y eut un régiment créé sous le nom de *Mademoiselle*, et Monsieur écrivait à des femmes qui avaient suivi la fille à Orléans : *A mesdames les comtesses maréchaux-de-camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin*. Personne n'ignore ce que fit cette princesse qui avait tout le courage d'esprit qui manquait à son père. On sait qu'à Orléans elle escalada presque les murs, tandis qu'on délibérait si on devait la recevoir. Et à la porte Saint-Antoine, pendant que le grand Condé se couvrait de gloire contre Turenne qui n'était plus grand que parce qu'il combattait pour son prince, elle était au milieu des morts et des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne ou ne pouvait ou ne voulait donner, et se faisant obéir par respect de ceux qui pouvaient lui désobéir par devoir.

30 On connaît ces vers du duc de La Rochefoucauld à madame de Longueville :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

On vit le duc de Bellegarde qui s'était déclaré hautement l'amant de la reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de son épée. On vit, pendant la guerre civile, M. de Châtillon, amoureux de mademoiselle le Guenhi, porter dans une bataille une de ses jarretières de son bras.

31 Voyez dans les *Femmes savantes* l'excellente scène septième du second acte. On sent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chrisale, comme rôle comique il est du plus grand effet ; et dans ce genre, Chrisale et

Martine sont véritablement les deux. têtes de génie de la pièce. Je l'examine seulement du côté moral et indépendamment de tout effet de théâtre.

32 Je ne sais pas si Molière eût trouvé un pareil modèle dans le siècle de Louis XIV ; mais je sais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre (madame Necker).

33 Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on distinguera toujours madame de La Fayette et madame de Sévigné. Madame de La Fayette, si connue par des romans ingénieux et pleins d'une sensibilité douce, joignait une raison solide à tous les agréments du caractère et de l'esprit. C'est elle qui la première a mis dans les romans les sentimens à la place des aventurés, et des hommes aimables au lieu des héros. Elle fit dans son genre ce que Racine fit dans le sien. En substituant l'intérêt aux prodiges, elle prouva qu'il valait mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle. Elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrase sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâces. Les momens qu'elle peint se fixent sous son pinceau, et on les voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint ! Comme sa joie est douce, et que sa tristesse a de charmes ! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse ! S'il y avait un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité, à peu près comme il y a des aveugles et des sourds de naissance, et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudrait lui faire lire les lettres de madame de Sévigné.

34 Madame de Montausier, connue avant son mariage sous le nom de Julie d'Angennes, était fille de la célèbre marquise de Rambouillet ; elle fut dans son enfance prodigieusement louée par tous les beaux esprits du temps. On connaît l'histoire de *La guirlande de Julie*. C'étaient les plus belles fleurs peintes sur vélin, et au bas de chacune, un madrigal composé par les hommes les plus célèbres du siècle. Le grand Corneille en fit trois pour sa part ; et l'auteur du Cid, de Rodogune et de Cinna composa *la Tulipe, la*

Fleur d'orange et l'Immortelle blanche. Fléchier, dans son oraison funèbre, ne peut ni ne doit peindre cette espèce de galanterie d'esprit, qui faisait le caractère de ces temps-là. Il ose parler de l'hôtel de Rambouillet ; mais comment ? Il nous parle de *cabinets où l'esprit se purifiait, de la vertu qu'ony y révérait sous le nom de l'incomparable Arténice ; enfin d'une cour nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation.* Ces antithèses sont très-belles sans doute, mais font-elles bien connaître ce dont il s'agit ? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune personne devait recevoir parmi tant de dissertations et de vers, de métaphysique et d'esprit, entre mademoiselle de Scudery et madame de Longueville, entre Sarrasin et Voiture ?

35 on sait que, dans sa dispute sur Homère, il mit tout l'esprit et toutes les grâces d'une femme, tandis qu'elle y mettait toute l'érudition et quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

36 L'esprit de chevalerie avait long-temps survécu aux usages, aux lois, aux institutions, au genre de gouvernement même qui l'avait fait naître. On en voit encore une empreinte marquée dans les premiers ouvrages du siècle de Louis XIV, et dans les premières fêtes qu'il donna à sa cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé les mœurs.

37 Ce n'est pas que, dans ce siècle, il n'y ait des femmes qui aient écrit et qui écrivent encore avec distinction ; elles sont connues : mais leur nombre diminue tous les jours, et il y en a infiniment moins qu'il n'y en eut à la renaissance des lettres et sous Louis XIV même.

38 Ceci est encore applicable à madame Necker.

(Note des éditeurs.)

39 Témoin la célèbre négociation du Pruth, dirigée par Catherine I, et qui sauva la personne et l'armée du czar Pierre-le-Grand

40 *Débora*, femme de *Lapidoth*, ordonna de la part de Dieu à *Barach*, fils d'*Abinam*, de marcher contre *Sizara*, général des troupes de *Jabia*. *Barach* ayant refusé, à moins que la prophétesse *Débora* ne le suivît, elle y consentit, marcha, défit les ennemis, et célébra sa victoire par un fameux cantique.

41 Cet usage existe en Chine, soit par jalousie, soit pour rendre les pieds des femmes très-petits.

42 L'auteur de ce charmant ouvrage l'écrivit à une époque où l'on exerçait les femmes françaises à plaire par le charme d'une éducation frivole : le soin de la parure, l'art de chanter avec goût une romance ou de danser avec grâce, voilà ce qu'on appelait une éducation admirable. Maintenant les femmes réunissent des connaissances solides aux arts d'agrément : elles nourrissent leurs enfans, et sont à la fois épouses fidèles, mères tendres, bonnes économes. Les maris y ont gagné. On s'épouse par inclination et par estime, et ces nouveaux ménages valent mieux que les anciens. parce qu'il règne plus d'égalité entre les deux sexes et plus de confiance. Les femmes sont presque toutes aujourd'hui dignes d'être à la fois les épouses, les maîtresses et les amies de leurs maris. De semblables exemples sont maintenant aussi nombreux en France qu'ils pouvaient l'être alors en Angleterre.

43 Saint Augustin fut converti par sa mère, et saint Jérôme dédia aux femmes une grande partie de ses ouvrages.

44 Thomas.

45 Reine d'Angleterre, femme de Henri VI.

46 C'est dans le sentiment maternel qu'elles montrent une chaleur persévérante. J'ai vu des femmes ne pas soutenir la fatigue la plus légère, et rester un mois de suite des nuits entières près du berceau de leur enfant à la mort. Agitées de la crainte que son ame ne s'envolât, elles semblaient l'arrêter par leurs regards qui se fixaient sur ce corps déjà froid. Chose inexprimable ! j'ai vu des pères succomber à cette fatigue, et, presque toujours dans ce cas, la force, plus indifférente, céder à la faiblesse soutenue par l'excès de la sensibilité.

47 Cette puissance de mieux sentir que nous, cette impossibilité d'aussi bien peindre, décident des attributions des deux sexes. L'art est plus fort en nous ; la nature agit plus puissamment sur elles.

48 Il n'est point de véritable talent sans la réflexion, qui est le fruit de l'étude et de la comparaison. Si les femmes parurent long-temps étrangères à cette qualité, c'est que l'éducation qu'elles recevaient les empêchait de se

livrer aux pensées profondes. Comment refuse-t-il aux femmes la faculté de se consacrer à des travaux sérieux, celui qui les reconnaît capables de gouverner des empires ? Le vicomte de Ségur n'avait pu lire Corine de madame de Staël, ni les romans de madame Cotin, autrement il eût changé de langage. (*Note des éditeurs.*)

49 Poètes ambulans du temps des Gaulois.

50 Les lettres seules ont alors distingué quelques femmes.

51 J allais solliciter tous les jours la liberté de quelqu'un chez le ministre. Je fus frappé de la suite avec laquelle une jeune femme y venait pour le même objet. Mon Dieu ! lui dis-je, Madame, vous devez être bien lasse de vous lever de si bonne heure tous les jours, et dans une » saison si rigoureuse ? Je demande, depuis un mois, me répondit-elle, la liberté de mon mari. Je suis constamment ici à huit heures du matin pour que ma toilette soit faite, il faut que je me lève à sept, et vous jugez combien cela est fatigant ; car je ne peux pas manquer » un bal, et je rentre chez moi à cinq heures, après avoir » dansé toute la nuit. «

52 Souvent ce sont les maris qui choisissent eux-mêmes ces sigisbées pour leurs femmes, la première année de leur mariage.

53 La princesse de Rohan et sa sœur.

54 On a cru devoir laisser dans son entier l'ouvrage de madame de Lambert. La curiosité prêterait peut-être quelque intérêt à sa métaphysique amoureuse, qui peut donner une idée de la galanterie du temps. On lui pardonnera sans doute d'avoir sacrifié au goût du siècle, dont les meilleurs écrivains ne peuvent toujours éviter l'influence.

(*Note des éditeurs.*)

55 Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être ; mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable.

56 Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle donneraient bien du dépit aux autres si elles n'en portaient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amènent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

57 Si partout où j'ai mis *je ne sais*, la petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse, et la lui faire expliquer avec soin.

58 La petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort, car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée des enfans que l'on pense. On peut voir, dans le petit poëme d'Abel, un exemple de la manière dont ou doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse dont on ne peut trop se nourrir pour converser avec les enfans.

59 L'idée de l'éternité ne saurait s'appliquer aux générations humaines avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique réduite en acte est incompatible avec cette idée.

Table des matières

1. Page de titre
2. QUELQUES MOTS SUR LE LIVRE DES FEMMES.
3. LE LIVRE DES FEMMES.
4. DES FEMMES.
 1. Adam et Eve.
 2. Des Femmes au temps des Patriarches.
 3. Des Femmes chez les peuples d'Egypte et de la Chine.
 4. Des Femmes chez les premiers Romains.
 5. Des Femmes romaines sous le règne des Empereurs.
 6. Des Femmes à l'époque de l'établissement du Christianisme.
 7. Des Femmes chez les Sauvages.
 8. Des Femmes chez les Peuples barbares.
 9. Du sort des Femmes en Asie. – Religion de Mahomet.
 10. Des Femmes aux temps de la Chevalerie.
 11. Des Femmes chez les Maures.
 12. Les Femmes associées à la Chevalerie et aux travaux guerriers.
 13. Des Femmes livrées aux Sciences.
 14. Les Femmes dans l'état de mère.
 15. Des femmes sous le rapport de l'Amour.
 16. Des Femmes sous le rapport des Lettres.
 17. Sur quelques Lois relatives aux Femmes en Angleterre.
 18. Les Femmes sous le règne de Louis XIV.
 19. Les Femmes sous le règne de Louis XV.
 20. Les Femmes, leur influence sur les mœurs, sous le règne de Louis
 21. Effet des mœurs sur les événement politiques et l'altération du
pouvoir.
 22. Influence des Femmes sur l'opinion.
 23. Réflexion sur le courage des Femmes.
 24. Conduite des Femmes au commencement de la Révolution.

- 25. De la Condition des Femmes dans l'Europe moderne.
- 5. RÉFLEXIONS NOUVELLES SUR LES FEMMES.
- 6. LA FEMME.
- 7. Notes
- 8. À propos de cette édition numérique